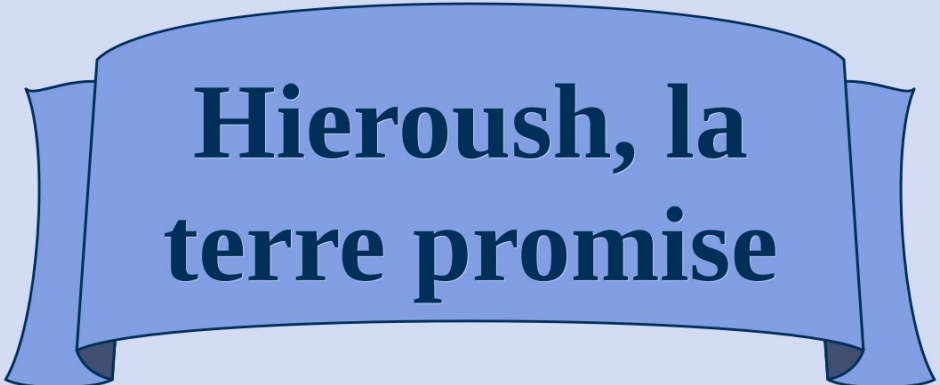




Hieroush, la terre promise

Jimmy Guieu - 076

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

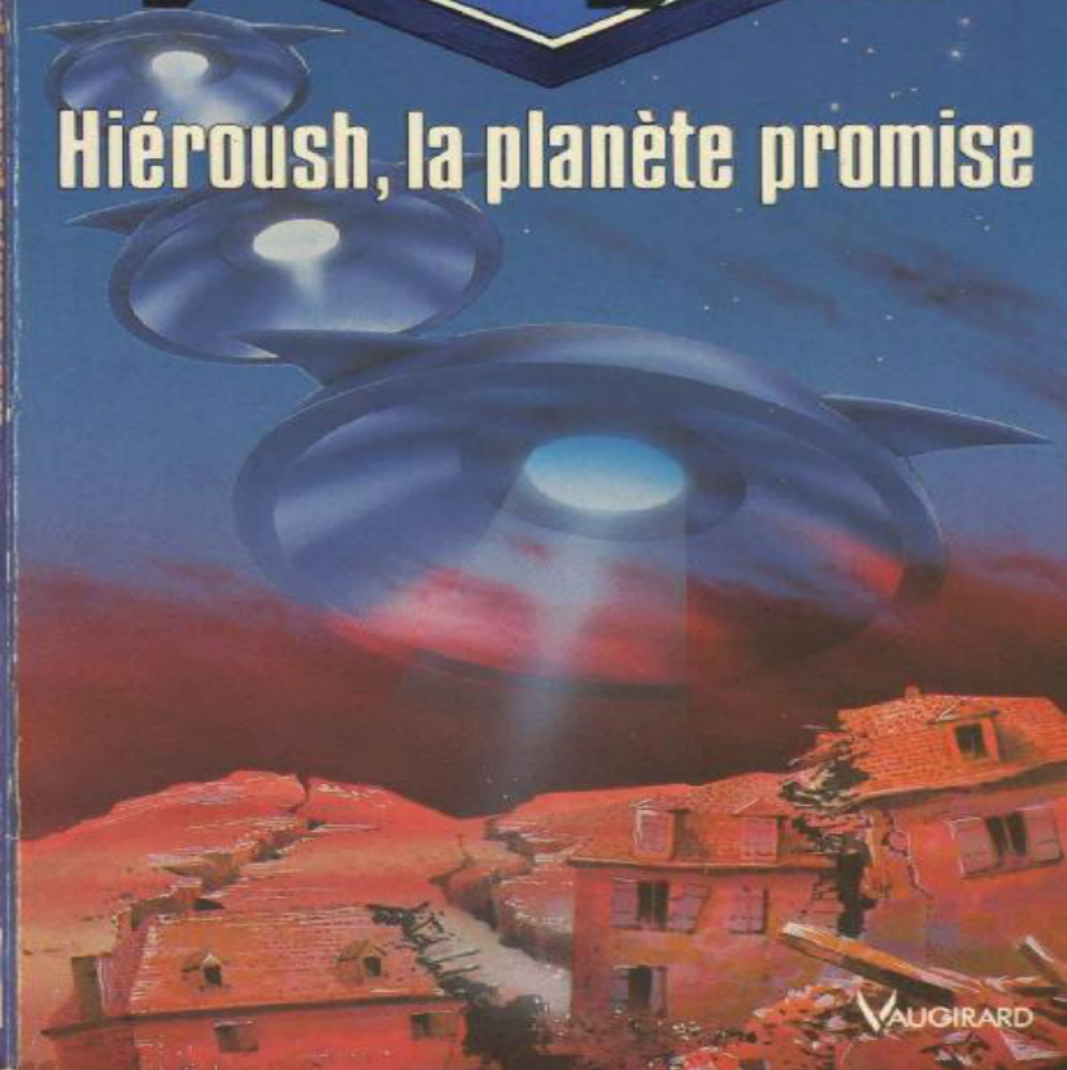
science fiction

SF

26

JIMMY GUIEU

Hiéroush, la planète promise



**HIEROUSH,
LA PLANETE PROMISE**

SF

JIMMY GUIEU

Grand Prix du Roman Science-Fiction 1954

Prix du Roman Esotérique 1969

Grand Prix du Roman S.F. Claude Auvray 1973

**HIEROUSH,
LA PLANETE PROMISE**

Vaugirard

Illustration de couverture : Jean-Louis Morelle

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservés à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause*, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 42S et suivants du Code pénal.

© Éditions Fleuve Noir, 1980

© GECEP/Presses de la Cité Poches, 1990, pour la présente édition

ISBN 2-285-00140-1

ISSN 0-242-3715

Au Docteur André-Jean Bonelli.

*En souvenir d'une étrange nuit et de Ceux qui,
très loin (ou très haut !) manipulaient les pions de
l'échiquier cosmique...*

A Avéa qui désigna Ohaïm sans le connaître...

*Et à tous ceux qui œuvrent pour l'avenir...
Fraternellement,*

J.G.

CHAPITRE PREMIER

Raymond Audemard, le jeune mais imposant (il ne pesait pas moins de cent vingt kilos !) secrétaire départemental de l'IMSA ([1]) dans le Var, apposa sa signature au bas de la facture et remplit un chèque — daté du 17 mai — correspondant à son montant.

— Tout est en règle, monsieur Audemard, déclara le comptable. Voyez monsieur Costa, le chef d'atelier, qui bichonne votre voiture.

Il passa du bureau dans le hall de révision de la société de construction de mini-voitures, à Six-Fours, près de Toulon et parcourut des yeux les divers véhicules alignés sans reconnaître le sien.

Le chef d'atelier vint à sa rencontre.

— Bonjour, monsieur Audemard. La révision est terminée ; nous avons changé le pneu avant gauche et simplement nettoyé les bornes de la batterie ; elle est encore en très bon état et ce n'est pas la peine de la remplacer. Vous pouvez partir tranquille.

Il avait entraîné son client vers la troisième voiture de la rangée, donnant un ultime coup de chiffon sur le pare-brise de la petite Aixam deux places, de couleur orangée, sans remarquer l'étonnement grandissant de ce client et sympathique barbu.

— Vous faites erreur, monsieur Costa, ma voiture est grenat, pas orange. De plus, c'est la batterie qu'il fallait remplacer — elle était à bout de souffle — et le pneu avant droit, pas le gauche.

Le chef d'atelier crut à une plaisanterie puis, devant le sérieux du client, il ouvrit la portière droite.

— C'est une blague ? Voyez, sur le tableau de bord, la plaque avec vos nom et adresse et, sur la lunette arrière, l'autocollant de l'IMSA, votre club soucoupiste.

Audemard négligea de rectifier : peu importait que le chef d'atelier confondît un groupe d'études avancées avec un simple club. Il était autrement préoccupé par sa voiture.

— D'accord, c'est ma plaque et je reconnais ces autocollants, mais un tas d'amis ufologues ([2]) possèdent des Aixam. Durant la révision, un copain aura pu croire spirituel de changer ma plaque d'identité pour...

— Non, non, insista monsieur Costa, il s'agit bien de votre voiture. Elle a toujours été orange et pas grenat. D'ailleurs, ses caractéristiques sont portées sur le bon que vous avez signé, avec la liste des travaux à exécuter : type B orange, révision complète ; changer pneu avant gauche, nettoyage bornes/accus. Ces petites voitures ne nécessitant point d'immatriculation minéralogique, non plus que de permis de

conduire ni de vignette, le bon ne comporte évidemment pas d'immatriculation, mais nous y avons porté les numéros du châssis et du moteur ; ceux-ci sont bien conformes. Vous pouvez vérifier vous-même.

Dérouté, l'ufologue se gratta la barbe, rajusta ses lunettes et examina avec soin « sa » voiture, quasi flambant neuve. Plus neuve encore que ne l'était l'autre, de couleur grenat, qu'il avait laissée là quarante-huit heures plus tôt.

Pendant quelques secondes, il éprouva une sensation diffuse d'irréalité associée à un bref vertige ; c'était un peu comme si toutes ses cellules entraient en résonance avec une vibration inaudible. Le phénomène fut de courte durée. Renonçant momentanément à comprendre, il haussa les épaules et se mit au volant.

— Puisque vous êtes sûr que c'est la mienne et si tout est en règle, je ne vais pas vous contrarier ! D'autant que je ne perds rien au change !

Il roula hors de l'atelier, traversa la cour et fila vers Toulon, cependant que monsieur Costa secouait doucement la tête, se demandant comment on pouvait oublier la couleur de sa voiture, confondre le pneu gauche avec le droit et une batterie pratiquement neuve avec une batterie fichue !

A la même heure, mais à Paris, le journaliste Gilles Novak « bouclait » les épreuves de LEM ([3]), la revue de *Y Etrange & du Mystérieux dans le monde... et ailleurs*. Régine Vérant pénétra dans le bureau, tenant à la main une liasse de feuillets dactylographiés et un double décimètre en matière plastique verte.

— Serge Hutin vient d'apporter l'article qu'il t'avait promis ; il était pressé et te fait ses amitiés.

Le directeur de LEM lut le titre de l'article : Tantrisme et fonctions Psi et leva des yeux étonnés sur sa compagne.

— Serge Hutin a bien fait d'apporter ce papier que nous programmerons dans le prochain numéro, mais il ne me l'avait pas promis.

— Si. Tu as dû oublier. Serge t'a, paraît-il, téléphoné, hier.

— Non, chérie, il avait sans doute l'intention de m'appeler, mais il ne l'a pas fait.

— Bah ! C'est sans importance. Tiens, je te rends ce double décimètre ; je l'ai pris ce matin sur ton bureau et j'ai oublié de te le ramener.

Gilles Novak sourit.

— Tu peux le garder... ou le rendre à Jeanne, ma secrétaire, à qui il doit appartenir. Le mien est rouge...

Il fouilla dans ses paperasses, souleva des dossiers, écarta des boîtes d'épreuves photographiques qui encombraient son bureau tandis que sa compagne plaisantait :

— Tu as dû acheter ce double décimètre vert et tu ne t'en souviens plus. Aurais-tu perdu le rouge ?

— Mais non ! Je m'en suis encore servi hier soir. Et je n'ai pas acheté celui que tu m'apportes.

— Dans ce cas, je le garde. Tu finiras bien par retrouver le rouge...

On frappa à la porte et Jeanne, la secrétaire, parut dans l'entrebâillement.

— Je m'en vais, monsieur Novak ; avez-vous d'autres lettres à poster ?

— Non, Jeanne. Mais... vous partez déjà ? Vous ne m'aviez pas prévenu de...

— Il est six heures, répondit-elle, surprise.

Gilles consulta son chronographe et sourit.

— Vous avancez d'une heure, Jeanne, mais si vous avez besoin de sortir plus tôt, ce soir, je n'y vois aucun inconvénient. Nous avons bouclé le numéro et nous aussi, nous allons partir.

— Excusez-moi, monsieur Novak, mais c'est votre montre qui retarde. Il est bien six heures, c'est-à-dire dix-huit heures.

Le directeur de la revue *LEM* saisit le poignet de Régine, jeta un coup d'oeil sur son bracelet-montre et acquiesça :

— Vous avez raison, Jeanne. Vous pouvez partir. Bonne soirée.

Lorsqu'elle eut refermé la porte, Régine consulta sa montre à son tour et tiqua :

— Mais... il n'est pas dix-huit heures ! Il est juste dix-sept heures ! Nous avons toi et moi la même heure. C'est Jeanne qui avance...

Gilles, perplexe, décrocha le téléphone, composa le numéro de l'horloge parlante. Sa compagne prit l'écouteur. La voix égrenait :

— Dix-huit heures, deux minutes, quarante secondes...

Il raccrocha et tous deux se regardèrent, mal à l'aise.

— Que ta montre ou la mienne se soit détraquée, ait une heure de retard, je veux bien, mais pas les deux à la fois !

Régine joua un instant avec le double décimètre vert puis s'arrêta ; son regard alla de l'objet en plastique aux feuillets dactylographiés. Gilles Novak l'avait imitée.

— Oui, ça fait beaucoup d'anomalies...

La jeune femme, vaguement inquiète, murmura :

— Après déjeuner, quand nous sommes arrivés, dans le hall de l'immeuble, nous avons... trébuché tous les deux sur la première marche et cela nous a fait rire, bien que nous ayons éprouvé une curieuse sensation, comme un léger vertige.

— Oui, c'est vrai...

— Cela fait donc une anomalie de plus !

Toujours à la même heure, à Marseille, dans son atelier, le portraitiste Charles Floutard accueillait une cliente, madame Dubu, et sa fillette, pour une nouvelle séance de pose. L'artiste peintre, en les introduisant dans son atelier, s'exclama soudain sur un ton de reproche :

— Oh ! Madame, vous n'auriez pas dû faire teindre les cheveux de la petite ! J'avais déjà commencé à peindre sa cheve...

La dame l'interrompit en riant :

— Voyons, monsieur Floutard, vous savez bien que ma fille a toujours été blonde ! A six ans, pourquoi lui aurais-je fait teindre les cheveux ?

— Je vous demande pardon, mais jugez vous-même, madame Dubu, fit l'artiste méridional en l'amenant devant le chevalet sur lequel trônait la toile inachevée.

La cliente reconnut évidemment sa fille mais trouva de fort mauvais goût la « fantaisie » du portraitiste qui avait peint en brun sa belle chevelure blonde !

— Oh ! C'est... c'est impardonnable ! Je... j'admets que le visage est bien celui de Sylvie, mais ces cheveux bruns ! Quelle idée saugrenue ! Avoir ainsi dénaturé un portrait si parfaitement ressemblant ! Je... Mon mari sera scandalisé et refusera de...

— Ecoutez, madame, s'énerva le bouillonnant Méridional, si j'ai peint des cheveux bruns, c'est que votre fille, lors de la précédente pose, avant-hier, était brune !

— D'abord, ce n'est pas avant-hier mais hier que Sylvie est venue poser ; ensuite, quelles que soient vos raisons pour justifier ce changement, je le refuse ! Ou bien vous peignez les cheveux de ma fille tels qu'ils sont, ou bien je m'en vais !

Elle se calma, domina sa colère, se reprit :

— Voyons, monsieur Floutard, un artiste de votre valeur ne devrait pas s'amuser de la sorte ! Comprenez mon mouvement d'humeur...

Floutard eut du mal à ne pas s'emporter. Il prit, près du téléphone, son carnet de rendez-vous, l'ouvrit à la date du lundi 15 mai et le mit sous le nez de sa cliente qui lut : dix-sept heures, madame Dubu.

— C'est bien avant-hier et pas hier que vous m'avez amené votre fille. Et je vous certifie qu'elle était brune... Maintenant, elle est blonde. D'accord, cela vous regarde... Je veux bien oublier... l'incident et reprendre la chevelure, sur la toile...

Et d'ajouter, pour lui-même :

— J'espère que cette toquée ne fera pas demain teindre en rousse sa mouflette !

Toujours ce 17 mai à dix-sept heures...

Le géomancien Alain Le Kern, dans son cabinet de consultation d'Aix-en-Provence, scrutait le thème divinatoire — son thème — qu'il venait d'établir entre deux consultations, le prochain client n'étant attendu qu'à 17 heures.

La quarantaine, une calvitie... compensée par une couronne de cheveux longs, Le Kern, en pleine forme physique, ne parvenait pas à s'expliquer la raison pour laquelle, arrivant à son cabinet en début d'après-midi, un léger vertige l'avait saisi, le forçant à se retenir à la poignée de la porte. Sobre, il buvait très peu d'alcool, ne fumait plus, pratiquait l'aïkido, le naturisme, se passionnait pour l'ésotérisme, la Tradition, le mystérieux inconnu et collaborait régulièrement à la revue LEM de son ami Gilles Novak.

Son thème géomantique n'indiquait strictement rien au plan de la santé ; en revanche s'annonçait un court voyage ponctué de dangers. Il eut une mimique d'incompréhension, n'ayant aucun projet de déplacement et son regard rencontra la pendulette : dix-sept heures quinze. Son client, Dominique Lefranc, était en retard. La circulation, sans doute ?

On sonna à la porte d'entrée et le géomancien alla ouvrir, dissimulant son étonnement : il se trouvait en présence d'une jeune et jolie femme alors qu'il s'attendait à la visite d'un monsieur Dominique Lefranc.

Elégante dans son tailleur léger, elle resta un instant sur le seuil du cabinet de consultation, effleurant du regard le front dénudé du voyant puis elle sourit.

— Excusez-moi, monsieur Le Kern. Je sais que c'est... inconvenant mais je n'ai pu m'empêcher de noter votre... nouvelle coiffure... Euh... Je veux dire ce... cette couronne de cheveux relativement longs.

Machinalement, Alain Le Kern passa ses doigts sur son front dégarni, sur ses cheveux, puis fit entrer l'inconnue, l'invitant à s'asseoir. Il reprit son siège derrière la table de travail et observa pendant une minute, silencieux, cette jeune femme aux propos bizarres, avant de déclarer :

— J'ai une excellente mémoire, madame, et je ne me souviens pas vous avoir déjà rencontrée, ni à mon cabinet de Marseille, 5 place de Rome, ni à celui-ci.

La visiteuse battit des paupières et se composa un sourire indulgent :

— Vous recevez énormément de clients et n'aurez pas conservé le souvenir de ma première consultation qui remonte au 3 février dernier, cela fait donc trois mois. J'étais venue à la même heure, comme aujourd'hui.

Le Kern cilla.

— Aujourd'hui, à dix-sept heures ?

— A dix-sept heures quinze ; c'est vous qui m'avez fixé ce rendez-vous, lorsque je vous ai téléphoné la semaine dernière.

Le géomancien, sidéré, prit son carnet de rendez-vous et avant de l'ouvrir, il désigna d'un geste large sa table de travail.

— Je suis installé ici depuis deux mois seulement et je n'ai pas encore le téléphone ! De plus, j'ai bien un rendez-vous à dix-sept heures — pas à dix-sept heures quinze — aujourd'hui, mais avec un monsieur... qui est en retard. Tenez, fit-il en tournant le carnet, ouvert à la date du 17 mai : mon client est monsieur Dominique Lefranc.

La jeune femme pouffa :

— Vous me faites marcher!... Mon nom est Dominique Lefranc et avouez que si je suis un homme, le déguisement est réussi !

Sidéré, le géomancien admira la courbe de la poitrine moulée dans un chemisier entrouvert sur le sillon des seins et revint au très beau visage ovale de la cliente.

— Certes, vous...

Il sourit.

— Vous pourriez difficilement passer pour un homme ! Pourtant, monsieur Lefranc est déjà venu en consultation. Votre époux peut-être, à la condition qu'il ait le même prénom que vous ? Dominique, c'est un prénom unisexe...

— Je suis célibataire... Et je commence à trouver assez piquante cette... aventure ! Pouvez-vous m'expliquer ce quiproquo ? fit-elle, amusée.

— J'en suis tout à fait incapable. Vous semblez me connaître et je suis certain de ne jamais vous avoir rencontrée... Surtout dans ce cabinet qui, je le répète, n'est ouvert que depuis deux mois.

Dominique Lefranc promena un regard curieux sur les murs, sur le portrait du géomancien peint par Charles Floutard, sur les rayonnages chargés de livres, revint au tableau, perplexe.

— L'autre portrait était plus fidèle ; je ne parle pas des traits de votre visage, mais de la calvitie que vous avez atténuée, avec ce... postiche.

Alain, de nouveau, tiqua, se passa la main sur le front et le haut du crâne dégarni.

— Quel postiche, madame ?

— Eh bien... cette couronne de cheveux que vous n'aviez pas, la première fois.

Il se leva, inclina le buste devant la jeune femme et conseilla :

— Voulez-vous tirer mes cheveux ? Si, si, je vous le demande...

Après une hésitation, la cliente saisit une poignée de cheveux et tira, doucement.

— Plus fort, je vous en prie... Aïe ! Merci, grimaça-t-il en reprenant

sa place. Vous êtes convaincue ? Les cheveux qui me restent sont vraiment les miens ! Et ce portrait peint par mon ami Floutard remonte à deux mois seulement. Vous n'avez donc pas vu le voir — pas plus que moi — chauve ou simplement dégarni, comme vous le dites, il y a trois mois et demi !

La jeune femme pâlit, se troubla.

— Je n'ai quand même pas pu... imaginer tout cela ! Vous m'aviez prédit plusieurs choses qui se sont avérées : mon installation à Aix-en-Provence sur un boulevard périphérique — or, j'habite effectivement presque en face de votre cabinet, sur le boulevard Saint-Louis — et une rupture avec mon fiancé... dont je suis séparée depuis un mois.

Elle ébaucha un sourire pour préciser :

— Vous m'aviez même dit que cette rupture ne me causerait pas trop de chagrin. Et c'est vrai, je ne suis pas le moins du monde éplorée car, finalement, nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Nous avons eu la sagesse de nous en apercevoir à temps.

Soudain, ils sursautèrent à la sonnerie qui venait de retentir et le géomancien, hébété, se dressa d'un bond, se retourna : dans un casier du rayonnage, derrière lui, un appareil téléphonique émettait sa sonnerie insistante !

— Mais... pourquoi prétendiez-vous ne pas avoir le... ?

— Bonté divine ! s'exclama Alain Le Kern, les yeux exorbités. Je vous jure que...

Devant l'insistance de la sonnerie, il finit par décrocher, entendant une voix féminine s'informer :

— Le cabinet de monsieur Le Kern ?

— Euh... Oui, madame.

— Bonjour, ici c'est madame Rombard. Je voulais vous prier de m'excuser, mais il me sera impossible de venir demain à quatorze heures. Pouvez-vous me donner un autre rendez-vous ? Samedi, éventuellement ?

D'une main qui tremblait un peu, le géomancien, complètement dérouté, tourna les pages de son agenda, ne vit aucun rendez-vous avec une madame Rombard, le 18 mai à quatorze heures puis passa au samedi 20 et répondit, en s'éclaircissant la voix :

— Samedi 20 à onze heures, cela vous va ?

— Tout à fait. Vous êtes très aimable et, une fois encore, excusez-moi pour ce contretemps.

Il raccrocha, faillit rater la fourche et s'y reprit à deux fois avant de reposer le combiné, tant il était médusé. La jeune femme eut conscience de son trouble.

— Vous êtes... bouleversé et je... je commence à me demander si vous ne dites pas la vérité en prétendant que...

— Bon sang ! Mais bien sûr que je dis la vérité ! On ne m'a jamais

installé ce téléphone ! Je n'ai jamais noté de rendez-vous pour cette femme qui vient de m'appeler, je... je ne suis pas chauve et je n'ai jamais eu le plaisir de vous recevoir une première fois dans ce cabinet... qui n'était pas ouvert lorsque vous y êtes venue ! C'est dément, mais c'est ainsi !

Il se leva, fit quelques pas, se mordillant les lèvres puis se planta devant le téléphone, tournant la tête pour ajouter :

— Vous permettez ? Je... je vais appeler l'un de mes amis que ce... cette série de quiproquos ne manquera pas d'intéresser !

Il composa le numéro de LEM à Paris et presque aussitôt l'on décrocha. Il reconnut la voue de Régine qui s'exclamait :

— Contente de t'entendre, Alain ! Tu es à Paris ?

— Non, je t'appelle depuis mon cabinet, à Aix.

— Ah ! bon, tu as enfin le téléphone ?

— Non... C'est-à-dire que...

— Alors, tu es à la poste ?

— Non à mon cabinet. J'ai le téléphone mais on ne me l'a pas installé. Je...

— Oh la la ! gémit Régine Véran. Ça va pas, mon pauvre vieux ? Ne quitte pas, je te passe Gilles qui est près de moi. Nous allions partir... Ah, une seconde. Quelle heure as-tu ?

La question le surprit mais il répondit, après un coup d'œil à son chronographe :

— Dix-sept heures quarante-cinq. Pourquoi ?

— Tiens ! Nous avons la même heure.

— Ecoute, Régine, je suis en train de vivre une histoire de fous et je n'ai pas le cœur à plaisanter.

Ce fut la voix de Gilles Novak qui se substitua à celle de sa compagne :

— Salut, Alain. Régine ne plaisante pas et nous vivons nous aussi une histoire de fous ! Nos montres marquent bien dix-sept heures quarante-cinq alors qu'en fait il est une heure plus tard !

— Tu te trompes, Gilles!... Ne quitte pas...

Il masqua le micro, demanda à sa cliente :

— Quelle heure avez-vous, mademoiselle Lefranc ?

— Dix-sept heures qua...

La jeune femme, désespérée soudain, bredouilla en fixant son bracelet-montre :

— Pendant que vous parliez d'heures, j'ai regardé ma montre, il n'y a pas une minute : elle marquait dix-huit heures quarante-cinq et je me suis dit que le temps, décidément, passait bien vite. Or, il... il est maintenant... dix-sept heures quarante-six, presque quarante-sept ! Comment soixante minutes pourraient-elles s'effacer ?

Il opina, sans répondre à la question et reprit à l'intention du

journaliste :

— Rectification, Gilles, tu avais raison : il est... il était dix-huit heures quarante-cinq à la montre d'une cliente mais sa montre vient subitement de... perdre une heure ! Nous venons, toi, Régine, ma cliente et moi de perdre une heure par rapport à celle des autres, d'après ce que tu dis. Tu as vérifié à l'horloge parlante ?

— Oui, aucun doute là-dessus. Et ce n'est pas la seule anomalie que nous ayons constatée !

— Bon, procédons par ordre, soupira le géomancien. Je vais t'expliquer les miennes, d'anomalies et tu me raconteras ensuite ce que, toi, tu as constaté...

Il prit l'écouteur et le tendit à la jeune femme qui, un peu étonnée, le porta à son oreille, confirmant parfois d'un hochement de tête machinal le récit de Le Kern, puis partageant son incrédulité lorsque Gilles Novak entreprit de lui narrer les événements insolites qui avaient marqué leur après-midi.

Les deux hommes restèrent un moment silencieux et ce fut Gilles qui rompit le silence.

— Je ne voudrais pas me hâter de conclure, mais ces anomalies qui s'infiltraient dans notre vie, celles que Charles Floutard vient à son tour de vivre et que je t'ai résumées, me font irrésistiblement songer à une manipulation de l'espace-temps ! L'an dernier, déjà, nous avons connu une aventure liée à ce type de manipulation ([4]), mais dans des circonstances tout à fait différentes. Il est encore trop tôt pour comprendre exactement ce qui se passe, mais nous pouvons tenir pour certain qu'avant longtemps, d'autres... incidents surgiront, à partir desquels nous y verrons un peu plus clair.

« Appelle-moi si tu constates des changements, même subtils, dans ton entourage.

— Je n'y manquerai pas, tu penses ! A bientôt... sans doute, sinon sûrement !

Il reposa le combiné sur sa fourche, resta un long moment à contempler le téléphone, le sortit du casier pour le placer à droite, sur le coin de son bureau et son regard revint vers le casier, qui contenait également un annuaire téléphonique des Bouches-du-Rhône.

La jeune femme l'observa, déroutée elle aussi, mais un sourire finit par fleurir sur ses lèvres carminées.

— Lectrice de la revue LEM, je me suis souvent demandée si les événements fantastiques relatés par Gilles Novak — dont je constate qu'il est votre ami — étaient bien réels et ne relevaient pas de la fiction.

— Votre scepticisme s'atténue à présent, n'est-ce pas ?

— En effet, je suis très troublée.

— On le serait à moins et je partage votre... perplexité. Je crains de

ne pas être dans un état d'esprit favorable à une consultation, mademoiselle Lefranc et j'espère que vous ne m'en voudrez pas si je vous prie de revenir. Demain, par exemple ? A quinze heures, si cela vous convient ?

— Parfaitement, monsieur Le Kern, et je vous remercie de votre franchise. D'aucuns m'auraient sans doute fait du... bluff pour ne pas perdre la face.

Il lui tendit la main, souriant.

— On trompe un client une fois, rarement davantage.

Le géomancien conserva la main de Dominique Lefranc dans la sienne et son regard parut se perdre dans les yeux verts de la jeune femme. Puis il se reprit, la reconduisit jusqu'à la porte. Lorsqu'il revint à son bureau, après son départ, il resta un long moment songeur et griffonna quelque chose sur le bloc-notes...

Dominique Lefranc tourna la clé dans la serrure, ouvrit la porte de son appartement et pesta en constatant qu'elle avait oublié d'éteindre le lustre du living. Elle posa son sac sur la table basse du vestibule, ôta la veste de son tailleur et se figea en entendant cette voix masculine :

— Bonjour, chérie ! Tu arrives bien tôt...

Le cœur battant la chamade, la gorge sèche, elle fit deux pas encore et s'arrêta au seuil du living, incrédule : son ex-fiancé, vêtu d'une robe de chambre, quittait le fauteuil, venait en souriant la prendre dans ses bras.

Elle se dégagea, le repoussa vivement.

— Pourquoi es-tu revenu, Jean ? Tu avais donc fait faire un troisième jeu de clés ? Je te demande de me les rendre !

Jean fronça les sourcils, bégaya :

— Si c'est une plaisanterie, je la trouve idiote, chérie !

— Et cesse de m'appeler chérie !

— Mais enfin, quelle mouche te pique ? Pourquoi me fais-tu cette scène ridicule ?

— Tu vas quitter immédiatement mon appartement ! Si nous avons rompu d'un commun accord, ce n'est pas pour reprendre notre liaison comme ça, à l'improviste !

— A... l'improviste ? Ma parole, tu es folle !

Il lui prit le bras, le serra, l'entraîna de force vers la chambre, désigna le Ut défait.

— Est-ce... « à l'improviste » que nous avons fait l'amour, avant que tu ne sortes, vers dix-sept heures ? Mes vêtements sont encore sur le valet et je me suis contenté d'enfiler ma robe de chambre !

Dominique sentit ses joues s'empourprer et une boule d'angoisse obstruer sa gorge. Elle fit un effort, ferma un instant les yeux, prise de vertige, et parvint à articuler :

— Je... je ne sais pas ce qui m'arrive, Jean, mais... nous avons

rompu, cela fait déjà plus d'un mois. Nous sommes restés bons amis ; tu m'as téléphoné, voici une semaine, pour prendre de mes nouvelles, me dire que tu fréquentais une institutrice ou un professeur, je ne sais plus...

Il secoua doucement la tête, apitoyé, voulut caresser sa joue mais elle se déroba.

— Il s'est passé quelque chose que je ne comprends pas. Tu as changé d'avis et tu... tu me joues cette comédie grotesque... qui me fait mal ! Tu veux réellement rompre ?

— Mais... Dieu du ciel, Jean, nous avons déjà rompu ! C'est toi qui joue la comédie ! Pars... Je t'en conjure, laisse-moi !

Une lueur de colère s'alluma dans les yeux du jeune homme qui s'efforçait de se maîtriser.

— C'est inconcevable ! Tu n'as pas pu changer aussi radicalement en l'espace d'une heure. Mais, bon Dieu, pourquoi m'avoir menti ? Pourquoi gémissais-tu des « je t'aime », quand nous avons fait l'amour, tout à l'heure, pourquoi ?

— Tais-toi ! Ce n'est pas vrai ! protestat-elle, les larmes aux yeux, désespérée. Nous avons rompu il y a un mois et la dernière fois que nous... nous sommes aimés, c'était une semaine avant notre rupture ! Tu le sais très bien !

Incapable de se dominer davantage, il la gifla d'un revers de main, s'apprêta à recommencer mais Dominique, sidérée, réagit avec une rapidité stupéfiante. Elle saisit le poignet levé, pivota et fit passer Jean par-dessus son épaule ; il tomba au pied du lit et, grognant de douleur, leva sur elle un regard hébété.

— Où... où as-tu... appris le judo ?

— Tu as des pertes de mémoire, Jean ! Monitrice d'éducation physique, cela fait des années déjà que je suis ceinture noire ! Allez, cesse cette mascarade, rhabille-toi, file et... tu laisseras le jeu de clés dans ma boîte aux lettres !

L'esprit en déroute, elle dévala quatre à quatre l'escalier, sortit et traversa le boulevard Saint-Louis en diagonale, évitant de justesse une moto et sonna longuement.

L'ouverture électrique fit entendre son dé clic ; refoulant un sanglot, elle courut dans le couloir. Alain Le Kern, sur le seuil de son cabinet, vit le visage défait de la jeune femme, la prit par le bras pour l'accompagner jusqu'au fauteuil.

— Vous êtes bouleversée, mademoiselle Lefranc... Que se passe-t-il ?

Devant sa pâleur, son émotion, il lui servit une coupe de Champagne Taittinger brut Réserve, puis s'empara du bloc-notes afin de lui montrer ce qu'il avait griffonné : retour Dominique L. dix-neuf heures quinze. Drame J.

Elle leva sur lui ses yeux humides.

— Co... comment pouviez-vous savoir ?

— J'ai eu un flash de voyance, tout à l'heure en vous serrant la main : je vous voyais très émue par un drame lié à une personne dont le prénom ou le nom a pour initiale la lettre « J ».

— Stupéfiant ! « J »... c'était Jean, mon ex-fiancé, que je n'ai plus revu depuis notre rupture, voici un mois. Or, je viens de le retrouver dans mon appartement... Et il prétend que nous avons... Que nous étions ensemble cet après-midi, rectifia-t-elle.

Dominique Lefranc prit avec vivacité la main du géomancien, supplia :

— Aidez-moi, monsieur Le Kern ! Je vous en prie, aidez-moi, sinon je crois que je vais devenir folle ! Dites-moi ce que signifient ces chamboulements démentiels ?

Maintenant, des larmes roulaient sur ses joues, qu'elle ne parvenait plus à retenir. Le Kern lui donna un mouchoir, posa sa main sur son bras.

— Calmez-vous, Dominique. Détendez-vous. Adossez-vous bien et relaxez-vous, respirez lentement.

Elle ferma les yeux, fit oui de la tête, se laissa aller, contrôla progressivement sa respiration, relâcha ses muscles crispés, s'abandonnant à cette séance de sophronisation, écoutant la voix paisible, persuasive du géomancien.

Au bout d'un moment, celui-ci apporta un tabouret, s'assit devant la jeune femme, lui prit les mains.

— Laissez-vous aller, contentez-vous de serrer doucement mes mains et parlez, racontez-moi exactement ce que vous venez de vivre qui vous a causé un tel choc...

Elle se confia, gagnée par sa gentillesse, sa compréhension et ne laissa aucun détail dans l'ombre, scrutant avec inquiétude, parfois, le visage de Le Kern, appréhendant de le voir douter, mais il n'en fut rien.

— C'est... inconcevable, n'est-ce pas ?

— Non, pas inconcevable, Dominique...

Il ébaucha un sourire d'encouragement.

— Nous ferions bien d'employer désormais nos prénoms, vous êtes d'accord ?

— Oui, Alain. Cela me fait plaisir. Mais je vous en prie, expliquez-moi... ce que votre ami Gilles Novak a appelé une histoire de fous.

— Je me suis de nouveau entretenu avec lui, après votre départ et je partage l'hypothèse qu'il a formulée : nous ne sommes pas fous, Dominique, nous avons été « simplement »... précipités dans une autre ligne de temps...

CHAPITRE II

Gilles Novak s'étira en bâillant, cligna des paupières et resta la bouche ouverte tandis qu'à ses côtés Régine Véran s'éveillait elle aussi, en étouffant une exclamation : comment avaient-ils pu s'endormir en roulant à bord de leur Opel Senator ?

De bonne heure, ce matin du 18 mai, tous deux avaient pris le chemin de Fontainebleau afin de passer la journée dans leur résidence secondaire ; pour s'y reposer, après le bouclage du numéro de LEM, mais aussi pour tenter de vérifier l'existence éventuelle d'autres anomalies dans leur maison de campagne.

Que pouvaient-ils donc faire, arrêtés en bordure de cette petite route grimpante avec, à gauche, une montagne couverte de forêts et, à droite, une vallée verdoyante ?

— Mon Dieu ! Gilles, où... où sommes-nous ?

— Sûrement pas à Fontainebleau ! fit-il, désorienté, en ouvrant la portière, imité par sa compagne.

L'air était relativement frais, chargé de senteurs végétales. Au fond de la vallée, des fermes éparses, de vieilles granges au toit parfois crevé, mais point de village ; pas davantage de borne kilométrique qui aurait pu leur fournir une indication.

Une vibration sourde, semblable à celle d'un essaim d'abeilles, les fit se retourner : une BX crème venait de se matérialiser à dix mètres en arrière, sur le bord de la petite route !

— Bonté divine ! Charly ! s'écria Régine.

Ils avaient reconnu leur vieil ami Charles Floutard, paisiblement endormi, la nuque appuyée contre le dossier de son siège ! Ils coururent, ouvrirent la portière et l'artiste peintre se réveilla, hébété, en balbutiant :

— Ohou ! Qu'est-ce que... que vous faites, à Mar... Marseille ?

— A Marseille, rien, mais ici, je me le demande rumina Gilles Novak, pince-sans-rire.

Un rapide coup d'œil permit au Méridional de réaliser combien le paysage était différent de celui de la Côte et il sortit de sa voiture :

— Ben, ça, alors ! Je... je suis parti de bon matin pour aller prendre mon bateau, aux Goudes et pêcher tranquillement et voilà que...

Il déglutit, inquiet soudain.

— Dis, ça ne va pas recommencer, comme l'an dernier, lorsque nous avons été... manipulés puis enlevés par ces humanoïdes, les Krentorans ([5]) ?

— Je ne sais pas si cela recommence, Charles, je sais simplement

que nous sommes toujours sur la Terre, dans une région montagneuse. Régine et moi roulions vers Fontainebleau, ce matin vers huit heures... et nous venons de nous retrouver ici, endormis, tout comme toi à bord de ta voiture. Quand nous nous sommes réveillés, nous avons entendu un bourdonnement étrange et avons vu alors ta BX se matérialiser.

— Un phénomène de télétransport, certainement imputable aux Krentorans, nous avons déjà connu ça ([6]), grommela-t-il. Mais qu'est-ce qu'ils nous veulent, encore ?

— Il est trop tôt pour affirmer que ces êtres — des amis, ne l'oublie pas — sont en cause. Continuons de rouler sur cette route, nous finirons bien par aboutir à un village ou une ville. Là, nous pourrons...

Gilles s'interrompit : de nouveau, l'étrange vibration résonnait, toute proche et ils virent, interloqués, se matérialiser une Aixam orange à une dizaine de mètres devant l'Opel ! Tous trois se précipitèrent, reconnaissant sans peine l'imposant secrétaire de l'IMSA, ronflant dans sa barbe, le front appuyé sur son avant-bras gauche enserrant le volant !

— Et un ufologue, un î soupira Floutard. Pas de doute, ça recommence et je parie que nous allons voir apparaître, dans cinq minutes, l'ami René Voarino ! ([7]).

La boutade réveilla Raymond Audemard qui promena sur le trio un regard ahuri. Il ferma les yeux, les rouvrit, secoua la tête et, découvrant l'arrière-plan montagneux et boisé, il bégaya :

— Eh ! Que... que se passe-t-il ?

— Surtout, n'ajoute pas : « Où suis-je ? » blagua Flou tard, nous ne pourrions pas te répondre î

Le journaliste, à l'intention de l'ufologue varois, résuma la situation sans pouvoir, bien évidemment, le renseigner quant à l'endroit où le télétransport de leurs véhicules les avait amenés.

Trottinant sur la petite route, un chien noir vint les renifler, agitant la queue, puis tourna la tête : un vieux paysan — un berger, peut-être — parut au tournant du chemin, armé d'un bâton noueux, coiffé d'un vieux béret basque, l'avant en pointe. Il s'arrêta, salua les trois hommes et la jeune femme.

— Vous êtes en panne ?

— Non, monsieur. Nous... nous sommes trompés de route, répondit prudemment Gilles Novak.

— Ah ! Ça arrive, ces choses-là. Et où vous voulez aller ?

La question-piège, dans toute son innocence !

— Si c'est à Valence, poursuivit le brave homme, en sortant du Cheylard, c'est tout droit, direction Lamastre. Mais si vous allez sur Privas, faudra prendre à droite. De toute manière, pouvez pas vous tromper : faut rouler jusqu'au Cheylard, c'est à deux kilomètres d'ici.

Le Cheylard, Privas, Lamastre... Ils se trouvaient donc dans la

région ardéchoise 1

Un bruit de moteur et une vieille camionnette à plateau, flanquée de ridelles, déboucha au tournant, en amont, roulant à vive allure. Une dizaine de jeunes gens, en bras de chemise, certains avec un gilet, un ruban autour du front pour maintenir leurs cheveux, occupaient le plateau. Le véhicule ralentit, stoppa en dérapant à quelques mètres seulement de la petite Aixam.

— Voilà les « zippies », des voyous, maugréa le paysan. Feriez bien de ranger vos bagnoles tout contre le talus. C'est des vauriens, vous savez ! Y n'hésiteraient point à écornifler vot' carrosserie !

Une fille dans une blouse rapiécée et quatre des garçons avaient sauté de la camionnette. L'un d'eux, un grand gaillard musculeux à la tignasse hirsute, l'air mauvais, se mit à brailler :

— Non mais, vous avez vu, ces cons de touristes qui bloquent notre route ?

Gilles Novak, un instant outré par ce langage, se força au calme pour riposter :

— Nous ne sommes pas plus cons que touristes, pauvre type ! Mais nous allons tout de même dégager votre route.

L'énergumène roula des yeux furieux et prit les autres à témoin, qui sautaient au sol :

— Vous avez entendu ? Ce pédé a besoin d'une leçon !

Il fonda sur Gilles qui, d'une feinte, esquiva l'attaque, contra d'une prise et fit voltiger son adversaire par-dessus sa hanche. Dans le même mouvement, il arracha des mains du paysan son bâton et le second assaillant hurla, une longue estafilade barrant sa joue, deux dents cassées.

L'une des trois filles dépenaillées se jeta sur Régine toutes griffes dehors puis se courba en deux, cueillie au bas-ventre par le genou de la photographe.

Floutard s'était précipité vers sa voiture, revenait en hâte, une clé à molette d'une main, une pince de l'autre qu'il lança à Audemard, lequel l'attrapa au vol. Et ce fut l'affrontement général !

Le paysan, d'abord épouvanté, s'était caché derrière l'Opel Senator puis, s'enhardissant, il avait ramassé une grosse pierre qu'il lança de toutes ses forces. L'un des voyous la reçut à l'épaule et bascula en hurlant dans le précipice.

Charles Floutard et Audemard cognaient à tour de bras pour protéger Régine attaquée par trois chevelus. L'un d'eux s'effondra, le front en sang sous l'impact de la clé à molette et un autre lâcha une bordée de jurons orduriers, la clavicule brisée par l'impact de la pince maniée par l'ufologue. Le chien aboyait, mordait ici et là des mollets.

Il y eut un coup de sifflet, un ordre bref.

— Ça va, on fout le camp.

Les autres obéirent, relevèrent les blessés, les aidèrent à grimper sur le plateau de la camionnette. Le chef, un bandeau rouge autour de sa tignasse, brandit le poing, le visage tordu par la haine.

— On se reverra, bande de connards de capitalistes pourris ! Et la prochaine fois, ta gonzesse, on se l'enverra jusqu'à ce qu'elle en crève !

Gilles Novak chuchota à l'adresse du Méridional :

— Détourne son attention... Passe-moi ta clé !

Floutard fit un pas en avant, les mains dans le dos, offrant ainsi à Gilles sa clé à molette, pour crier au chef de bande :

— S'il y a une prochaine fois, espèce de tordu, toi et ta racaille, on vous balance dans la vallée !

L'autre eut un violent mouvement de fureur et cria à la fille déjà installée sur le siège avant :

— Le flingue !

Il n'eut pas le temps de braquer le fusil à canons sciés : la clé à molette lancée par Gilles l'atteignit en pleine figure et il battit des bras, tomba à la renverse, le nez en sang, groggy. La fille hurla de rage, ramassa le fusil, tira... et l'un des siens, inexplicablement projeté devant le canon, reçut la décharge dans la poitrine !

Il y eut quelques secondes de flottement, de stupeur de part et d'autre, puis les voyous chargèrent le chef au visage en sang sur le plateau, relevèrent leur complice, tué sur le coup par les chevrotines et le hissèrent à côté des blessés. Avant de démarrer en marche arrière, le conducteur cracha, une flamme meurtrière dans les yeux :

— Vous n'êtes pas du coin, salauds ! Sans ça, vous sauriez ce qu'il arrive à ceux qui nous cherchent des histoires ! Mais patience, vous ne perdez rien pour attendre !

Il s'engagea dans un sentier forestier, avança de nouveau et reprit le chemin par où ils étaient venus cependant que le paysan, tout pâle, s'épongeait le front avec son mouchoir à carreaux.

— Malheureux ! Fallait pas les mettre en colère. C'est des vauriens de la pire espèce ! Ils ont volé des terres et ont rossé les paysans qui voulaient leur reprendre. Un jour, y z-ont même flanqué une raclée à deux gendarmes qui étaient montés jusqu'à leur ferme, en haut du Cheylard.

— Mais... c'est inconcevable ! s'écria Régine. Et d'autres gendarmes ne sont pas allés les arrêter ?

Le paysan eut une moue.

— Y sont in-tou-chables, ma bonne dame. On a tous peur, j'ai pas honte de le dire. Y a un tas de... communautés « zippies », comme y disent, en Ardèche. Et partout, ces bandits y prennent des terres, y s'installent avec leurs putains, y fument de la drogue et personne n'y dit rien ! Ah ! Nous vivons une triste époque, c'est rien de le dire !

« Si vous voulez m'en croire, m'sieurs-dame, faut pas rester là après

ce qui s'est passé, sans ça, y vous feront la peau comme un et un font deux ! Y sont capables de tout, vous l'avez vu.

Venant de la vallée, une deux-chevaux poussive apparut, conduite par une jeune femme qui salua le paysan, jeta un coup d'œil aux trois voitures, s'arrêta, attardant un instant son regard sur la minuscule Aixam orange, mini-voiture qu'elle voyait sans doute pour la première fois dans la région.

— C'est Jacqueline Duroc, une fille du pays, la femme de l'instituteur, annonça-t-il avant de l'accueillir familièrement. Alors, Jackie, tu reviens des courses ?

— Oui, monsieur Flavien. Bonjour, fit-elle, souriante, aux inconnus qui bavardaient avec le vieil homme. Vous avez des ennuis mécaniques ?

Elle avait posé la question en remarquant la clé à molette que Floutard était allé récupérer un peu plus loin.

— C'est les « zippies » qu'ont eu des ennuis avec eux, rigola le paysan. Pour une fois, y z-ont pris la roustie que c'était un plaisir à voir !

La jeune femme se rembrunit, inquiète.

— Ils vous ont agressé et... vous êtes parvenus à les chasser ?

— Non sans mal, avoua Gilles. Monsieur Flavien nous a appris que ces types faisaient régner la terreur dans votre commune.

— Pas seulement dans la nôtre mais aussi dans bien d'autres secteurs de l'Ardèche où des communautés analogues à la leur sont installées, dans de vieilles fermes qu'ils ont retapées. Ils se sont appropriés des terrains, les cultivent, volent du foin, se conduisent en hors-la-loi... et reçoivent des subventions, des prêts de l'Etat ! Alors que nos paysans, souvent, n'ont droit qu'à des prêts de misère !

— Mais c'est scandaleux ! s'insurgea Régine se tournant vers son compagnon. Nous devrions faire une enquête poussée et publier un papier sans mâcher les mots !

— Vous êtes journalistes ? s'informa Jacqueline Duroc.

Gilles se présenta et, dès qu'il eut prononcé son nom, il nota chez la jeune femme une fugitive surprise incrédule, une vague inquiétude aussi.

— Vous... êtes seulement de passage, ou bien vous comptez rester quelque temps au Cheylard ?

Gilles Novak, que l'attitude bizarre de la jeune femme intriguait, répondit évasivement :

— Nous ne sommes pas encore fixés. Nous déjeunerons au village, ensuite nous verrons, si nous restons un jour ou deux.

— Il y a une auberge, sur la place, face à l'église. On y mange fort bien pour un prix raisonnable. Mais... pourquoi ne viendriez-vous pas prendre l'apéritif à la maison ? Bernard, mon mari, sera enchanté de

vous of... de faire votre connaissance, rectifia-t-elle, sans qu'ils aient pu comprendre ce qu'elle s'apprêtait à dire initialement.

« Nous lisons régulièrement votre revue *LEM*, monsieur Novak. Je... je crois que nous avons beaucoup de points communs. Vous acceptez ?

— Volontiers, madame Duroc, mais à une condition.

— Ah?... Laquelle ?

— Que vous nous donniez votre adresse.

— Où avais-je la tête ? Nous avons une grande et vieille maison, à la sortie du Cheylard, proche du château, qui domine la vallée de l'Eyrieux. Elle a les volets verts, fraîchement repeints ; c'est reconnaissable. A tout à l'heure, donc, vers midi ou un peu avant, comme vous voudrez. Je vous emmène au village, monsieur Flavien ? ajouta-t-elle à l'adresse du vieil homme.

— C'est pas de refus, Jackie, t'es bien gentille. Allez, au revoir, m'sieur-dame, fit le brave homme en faisant grimper son chien à l'arrière avant de prendre place au côté de la jeune femme.

— Sale histoire, grommela Audemard, cet accrochage avec ces voyous.

— Etrange, surtout, car enfin, celui d'entre eux qui a été projeté au-devant du canon du fusil n'était plus maître de ses actes ! Quelle force mystérieuse — et dirigée par qui — a donc bien pu nous faire un rempart de son corps ?

— Cette force émanait évidemment de ceux qui ont téléporté nos voitures à ce même point afin qu'une fois de plus nous soyons réunis, Charles, répondit le journaliste. Dans quel but ? Nous ne tarderons certainement pas à le savoir.

— L'ennui, fit Audemard, c'est que les « autres », ceux qui nous ont translaté dans ce bled ne se sont pas souciés de savoir si nous avions de l'argent sur nous. Moi, j'ai royalement un peu moins de cinquante francs en poche ! Une veine que j'aie fait le plein, en partant de Toulon !

— Ce n'est pas un problème, Raymond, répondit Gilles Novak. J'ai mon chéquier et Régine a sa carte bleue. Ce qui m'inquiète davantage, après l'agression subie et qui risque de se renouveler, c'est que notre arsenal se réduise à une clé à molette et à une pince !

— C'est maigre, pour soutenir un siège ! convint Floutard. Il est dix heures trente, c'est trop tôt pour nous rendre chez madame Duroc. Allons prendre un café au village.

— J'aime les décisions énergiques, plaisanta le journaliste en regagnant l'Opel.

— Eh ! lança l'ufologue, ne foncez pas trop vite ! Ma trottinette ne fait pas plus de quarante-cinq à l'heure !

— T'en fais pas, rétorqua le Méridional, avec cette route en lacet,

nous roulerons pépères ! Et si nous devions couvrir un long trajet, c'est toi qui nous rattraperais chaque fois que nous ferions le plein ! Avec ses deux litres cinq aux cent kilomètres, ta bagnole est imbattable !

Ils se garèrent sans difficulté sur la place du Cheylard, proche de l'église et se dirigèrent vers l'auberge, la Aixam orange de ce « touriste » barbu et corpulent obtenant des villageois un franc succès.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la salle, l'aubergiste qui discutait ferme avec un gendarme debout devant le comptoir se mit à rire, avec une sorte de soulagement.

— Ah ! Vous voilà de retour ! J'étais en train de dire du mal de vous !

Gilles et ses compagnons, interloqués par cet accueil, ne doutèrent pas un instant que ces paroles inattendues leur fussent bien destinées.

— J'ai cru que vous étiez partis sans payer et j'en disais un mot à mon ami Meyrac, fit-il en désignant le gendarme.

Ce dernier rigola :

— A l'en croire, vous étiez partis sans bruit ni trompette, évaporés pendant qu'il avait le dos tourné ! Sacré Fernand, va !

— Ben oui, quoi, c'est l'impression que j'ai eue. Je suis allé tout de suite sur le pas de la porte : vos voiture n'étaient plus devant l'église, où j'avais vu que vous vous arrêtiez, avant de venir chez moi. Des Opel Senator et, surtout une minuscule voiture à deux places, grenat, y en a pas des tas, dans le coin ! Ça m'avait frappé.

— L'Aixam deux places est orange, rectifia Gilles qui, à l'instar de ses amis, avait su rapidement dissimuler sa stupeur.

— Ah ! non, je vous demande bien pardon : la petite voiture est grenat, pas orange. C'est celle du monsieur, fit-il en indiquant l'ufologue. Quant à vous, vous avez une 504 grise, (il s'adressait maintenant à Floutard).

Audemard intervint, sans se démonter :

— On parie l'apéro ?

— Pari tenu ! Tu es témoin, hein, Meyrac ?

Amusé, le gendarme opina et le patron sortit, poussa un « merde » retentissant et revint, décontenancé.

— Ça alors, c'est coton ! Elle était grenat, la petite auto, pas orange et l'autre, c'était une 504 grise — mon beau-frère a la même — pas une BX crème !

— Tu leur dois quand même l'apéro, Fernand, sourit le gendarme. Ces messieurs n'ont pas eu le temps — ni fait les frais — l'un de repeindre sa voiture, l'autre de la changer, pour parier et gagner une tournée ! Allez, vous boirez à ma santé ! fit-il en repartant.

L'aubergiste dévisagea ces clients singuliers, secoua doucement la

tête, effaré.

— Je suis sûr de ce que j'avance. Et je peux même dire que l'autre couple qui était avec vous avait une Méhari verte. Est-ce que je me trompe ? La mémoire, c'est important, dans un bistrot, surtout le dimanche et les jours de fête, quand il y a plein de monde et qu'on vous commande parfois dix trucs différents à la fois !

— Oui, j'ai toujours admiré l'étonnante mémoire qu'il est nécessaire d'avoir dans votre profession, fit prudemment le journaliste, sans répondre à la question. Et je suis certain que vous vous souvenez parfaitement de ce que nous avons commandé... tout à l'heure ?

— Pardi : trois cafés et un thé nature.

— Cette fois, je le prendrai avec du lait ou de la crème, précisa Régine pour donner le change, persuadée qu'un thé ne pouvait qu'avoir été commandé par l'autre Régine...

L'aubergiste fronça les sourcils, de plus en plus éberlué.

— Cette fois, vous dites ? Mais, je n'ai plus de thé, je vous l'ai dit, y a pas une heure !

Régine sentit ses joues s'empourprer mais elle réagit avec vivacité et retourna la fâcheuse situation à son avantage.

— Bravo, vous venez une fois de plus de nous prouver que votre mémoire est excellente ! Vous n'êtes pas tombé dans le panneau.

— Alors, qu'est-ce que je vous sers, madame ?

— La même chose que tout à l'heure, répliqua-t-elle, certaine, cette fois, de ne pas commettre de bétise.

Fernand, l'aubergiste, fronça un peu plus les sourcils.

— Avec de la crème ?

— Non, sans crème.

Il la regarda longuement et laissa tomber :

— Ça vaut mieux. Avec de la crème, ce doit être franchement dégueulasse, le porto !

La photographie ne se laissa pas — du moins visiblement — affecter par cette monumentale gaffe.

— Détrompez-vous, c'est la grande mode, aux Etats-Unis ! On le sert très frais.

— Avec une rondelle de saucisson, compléta Floutard, imperturbable, en gagnant la table du fond avec ses amis.

— Ici, ça plairait pas ! soupira l'aubergiste avant de tourner les talons pour préparer la commande.

Revenu à son comptoir, il tendit l'oreille, mais en pure perte : rien de leur conversation n'était intelligible. Et l'eût-elle été qu'il n'y eût pas compris grand-chose, ces étranges touristes s'étant mis à parler anglais !

— *It's fantastic*, Gilles ! chuchotait le peintre, en prenant soin de conseiller : *do not speak... euh... pas trop quick, because my english is*

pas trop *good* !

Le journaliste s'exprima donc lentement :

— Oui, c'est fantastique de savoir que des répliques de nous-mêmes ont fait halte dans cette auberge, il y a une heure, avant d'être subitement retirées de cette ligne de temps pour reparaître dans la leur ! Ou plutôt, non : c'est nous qui avons été téléportés ici, dans leur ligne temporelle, de laquelle on les a retirées pour que nous occupions leur place désormais ! Et ici, par conséquent, l'autre Raymond Audemard possède une « mini » grenat et l'autre Charles Floutard une 504 au lieu d'une BX.

— De plus, l'autre groupe comprenait un couple que nous ne connaissons pas ! soupira le portraitiste. Et mieux vaut ne pas demander au patron de nous le décrire, déjà qu'il ne nous trouve pas particulièrement catholiques !

Gilles ne partageait pas cet avis et eut recours à une ruse pour tirer les vers du nez de l'aubergiste.

— Nous aimons parier entre nous et votre mémoire est l'enjeu de ce pari : pourriez-vous nous décrire le couple à la Méhari verte qui était avec nous ?

— Pardi, oui, je peux. La dame était blonde, très jolie, les yeux verts. Elle avait une robe jaune vif, une petite veste en laine avec des trucs brodés sur le devant. Et puis une broche en or. Ce devait être une chouette, avec des rubis dans les yeux. Le monsieur, lui, était plus âgé, barbu — assez courte, la barbe — avec un costume sombre et un petit col ; pas de cravate, un pull à col roulé, en nylon. Il avait un collier, avec une médaille plus grosse que la vôtre (il faisait allusion au sceau templier que portait Gilles, suspendu à une chaîne d'argent sur sa poitrine). Ah ! J'oubliais : il était chauve du haut.

— En général, on l'est rarement du bas, gloussa le Méridional.

— Ben, je veux dire qu'il était dégarni sur le devant et le haut du crâne, mais qu'il avait une couronne de cheveux longs. Mais ça faisait pas hippie. Attendez... Oui, la médaille, c'était un soleil en argent, avec les rayons larges et ondulés.

La description était suffisamment précise pour qu'ils reconnussent là leur ami Alain Le Kern !

— Décidément, votre mémoire est sans défaut, conclut le journaliste.

Revenant à ses compagnons, il baissa la voix, s'exprima en anglais :

— Bon, Alain Le Kern a donc été, lui aussi, téléporté dans ce secteur avec une jeune femme dont la description ne nous dit strictement rien. A-t-il remplacé sa voiture — une Honda — par une Méhari ou bien celle-ci appartient-elle à l'inconnue qui l'accompagnait ?

A l'ouverture de la porte, ils tournèrent la tête et eurent un sursaut

: l'homme qui venait d'entrer, avec une calvitie frontale, sans médaillon solaire et seul, n'était pas Alain Le Kern, mais René Voarino, le président du CEOF, le Centre d'étude OVNI/France !

L'ufologue se dirigea vers eux sans manifester la moindre surprise et vint s'asseoir à leur table en déclarant, à voix suffisamment haute :

— Désolé de vous avoir fait attendre... Un porto, s'il vous plaît, commanda-t-il à l'aubergiste.

— Avec... de la crème ?

— Oui, juste un zeste, répondit-il distraitemment sans remarquer l'air ébahi du patron.

Ce dernier alla dans la cuisine, revint et apporta bientôt, sur un plateau, un porto avec de la crème et, sur une soucoupe, une tranche de saucisson.

— Je savais pas s'il fallait la mettre dedans... avec les glaçons.

René Voarino loucha furieusement sur la couleur suspecte du breuvage, le goûta, déglutit avec difficulté, fit une abominable grimace mais Régine ne lui laissa pas le temps de commettre une gaffe.

— Tu n'as pas encore l'habitude de notre boisson préférée, aux USA !

Et, s'adressant à l'aubergiste :

— Ça ira, merci...

Il baissa la voix.

— Qu'est-ce que c'est que cette saloperie ?

— Du porto à la crème, on t'expliquera mais ne te fais pas remarquer. Trempe dedans ta tranche de saucisson, conseilla Floutard.

Il y renonça et préféra renseigner ses amis en baissant le ton.

— Ce matin, il n'y a pas une demi-heure, je revenais de Paris et roulais vers Marseille... Et je me suis réveillé ici, complètement paumé ! Pas complètement, en vérité, car en reprenant la route pour me retrouver au Cheylard, je réalisais que j'avais de la chance : Bernard Duroc, l'instituteur, est le correspondant régional du CEOF.

« Je me suis rendu chez lui ; Jacqueline, sa femme, m'a dit que vous étiez ici... en me recommandant, de façon bizarre, de ne manifester aucune surprise en vous rejoignant à l'auberge. Elle a ajouté : « Mon mari aura beaucoup de choses à vous révéler, vers midi, lorsque vous viendrez tous déjeuner. » Jacqueline vous a invités à l'apéritif mais elle a finalement décidé de nous garder pour le repas.

Il ôta la peau de la tranche de saucisson, la laissa tomber dans son verre et prit ce prétexte pour commander un autre porto. Et sans crème, cette fois !

La veille, vers vingt-trois heures, Alain Le Kern était couché et

lisait, immuable habitude qu'il observait, tel un rite, avant de s'endormir.

La sonnerie de la porte d'entrée, à pareille heure, le fit sursauter. Il enfila sa robe de chambre et de nouveau la sonnerie retentit, à petits coups brefs, impatients. Il appuya sur le bouton de l'ouvre-porte électrique de l'immeuble et entendit dans l'escalier des pas précipités, ouvrit.

— Dominique !

La jeune femme blonde, une robe de chambre passée sur son déshabillé de nylon bleu ciel, la chevelure en désordre, entra en toute hâte, essoufflée, le visage d'une pâleur de cire. Elle s'adossa au mur, se passa une main tremblante sur le front, balbutia :

— Pardonnez-moi... Je... suis morte de peur !

Elle laissa choir son jeu de clés ; le géomancien le ramassa, entraîna la jeune femme chaussée de mules vers le living, la fit s'asseoir dans un confortable fauteuil.

— Calmez-vous et racontez-moi. Que vous est-il arrivé ? Voulez-vous une coupe de Champagne ?

— Volontiers, répondit-elle, fermant un instant les yeux, la nuque posée sur le dossier du fauteuil.

Alain déboucha une bouteille de Blanc de Blancs Taittinger et remplit les coupes. La main de Dominique tremblait lorsqu'elle porta la coupe à ses lèvres, avant d'expliquer :

— J'ai été réveillée par une étrange clarté dans ma chambre et j'ai vu — allez-vous me croire ? — apparaître un homme, portant une courte tunique aux reflets cuivrés. Cet homme m'a parlé d'une voix aux inflexions métalliques, bizarres, m'ordonnant de me rendre chez vous sans retard, puis il a disparu dans un flash de lumière.

« Même s'il ne m'avait pas donné cet ordre, je crois bien que je me serais réfugiée chez vous, Alain... Nous habitons si près. Et nous avons sympathisé. Je n'ai pas hésité.

— Vous avez bien fait, Dominique. Cette... apparition, ne vous a rien dit d'autre ?

— Rien de plus... Donc, vous me croyez ?

— Evidemment, sourit-il. Et même si je faisais des réserves, je reprendrais à mon compte ce préliminaire d'Henri Gougaud à la radio : « Cette histoire est tellement incroyable qu'elle est peut-être vraie. »

La lumière du lustre vacilla, redevint normale puis s'éteignit. Dominique étouffa une exclamation inquiète puis se dressa d'un bond en hurlant, se réfugiant dans les bras du géomancien qui, assis en face d'elle, s'était dressé lui aussi.

Près de la fenêtre, deux énormes yeux rouges trouaient les ténèbres...

CHAPITRE III

Une pâle lueur verdâtre dessinait les contours indistincts d'un être de grande taille doté d'ailes fort longues, repliées le long du corps, avec des jambes massives. Il semblait recouvert d'une sorte de duvet ou de courtes plumes duveteuses et, détail aberrant, ne paraissait pas posséder de tête : ses monstrueux yeux rouges, phosphorescents, s'encadraient entre le sommet arrondi de ses ailes !

La créature de cauchemar s'avança, tendant des bras grêles aux mains tétradactylées ; ses quatre doigts effilés se terminaient par une griffe. Sa démarche dandinante s'accompagnait d'un froufrou soyeux.

Dominique se serra convulsivement contre le géomancien et tous deux reculaient à tâtons, butant contre la cloison, cherchant à gagner le hall pour s'enfuir.

L'être hideux s'arrêta net cependant qu'un violent éclair, éblouissant comme celui d'un flash électronique, l'enveloppait. Il se débattit puis se figea dans une attitude craintive et disparut instantanément.

Alain sentit la jeune femme fléchir, hoqueter dans un souffle :

— Je... je ne... tiens plus debout. Quelle horrible chose !

La lampe de chevet s'alluma dans la chambre, mais le lustre du living demeura éteint. Alain, soutenant Dominique, la conduisit dans sa chambre, la fit s'allonger, s'assit près d'elle, prit ses mains dans les siennes.

— Peut-on imaginer un être plus... monstrueux ? murmura-t-elle. Mais comment... est-ce possible ?

— Gilles Novak et quelques-uns de nos amis ont eu maille à partir avec ces créatures d'épouvante, l'an dernier ([8]). Ce sont des êtres d'un autre monde, plus exactement d'une... autre dimension, mais leur origine demeure une énigme. Aux Etats-Unis, où ils ont été maintes fois observés, notamment en Virginie, les ufologues les ont baptisés « hommes-phalènes » ([9]). Gilles Novak et sa compagne, Charles Floutard, René Voarino et Raymond Audemard, deux spécialistes des OVNI, ont vécu une étrange aventure au cours de laquelle des humanoïdes, venus d'un lointain système solaire, les ont transportés sur leur planète.

« Ces humanoïdes — les Krentorans et leurs alliés les M'naoniens — leur ont appris que ces créatures chez eux, avaient reçu le nom d'Entités Crépusculaires. C'est une simple image, évoquant la zone floue qui sépare deux univers régis par des paramètres différents, zone de laquelle ces hommes-phalènes semblent provenir.

La jeune femme l'écoutait, captivée, inquiète aussi.

— Je vous l'avoue : la petite monitrice d'éducation physique que je suis est passablement déboussolée devant vos... révélations ! Surtout après l'expérience que nous venons de vivre. Je menais une existence paisible et me voilà plongée dans la fantasmagorie !

Elle ébaucha un sourire.

— Je serais tentée de dire à mon tour : « Cette histoire est tellement incroyable qu'elle est peut-être vraie » ! Mais pourquoi cela m'arrive-t-il, à moi ? Vous, Alain, passe encore ; vous n'êtes pas seulement géomancien, vous vous consacrez à des recherches en matière de paranormal, d'ésotérisme, d'occultisme ou de parapsychologie, avec votre ami Novak ; vous avez écrit un livre ([10]) et vous êtes « dans le coup » ! Mais moi, tout cela m'est étranger...

Alain arrondit les épaules.

— Ni Gilles ni moi-même ne croyons au hasard. S'il existe un déterminisme — du moins en ce qui nous concerne, nous, les chercheurs avancés — il est le fait d'une... programmation. Nous sommes des pions sur l'échiquier cosmique, m'a dit un jour l'ami Novak et « on » nous manipule, « on » oriente nos activités, « on » met sur notre route, à point nommé, les gens que nous devons rencontrer. La finalité nous échappe, le procédé parfois nous irrite — il n'est pas toujours drôle de se savoir « agi » L — mais nous n'y pouvons rien.

— J'aurais donc été... placée sur votre chemin ? Et que pourrais-je vous apporter ?

— Je n'en sais rien, Dominique, mais « eux » le savent...

Une clarté blanche, très vive, illumina soudain la chambre et la jeune femme crispa ses doigts sur ceux du géomancien tandis qu'un homme, vêtu d'une courte tunique à reflets cuivrés, se matérialisait sous leurs yeux.

— C'est... c'est lui ! bégaya la monitrice.

L'inconnu parla, de sa voix aux inflexions métalliques, semblant quelque peu distordue par une chambre d'écho.

— Oui, Alain Le Kern : nous, nous savons la finalité de ce qui vous irrite parfois, toi et tes amis. Vous le saurez aussi, un jour prochain, et ne vous déroberez pas devant la tâche qui vous attend...

Il ébaucha un sourire à l'adresse de la jeune femme.

— Ce n'est pas par hasard que tu as rencontré Alain Le Kern. Tu as été, tout comme lui, tout comme Gilles Novak et leurs amis, intégrée dans nos plans. Plus tard, tu comprendras...

Il se tut, les regarda longuement et tous deux se sentirent apaisés, confiants, cependant que naissaient en eux des sentiments difficilement analysables.

La main de Dominique saisit de nouveau celle d'Alain Le Kern. Elle

n'avait plus peur, se trouvait bien auprès de lui et ne se dissimulait plus l'attirance qu'il exerçait sur elle. De son côté, le géomancien ressentait puissamment le désir qui émanait de cette jeune femme, désir qu'il partageait.

L'aura lumineuse de l'inconnu s'intensifia et il s'effaça peu à peu, puis disparut. Alain et Dominique demeurèrent de longues minutes encore à fixer, le regard dans le vague, l'emplacement qu'avait occupé l'apparition, puis ils s'évadèrent de cette sorte de fascination et la jeune femme appuya sa joue sur la cuisse du géomancien assis près d'elle.

— Le fantastique vient de faire une entrée fracassante dans ma vie ! Que d'émotions, en une nuit... Garde-moi, Alain, je t'en prie...

Il lui caressa les cheveux.

— Prière superflue, adorable Dominique...

Il s'allongea et elle se blottit dans ses bras...

Alain Le Kern grimaça, remua les narines, dans un demi-sommeil, chassa d'une main molle la mouche importune mais celle-ci s'acharnait, le réveilla tout à fait. Dominique, en riant, promenait sous son nez l'une de ses longues mèches blondes. Riant à son tour, il l'enlaça, couvrit de baisers sa splendide nudité à la fragrance de *Guirlande*, de Carven. En riant, la jeune femme lui échappa, se remit debout de l'autre côté du lit.

— Il est sept heures, chéri. J'ai fait couler ton bain et préparé le petit déjeuner. Il faudrait que nous soyons partis à huit heures.

— Pour être au Cheylard vers midi ?

Le « souvenir » de la mission reçue émergeait au niveau de sa conscience sans qu'il en retirât le moindre étonnement.

— Ma voiture est en révision et nous prendrons ta Méhari ; en partant à neuf heures, cela sera bien suffisant, fit-il en la saisissant par le mollet.

Elle tomba sur lui et tous deux roulèrent sur le lit, déjà passablement malmené par leurs ébats nocturnes !

Quand, vers onze heures quarante-cinq, Gilles Novak et ses compagnons quittèrent l'auberge pour se rendre à l'invitation des Duroc, la Méhari verte se garait près de l'église, non loin de l'Aixam.

Sans témoigner la moindre surprise, Alain Le Kern et Dominique se dirigèrent vers eux ; le géomancien fit les présentations et ajouta :

— Nous sommes à l'heure, Gilles. Bernard Duroc et Jacqueline doivent nous attendre...

— Comment le sais-tu ? s'étonna le journaliste.

Le Kern relata l'apparition de l'humanoïde auréolé de lumière et précisa :

— Il ne nous a rien dit de la mission que nous devrions accomplir tous ensemble, néanmoins, ce matin en nous réveillant, Dominique et moi savions que nous devons nous rendre au Cheylard, où vous nous attendiez pour y rencontrer cet instituteur et sa femme.

— Et vous venez seulement d'arriver ? questionna Régine.

— A l'instant, oui. Pourquoi ?

Gilles Novak le renseigna, rapportant les paroles de l'aubergiste, pour conclure enfin :

— Ces... autres nous-mêmes ont donc été temporairement translatés de leur ligne de temps dans la nôtre, de laquelle ils ont été ensuite retirés.

— Et au passage, hier, grommela Raymond Audemard, ceux qui manipulent ainsi nos doubles ont changé mon Aixam grenat contre celle, orange, de mon alter ego !

— Mais pourquoi ce jeu de passe-passe idiot ?

— Je réfléchis à cela depuis notre arrivée à l'auberge, rumina le journaliste. Les Krentorans — si ce sont eux les responsables — veulent de la sorte nous fournir des éléments d'analyse, de réflexion, nous laissant le soin de comprendre que nous sommes désormais intégrés à un plan conçu par eux mais dont nous devons ignorer, momentanément, les tenants et les aboutissants. Nous devons improviser, agir avec une part de libre arbitre, même si, constamment, ils nous soumettent à un contrôle, à des directives subtiles, résultant de leurs suggestions mentales. Ils veulent, j'en suis convaincu, voir comment nous allons réagir face à une situation donnée, fût-elle absurde.

— Pour l'instant, nous sommes dans le cirage, fit valoir Charles Floutard. Et pour accomplir cette mission — si mission il y a — ce ne serait pas plus mal si nous savions en quoi elle consiste ! Bon, il est midi et le prof nous attend...

Ils n'eurent aucune difficulté pour trouver, à la sortie nord-est du village, sur la route de Lamastre, la maison aux volets verts ; une longue maison de deux étages, pourvue de balcons fleuris et dominant la vallée de l'Eyrieux dont les eaux serpentaient dans un lit de galets.

Bernard Duroc vint lui-même leur ouvrir, leur souhaitant la bienvenue comme il l'eût fait, avec chaleur, pour de vieux amis. L'instituteur, âgé d'une trentaine d'années, très grand, robuste, les cheveux assez longs, châtain clair, portait un jean et une chemise à carreaux. Il respirait la santé, la franchise, la bonne humeur, tout comme sa femme qui, maintenant, arborait un pantalon de velours rouge moulant et un pull ras du cou blanc.

Prolongeant une spacieuse salle à manger meublée d'un mobilier

rustique, avec une grande table où étaient dressés huit couverts, le salon comportait des chaises et des fauteuils, un petit divan, sur lesquels ils prirent place tandis que Jacqueline servait les apéritifs.

— Je suis bougrement content de faire enfin votre connaissance, mais je ne sais pas trop par quoi commencer !

— Par le commencement, c'est toujours préférable, Bernard, sourit Gilles Novak.

— D'accord. Depuis des années, correspondant du CEOF pour cette région, j'adresse régulièrement à René Voarino les rapports d'observations d'OVNI enregistrées dans le secteur ardéchois. Ces rapports sont de plus en plus nombreux, à tel point que, récemment, au téléphone, René me dit en riant : « Ma parole, mais tu en inventes ! » Pourtant, non... Il est même des nuits où la gendarmerie reçoit coup de fil sur coup de fil et ne sait plus où donner de la tête.

« En général, les témoins décrivent des sphères lumineuses éblouissantes, qui illuminent la vallée, tantôt au Cheylard, tantôt vers Saint-Pierre-ville, à une douzaine de kilomètres à vol d'oiseau. Un jour, le maire de Saint-Pierre-ville a même pu filmer l'un de ces engins en plein ciel et cette observation eut une trentaine de témoins.

« La nuit, l'apparition de ces sphères s'accompagne souvent de coupures de courant, de perturbations sur les écrans de télévision et ces phénomènes laissent des séquelles : un réfrigérateur ne fonctionne plus que par intermittence, le voyant d'un appareil de chauffage reste allumé alors que le radiateur n'est pas en service, une microcentrale électrique, à Saint-Julien-du-Gua, cesse de fonctionner et son relais de secours tombe en panne ([11]).

« Le docteur André Bonelli, le maire de Saint-Pierre-ville auquel je faisais allusion, m'a dit avoir eu connaissance de dix-huit manifestations de ces sphères multicolores dans un rayon de quinze kilomètres autour de sa commune et ce en moins d'un an. Sans compter celles que des témoins, redoutant les railleries des imbéciles, n'ont jamais révélées.

« Une nuit — moi qui d'habitude dors comme un loir ! — ne parvenant pas à trouver le sommeil, je suis allé fumer une pipe sur le balcon. C'était il y a trois jours, vers minuit et demi ; Jacqueline dormait dans notre chambre qui, à l'opposé de la salle à manger, donne sur la montagne. Les nuits sont fraîches, ici, et j'avais enfilé une confortable robe de chambre en laine, je fumais, accoudé au balcon, admirant la vallée éclairée par la lune.

« Soudain, je vis une immense sphère éblouissante venant, par-dessus les montagnes, du sud-est, donc de la direction de Saint-Pierre-ville. La sphère s'immobilisa à la verticale de la vallée de l'Eyrieux qui coule en contrebas de la maison. A travers l'éclatante blancheur de son enveloppe lumineuse, je distinguais des zones

multicolores, changeantes, pulsantes. J'étais fasciné, bouleversé par ce spectacle irréel. Je voulus crier, appeler Jacqueline, courir la prévenir, mais je restais là, sans pouvoir faire un mouvement, sans même ouvrir la bouche, comme hypnotisé.

« De la sphère fusa un rayon qui, dirigé vers moi, m'éblouit ; je fermai les yeux, inquiet malgré tout et quand je les rouvris, l'engin lumineux s'éloignait, partait vers le nord à une vitesse vertigineuse.

« Je regardai ma montre : il était une heure vingt-cinq. J'avais donc perdu la notion du temps pendant près d'une heure ! Il m'avait pourtant semblé n'être resté que quelques minutes accoudé au balcon. Je regagnai notre chambre, extrêmement troublé mais en prenant soin de ne pas réveiller ma femme. Malgré mes précautions, elle s'éveilla, alluma la lampe de chevet et s'étonna de me voir debout, ôtant ma robe de chambre. Puis elle poussa un cri, me demandant ce que j'avais sur la poitrine... »

L'instituteur déboutonna sa chemise, se mit debout, baissa un peu la ceinture de son pantalon : au creux de l'épigastre et sur le haut de l'abdomen, tous purent voir un curieux quadrillage formé de gros points brunâtres soigneusement alignés, étagés en cinq rangées de cinq.

— Sapristi ! s'exclama René Voarino. Ton aventure, Bernard, ressemble tout à fait à celle survenue au docteur X, le 2 novembre 1968 ([12]) !

— A une nuance près, fit remarquer Gilles Novak. La marque apparue sur l'abdomen du docteur X dessinait un triangle isocèle alors que chez Bernard ce sont de gros points disposés en carré, formation identique à celle qui apparut sur l'abdomen et l'estomac de Stephen Michalak, ce géologue amateur de Winnipeg qui prospectait dans la région canadienne de Falcon Lake, le 20 mai 1967.

— C'est bien ça, confirma l'ufologue. Michalak, lui, avait eu l'imprudence de toucher la paroi d'un engin qui s'était posé près d'un amas rocheux. Il fut brûlé par des sortes de jets gazeux et souffrit de graves séquelles durant dix-huit mois ([13]). En ce qui concerne la pigmentation triangulaire sur le corps du docteur X, l'on devait découvrir — avec un décalage de douze heures — un dessin cutané identique chez son fils, âgé d'un an et demi... Mais continue, Bernard...

— Après un moment d'excitation extrême, je m'endormis de façon subite et me mis à parler dans mon sommeil, ce qui ne m'était jusqu'alors jamais arrivé.

Du regard, il invita sa femme à prendre le relais, ce qu'elle fit :

— Surprise, je compris que Bernard n'était pas dans un sommeil normal et m'emparai de notre petit magnétophone afin d'enregistrer ce qu'il disait...

Bernard était allé chercher l'appareil à cassette qu'il déposa sur la

table en enfonçant la touche de lecture. Il y eut quelques crachotements et sa voix, légèrement haletante, résonna dans le haut-parleur.

« Tu n'as rien à craindre de nous... Rien à craindre... Nous t'avons choisi, comme beaucoup d'autres Terriens, pour accomplir une mission... »

L'instituteur abaissa la touche stop et commenta :

— C'est moi qui parle naturellement, mais ces paroles m'ont été dictées ; ou plus sûrement, c'est... une entité, un Extraterrestre qui s'exprime par ma bouche. Ecoutez plutôt...

Le défilement de la bande se poursuivit :

« A cette mission seront associés Gilles Novak, sa compagne Régine Véran, Charles Floutard, Raymond Audemard et René Voarino que tu connais, mais aussi le géomancien Alain Le Kern et Dominique Lefranc, une jeune monitrice d'éducation physique qu'il ne tardera pas à rencontrer, nous allons nous y employer. De même, nous ferons en sorte de diriger vers toi les divers éléments de ce groupe afin que, ensemble, vous accomplissiez cette mission. Sa nature vous sera révélée par étapes. Le contact avec Gilles Novak et ses amis se produira dans trois jours.

« Tu seras enclin à douter jusqu'à ce moment-là et à leur tour, peut-être, tes hôtes douteront de la réalité de ce message. Un premier événement — très grave — se produira dans votre pays ce troisième jour et ils seront alors convaincus de la nécessité absolue de mener à bien cette mission. Des obstacles et des adversaires se dresseront sur votre route ; il vous faudra les vaincre, par n'importe quel moyen. Vous ne devrez compter que sur vous-mêmes. D'ores et déjà, dressez la liste de vos amis les plus sûrs œuvrant dans diverses disciplines scientifiques et technologiques ; ils devront se tenir prêts à vous rejoindre à votre premier appel.

« Ensemble, vous établirez une seconde liste de techniciens, d'ouvriers spécialisés mais aussi de manœuvres et d'apprentis et ce dans tous les domaines des activités vitales. Prévoyez pareillement des médecins généralistes et des spécialistes, des infirmiers et des infirmières. De préférence, recrutez des personnes jeunes et en bonne santé, des couples notamment, ainsi que leurs enfants.

« Le premier contingent devra être rassemblé au plus tard le mercredi 24 mai, entre vingt-deux et vingt-trois heures, sur le plateau situé au nord-ouest du Cheylard. Au préalable, vous aurez constitué et armé un groupe de protection. De nouvelles instructions vous parviendront. Pour l'instant, fiez-vous à l'esprit d'analyse de Gilles Novak. Nous le savons apte à vous guider utilement. Avec lui et ses amis, vous mènerez à bien l'Opération H. »

La voix se tut sur un long soupir, un raclement de gorge, et l'on n'entendit plus que la respiration, régulière, du dormeur.

Bernard Duroc arrêta le magnétophone et considéra le journaliste et ses compagnons.

— C'est plutôt aberrant, n'est-ce pas ? Avez-vous une idée de ce

que tout cela signifie ?

Gilles Novak répondit, perplexe :

— Pour l'instant, ces instructions précises suggèrent la nécessité de constituer... une sorte de microcosme réunissant l'ensemble des connaissances et des activités humaines vitales.

Jacqueline Duroc, pensive, se gratta l'estomac puis questionna :

— Oui, nous avons songé à ça, Gilles, mais dans quel but, finalement, devrions-nous réunir tous ces gens ?

— Dans celui de constituer un premier îlot de survie, apparemment.

L'instituteur hocha la tête, dubitatif.

— Comment implanter deux ou trois cents personnes dans notre petite commune ? Où logeront-elles, comment vivront-elles et, tout d'abord, comment expliquer la raison de leur concentration soudaine au Cheylard ?

— Rappelez-vous, Bernard, conseilla Gilles : il ne s'agit pas de les faire venir à l'avance mais de les regrouper en un lieu donné, mercredi prochain, entre vingt-deux heures et vingt-trois heures. Et d'assurer leur protection... en cas de danger... jusqu'à leur départ.

— Pourquoi et pour où, leur départ ? s'étonna Floutard.

— Si l'Opération Il avait dû consister à faire séjourner toutes ces personnes dans la commune, des structures d'accueil auraient été prévues. Or, les instructions ne font point mention de cela. Le fait aussi de convoquer ce rassemblement sur un plateau au nord-ouest du village, en pleine nuit, m'incite à penser que ces techniciens, chercheurs, ouvriers, spécialistes et autres, accompagnés de leur famille, seront alors pris en charge par les êtres qui ont conçu ce fantastique projet.

— Un... enlèvement massif de tous ces hommes, ces femmes et leurs enfants ? Pour les transporter sur... un autre monde ? s'exclama Jacqueline en continuant de passer sa main sur son estomac, dans un geste qui ressemblait à une manie.

— Cela paraît logique, à l'écoute de cet enregistrement, approuva à son tour Voarino. Ce ne serait pas la première fois que les Extraterrestres procéderaient de la sorte, mais jusqu'ici, à notre époque ils n'ont jamais enlevé un tel nombre de personnes simultanément.

— Comment peux-tu être aussi affirmatif ? s'étonna l'instituteur.

Gilles devança la réponse de l'ufologue.

— C'est une hypothèse, Bernard, mais elle est hautement vraisemblable...

Il s'abstint de préciser qu'il parlait en connaissance de cause pour avoir été, ainsi que ses amis, une première fois enlevés par les Krentorans, ces êtres humanoïdes qui les avaient ensuite ramenés sur

Terre après un séjour de plusieurs mois dans leur système solaire ([14]).

— Tout cela est très... surprenant et inquiétant à la fois, reconnut Duroc qui, observant le manège de sa femme, ajouta : pourquoi te grattes-tu ainsi l'estomac, depuis un moment ? Tu as si faim que ça ?

— Non, j'ai... des démangeaisons... Le nylon, peut-être ?

Gilles Novak secoua la tête doucement.

— Je me demande plutôt si une marque analogue à celle de votre mari n'est pas en train de se former chez vous, Jacqueline. Dans le cas du docteur X, le triangle isocèle, apparu sur son estomac et son abdomen, se forma sur le ventre de son fils avec un décalage de douze heures.

La jeune femme se leva, hésita une seconde puis souleva son pull et étouffa une exclamation : au-dessous du plexus, cinq rangées de cinq gros points rouges dessinaient un carré sur son épiderme !

— Mais... comment est-ce possible ? J'étais couchée, de l'autre côté de la maison, quand Bernard a été touché par le rayonnement projeté depuis l'engin lumineux ! En supposant que ce rayon ait pu traverser le mur de la façade et les cloisons, ma position couchée ne lui aurait pas permis de dessiner ces rangées de points en carré !

— Le fils du docteur X était dans son lit, lui aussi, et éloigné du balcon où se tenait son père, rappela Raymond Audemard. Dans ce cas comme dans le vôtre, les mêmes conditions se présentaient et les résultats — quoique inexplicables — furent les mêmes.

Remarquant que l'ufologue, en parlant, se passait machinalement la main sur l'estomac, Bernard Duroc sourit.

— Je suppose que c'est la faim, Raymond et non pas des démangeaisons, qui vous fait vous masser l'estomac !

— Je vous avoue que j'ai un... léger creux ! rit-il.

— Avec le mien, ça fait un sacré gouffre ! renchérit le portraitiste, approuvé *in petto* par Alain Le Kern qui, lui aussi, avait un solide appétit à satisfaire !

Après l'excellent déjeuner préparé par Jacqueline, celle-ci déclara à l'intention de ses hôtes :

— Nous avons une grande maison et, l'été, nous recevons des parents ou des amis qui logent dans quatre chambres prévues à cet effet. Cela pour vous dire que nous serions heureux de vous offrir l'hospitalité, plutôt que d'aller à l'hôtel. Gilles et Régine, Alain et Dominique prendront les deux chambres du rez-de-chaussée qui ont un grand lit. René, Charles et Raymond se caseront dans les deux du premier ; elles ont chacune deux lits à une place. D'accord ? Bon, enchaîna-t-elle en souriant sans leur laisser le temps de protester, voilà

qui est réglé.

— A un détail près, notifia Régine. Le ravitaillement, je m'en charge, Jacqueline, et si tu n'es pas contente, nous allons tous loger à l'auberge ! Tu fournis le gîte et nous le couvert. OK ? Bon, voilà qui est réglé, l'imita-t-elle en riant. Et toi, Dominique, tu sais faire la cuisine ?

— Ma foi, je n'ai jamais empoisonné personne, tu peux être rassurée sur ce point.

— C'est d'accord, accepta l'épouse de l'instituteur en employant elle aussi le tutoiement amical. Régine, te voilà intendante et toi, Dominique, tu m'aideras à mitonner de bons petits plats !

La sympathie spontanée des trois jeunes femmes et l'amitié qui s'installait dans leur petit groupe auraient pu réjouir Gilles Novak, s'il s'était agi d'une simple réunion d'amis pour un week-end. Malheureusement, leur séjour dans ce beau pays ardéchois risquait fort de ne point ressembler à des vacances.

Ils allaient devoir, dès à présent, dresser la liste des chercheurs, techniciens et spécialistes de leurs intimes pour les convoquer, avec leur famille, au Cheylard le 24 mai prochain.

— Tous vont nous demander les raisons de cette invitation, et nous ne pourrons pas la leur donner, soupira le journaliste. Nous devons exiger la plus grande discrétion et nous efforcer de les convaincre d'être exacts au rendez-vous et ce dans leur propre intérêt. Nous les appellerons dès cet après-midi par téléphone et, si c'est nécessaire, je ferai un saut à Paris afin de les réunir d'heure en heure, par groupe d'une trentaine, le soir dans la salle de rédaction de *LEM*. Cela d'ici à la fin de la semaine.

A l'intention du président du CEOF et de son confrère de l'IMSA, il ajouta :

— Vous dresserez vos propres listes de chercheurs et techniciens, membres de vos groupements. Nous consacrerons l'après-midi à contacter par téléphone tous ces gens.

— Ce qui risque d'être plus difficile, fit observer Alain Le Kern, sera de nous procurer des armes pour en munir le groupe de protection qu'on nous demande de constituer. Où les trouver ?

— Je possède deux fusils de chasse et un vieux 92 avec deux boîtes de balles, indiqua l'instituteur. Le père de Jacqueline me prêtera sans problème son fusil. Mais tout cela ne fera pas lourd !

— Le père Flavien a un fusil et une vieille carabine, rappela son épouse. J'irai les lui emprunter.

— Dominique et moi t'accompagnerons, décréta Régine. Nous en profiterons pour acheter un stock de provisions.

— D'accord, nous ferons nos courses à Valence, dans un supermarché.

L'instituteur apporta une ramette de papier machine qu'il déposa sur la table.

— Voilà, pour dresser la liste des personnes à convoquer, Gilles. Le téléphone est là, sur le bahut. Je vous laisse pour filer à l'école, je rentrerai vers dix-sept heures. Bon courage.

Régine, Jacqueline et Dominique, installées dans la spacieuse Opel Senator, remontaient du village.

— Ce soir, conseilla l'épouse de l'instituteur, il faudra garer vos voitures devant la maison. La petite esplanade, le long de la route, est faite pour ça.

Elle s'aperçut que Régine ne l'écoutait pas et suivit son regard, découvrant alors un garçon aux longs cheveux, le front ceint d'un bandeau de toile, vêtu d'un vieux jean rapiécé et d'un blouson de cuir élimé.

— Ce type ! Il était ce matin avec la bande qui nous a attaqués ; je reconnais aussi la camionnette à ridelles.

Le vaurien avait lui aussi reconnu l'Opel et celle qui maintenant la pilotait. Il eut un rictus méprisant et cracha sur le pare-brise lorsqu'elle passa devant lui.

Régine ralentit, voulut stopper mais Jacqueline l'en dissuada vivement.

— Non ! Ne t'arrête pas. Ne faisons pas d'histoire dans le village, cela pourrait nuire à Bernard, même si tout le monde, ici, déteste ces voyous.

Dominique jeta un coup d'œil par la lunette arrière.

— Il a grimpé dans la camionnette et... on dirait qu'il nous suit.

La photographe haussa les épaules.

— Dès que nous serons sortis du village, nous le sèmerons facilement. Sa guimbarde ne fait pas le poids, tu t'en doutes !

De fait, l'Opel Senator bleu métallisé n'eut aucun mal à distancer le véhicule sur la départementale 578 en direction de Lamastre et Valence.

Félix Buffel, la quarantaine, noir de poil, petit et trapu, était le

maire du Cheylard depuis plus de dix ans. Il présidait cet après-midi-là une séance de la commission Sports et Loisirs de la commune composée de huit membres, mais six seulement avaient pu répondre à sa convocation.

A l'ordre du jour s'inscrivait le projet d'agrandissement du camping municipal du château de la Chèze. Amorcée depuis une demi-heure, la discussion butait sur les problèmes budgétaires et non sur le principe de l'agrandissement qui avait fait l'unanimité des conseillers municipaux membres de la commission.

— Si nous présentons un dossier soigneusement constitué, déclara Félix Buffel, nous décrocherons — du moins, il faut l'espérer ! — une subvention du Conseil général. Dans la conjoncture actuelle...

Le maire s'interrompt, prêtant l'oreille à une vibration sourde qui, pendant quelques secondes, emplît la salle des délibérations. Le bourdonnement s'atténua mais persista, à peine audible.

Félix Buffel, après une moue d'incompréhension, reprit :

— Dans la conjoncture actuelle, les seules finances de la commune ne nous permettent pas de—

Son regard devint fixe, son expression figée...

Trois des conseillers municipaux, les yeux dans le vague, se levèrent et, sans un mot, quittèrent la salle des délibérations. Les trois autres, au bout d'un moment, semblèrent sortir de leur hébétude. Le maire s'anima, abandonna son siège.

— *Nous prendrons ma fourgonnette. Elle est suffisamment grande pour y entasser les caisses. Mauron, tu viendras avec moi. Caylar et Fustier, vous nous suivrez en voiture. Allez mettre des chaussures de marche ; ça grimpe dur, dans la rocaille, jusqu'à la grotte...*

« *Caylar, tu emporteras deux barres à mine, pour déplacer le rocher qui ferme le boyau. Que chacun se munisse d'une torche électrique. Fustier, tu prendras aussi deux lampes à acétylène.*

Vers dix-neuf heures, Gilles Novak et ses compagnons avaient pu atteindre par téléphone une soixantaine de leurs amis et connaissances répondant aux critères exigés par l'Opération H, mais seuls quarante et un d'entre eux s'étaient engagés à se rendre au Cheylard le mercredi suivant. La plupart de ces volontaires se déclaraient en mesure de trouver, d'ici là, plusieurs de leurs amis qualifiés qu'ils décideraient à se joindre à eux.

— Demain, fit Gilles, nous reprendrons nos « consultations » auprès de ceux que nous n'avons pas pu contacter aujourd'hui.

La sonnerie de la porte d'entrée retentit et Bernard Duroc sourit :

— Voilà les femmes qui arrivent. Je descends les aider car elles doivent avoir rempli le coffre de provisions.

Alain Le Kern alla se pencher sur le balcon et revint pour annoncer

:

— Ce n'est pas ta voiture, Gilles. C'est une fourgonnette et il y a quatre hommes, en bas.

L'instituteur gagna à son tour le balcon puis, perplexe, renseigna ses amis.

— Je m'étais trompé. C'est Buffel, le maire, accompagné de Fustier, le droguiste, de Caylar, qui fournit du matériel agricole et de Mauron, le boulanger.

Il appuya sur le bouton de commande électrique de la porte et peu après les quatre hommes pénétrèrent dans le living. Ils étaient pâles, visiblement bouleversés, nerveux.

— Que se passe-t-il, Félix ? s'inquiéta l'instituteur. Mais... tu trembles !

Il les fit s'asseoir, apporta des verres, la bouteille d'Old Parr, leur servit deux doigts de whisky et le maire rompit enfin le silence.

— Je sais que je peux parler devant tes amis, Bernard. L'autre nous l'a permis...

— Quel autre ?

— Attends, laisse-moi t'expliquer depuis le début... Il nous arrive une histoire incroyable ! Nous étions en réunion à la mairie quand, vers trois heures moins le quart, nous avons entendu un bourdonnement bizarre. Trois des membres de la commission nous ont quitté sans rien dire et nous quatre, nous sommes restés là, à rêver les yeux ouverts. Une voix, une volonté plus forte que la nôtre, nous a donné des consignes auxquelles nous n'avons pas pu nous soustraire. Nous nous sommes rendus dans la montagne, à trois kilomètres du village, là où se trouve la grotte de Villebrion.

« A la Libération, le maquis a planqué dans une salle de cette caverne un dépôt d'armes de toutes sortes, aussi bien des armes américaines reçues en parachutage que des armes piquées aux Allemands. Mon père faisait partie du maquis. En soixante et un, avant de mourir, il m'a révélé cette cachette et m'a fait promettre de ne jamais la divulguer, sauf en cas de troubles, de danger menaçant le pays.

« Un peu comme des automates, nous avons gagné la grotte, déplacé le rocher fermant un boyau conduisant à la salle en question et là... nous avons vu apparaître un drôle de bonhomme, habillé comme les Romains et entouré de lumière !

— Comme les Romains ?

— Oui, Bernard, intervint Gilles Novak qui, avec ses amis, commençait à comprendre, à saisir l'effarante vérité. Monsieur le Maire veut dire que cet... être portait une tunique, plutôt qu'une toge.

— C'est ça, opina Félix Buffel, légèrement surpris. Cet homme nous

a annoncé qu'avant longtemps nous aurions besoin de ces armes et qu'il fallait immédiatement les transporter chez toi, Bernard, et que nous pouvions avoir toute confiance en tes amis.

« La camionnette est bourrée de caisses d'armes et de munitions. On va les débarquer dans ton garage. Vous venez nous donner un coup de main ?

— Bien sûr, Félix...

Le maire secoua la tête, désorienté.

— Je ne comprends pas ce qui nous arrive... Jamais, en temps normal, nous n'aurions marché dans une telle combine ! C'est ce type en tunique qui nous a... chamboulé l'esprit. Nous en sommes conscients mais... nous sommes prêts à vous aider, alors que cette histoire illégale devrait nous inciter à remettre le dépôt aux gendarmes...

— Vous avez été suggestionnés, vous et vos amis, monsieur le Maire, expliqua Gilles Novak. Mais soyez bien persuadés que ce que vous appelez une combine recouvre en fait une noble cause. Vous en aurez la preuve, j'en suis convaincu, prochainement.

« Cet homme en tunique et auréolé par un champ de force était un humanoïde originaire d'un monde lointain. Des événements graves se préparent sur notre planète et ces êtres ont décidé... d'intervenir. Nous n'en savons guère plus, pour l'instant, mais nous devons nous tenir prêts à toute éventualité.

« Maintenant, allons transporter ces armes dans le garage de Bernard et en dresser l'inventaire...

CHAPITRE IV

Gilles et ses compagnons, aidés du maire et de ses adjoints, inventorieraient le stock d'armes entreposé dans le garage de l'instituteur.

Il y avait là, par centaines, des mitraillettes Sten largement utilisées par la Résistance, des mitraillettes allemandes, des revolvers Remington à canon basculant (trois types d'armes employant le même calibre 9 mm), des fusils canadiens Springfield, des Mauser, des parabellums, des pistolets Colt 11,43 à chien extérieur, des grenades Mills, des pains de plastic, des boîtes de détonateurs au fulminate de mercure, des rouleaux de cordeau Bickford, deux caissons de billes d'acier et une série de boîtiers dotés de plots magnétiques. Enfin, cinq fusils mitrailleurs Bren MK 2, sans omettre un important empilement de caisses de munitions !

Raymond Audemard se caressa la barbe, assez effaré.

— C'est pas dans ma minuscule voiture que j'aurais pu transporter tout cet arsenal ! Mais à quoi peuvent bien servir ces billes d'acier ?

— A fabriquer des grenades Gamon, répondit Gilles Novak. On pétrit une boule de plastic d'un kilo environ auquel l'on a incorporé un certain nombre de ces billes. Le plastic, ainsi chargé, est enveloppé dans une toile ou dans un sac ; on adapte un détonateur spécial — ces petits cylindres noirs, là, dans cette boîte — et on a une grenade qui fera des dégâts considérables en projetant en tous sens les billes d'acier.

— Dans la Résistance, ajouta Charles Floutard, les billes étaient aussi bien remplacées par des écrous, des morceaux de ferraille. Quant à ces boîtiers à plots aimantés, on les bourrait de plastic et, une fois dotés d'un « crayon à retardement », ils pouvaient être discrètement collés sur un moteur de voiture, de camion ou plaqués sur la coque d'un bateau, sous la ligne de flottaison.

— Il y a aussi cinq bazookas, dans la longue caisse, indiqua le maire. Depuis le temps, les piles sont mortes et il faudra en trouver dans le commerce. Pas les mêmes, bien sûr, mais un modèle de même

puissance qui permettra la mise à feu des obus à charge creuse. Mon père a utilisé ces petits canons contre des chars et des camions, à la Libération. Ça faisait mal !

— Tu peux le dire ! confirma Caylar, le marchand de matériel agricole. Mon père qui combattait comme le tien dans le réseau Combat, m'a raconté qu'un jour, ils ont tiré l'un de ces obus à travers la meurtrière d'un bunker. Le blockhaus n'a pas été détruit, mais il a été fendu et les dix frisés qui s'y trouvaient ont été transformés en chair à saucisse !

Soudain, les neuf hommes titubèrent, sentant le sol tressauter et glisser latéralement sous leurs pieds tandis qu'un grondement sourd, étrange, montait des profondeurs de la terre.

— Un tremblement de terre ! cria Gilles. Tous dehors !

Ils se ruèrent hors du garage, traversèrent la route en courant et s'arrêtèrent sur l'esplanade. Du village, à quelques centaines de mètres seulement, leur parvenaient des cris de frayeur ; des gens sortaient de chez eux, affolés. De toutes parts des chiens aboyaient, des chats miaulaient de terreur, détalant, le poil hérissé. Dans une écurie, un cheval piaffait en hennissant.

Une seconde secousse agita le sol et une vieille mesure s'écroula avec fracas dans le village. La cloche de l'église tinta à plusieurs reprises.

L'instituteur, les yeux agrandis par l'angoisse, regardait la façade de sa maison. Une partie de la gouttière s'était détachée et pendait, retenue par le tuyau d'évacuation d'eau de pluie.

Félix Buffel, très pâle, se tourna vers ses adjoints.

— Vite, filons à la mairie et organisons les secours avec la gendarmerie. Dya peut-être des blessés, dans les vieilles bicoques qui n'auront pas résisté comme la tienne, Bernard.

— Va, Félix. Si tu as besoin de nous, n'hésite pas...

Les quatre hommes partirent au pas de course et Gilles Novak maugréa :

— J'espère qu'il n'est rien arrivé à Régine, Jacqueline et Dominique ! Il est vingt heures passées et leur absence prolongée m'inquiète.

— C'est vrai, opina l'instituteur. Elles devraient être rentrées, mais elles ont pu être retardées par des embouteillages, à la sortie de Valence.

— Montons brancher la télé, suggéra René Voarino. Nous aurons peut-être des précisions sur ce tremblement de terre.

Ils grimpèrent en hâte et, dans le vestibule, marchèrent sur les débris d'un sous-verre qui s'était détaché du mur. Dans la cuisine, une étagère pendait, retenue seulement par une vis ; sur le sol, des pots d'épices, des bocalis brisés jonchaient le carrelage, voisinant avec une batterie de casseroles. Une bouteille d'huile, deux bouteilles de vin, en

morceaux, mêlaient leur contenu en une large flaque.

Bernard Duroc alluma la télévision et tourna le bouton d'un petit transistor qu'il colla à son oreille pour ne pas être gêné par le son du journal télévisé. Ils durent attendre une dizaine de minutes. Enfin, ils virent le commentateur, prenant connaissance d'une dépêche, arquer les sourcils pour lancer avec émotion :

« Les secousses sismiques ressenties à Paris au début de notre journal ont été, ailleurs, beaucoup plus catastrophiques que nous ne pouvions l'imaginer ! Un correspondant nous téléphone : selon les premiers renseignements, l'épicentre se situerait dans la Manche, à l'ouest des îles anglo-normandes. La partie ouest de la Bretagne, sur une ligne nord-sud axée sur Saint-Brieuc et Vannes, se serait effondrée dans l'Atlantique. Cette information, résultant d'un message radio émis par un avion de tourisme, est donnée sous toutes réserves. La base aérienne de Tours a fait décoller des chasseurs de reconnaissance ayant pour mission de survoler la zone du cataclysme... »

Une main tendit un feuillet au commentateur qui enchaîna :

« Voici une nouvelle dépêche... Nantes a été ravagée par un raz de marée. Un formidable mur liquide déferle dans le lit de la Loire et remonte vers Angers. Plus au nord, la mer déchaînée envahit l'Ille-et-Vilaine, dévaste la Mayenne et l'Orne. Les dégâts sont considérables. Des villes entières ont été disloquées, balayées. Ce terrible tremblement de terre, d'intensité XII selon l'échelle internationale de Richter, semble localisé à la partie ouest de la Bretagne. Ailleurs, il fut ressenti à des degrés moindres, mais il est encore trop tôt pour se faire une idée précise des destructions provoquées loin de la zone épicerale.

« Abordons maintenant la politique internationale. De source officieuse, une intense activité régnerait au Caire, au QG des forces égypto-israéliennes qui redoutent une agression de la part de la coalition des états arabes « durs », à savoir la Libye, l'Irak, la Syrie, le Sud-Yémen en particulier. Dans un communiqué conjoint, le président Anouar El Sadate et Menahem Begin ont lancé un ferme avertissement précisant que toute agression serait suivie de représailles immédiates et terrifiantes.

« Le Conseil des Nations unies siège depuis ce matin à New York et Cyrus Vance, le Secrétaire général... »

L'instituteur baissa le son cependant que Gilles Novak et ses amis échangeaient des regards effarés. Floutard hasarda :

— Gilles, tu as bien entendu comme moi le journaliste parler des forces égypto-israéliennes ?

Novak se mordilla les lèvres, pensif, et opina en faisant dévier la conversation.

— Revenons au cataclysme qui vient d'engloutir la Bretagne. Selon

toute vraisemblance, voilà bien l'événement très grave qu'annonçait pour aujourd'hui le message des Extraterrestres !

— Oui, ajouta Voarino. Le doute n'est plus permis et cette prophétie s'est accomplie qui devait nous convaincre de mener à bien la mission dont nous sommes investis.

L'instituteur se leva.

— Je vais mettre un peu d'ordre dans la maison, nettoyer tout ce gâchis dans la cuisine. Appelez-moi si la télé donne des nouvelles... Du séisme, naturellement, car j'avoue accorder plus d'importance à ça qu'à la tension croissante au Proche-Orient. Sadate et Begin sont maintenant de taille à écraser le « Porc de Tripoli » !

— C'est sûr, approuva Gilles avec un froncement de sourcils discret à ses amis.

Lorsque Duroc fut dans sa cuisine, Floutard baissa la voix.

— Enfin, Gilles, qu'est-ce que ça signifie, ce micmac ? Sadate est mort en 81 ! Et depuis quand existent ces forces égypto-israéliennes ? Et puis Bernard a repris, comme une chose naturelle, le qualificatif de Porc de Tripoli ! Tu avais déjà entendu ça, à propos de Khadafi, le chef d'Etat libyen ?

— Non. Pour l'excellente raison que cette expression injurieuse n'a pas cours... dans la ligne de temps d'où nous avons été retirés pour être intégrés dans celle-ci, que nous pouvons désormais appeler la ligne temporelle numéro deux, ou T -2...

Ses compagnons le dévisagèrent mais Alain Le Kern n'accusa pas la même incrédulité.

— Je crois que tu as raison. Sur cette ligne de temps parallèle, les séquences événementielles — j'emploie le jargon géomantique — se déroulent avec un décalage, des modifications parfois subtiles, parfois spectaculaires, orientant l'Histoire sur des voies différentes de celles que nous connaissons.

— C'est évident, conclut Gilles Novak. Dans cette seconde ligne de temps, le président Anouar-El Sadate n'a pas été assassiné et Méناهem Begin est toujours le premier ministre en Israël... Ce dernier et l'Egypte ont effectivement uni leurs forces militaires pour parer à toute éventualité. Ils savent que, soutenu et armé par les Russes, manipulé par eux, le colonel Khadafi, paranoïaque dangereux, est capable d'entraîner d'autres Etats arabes dans un conflit sanglant dirigé contre le Caire et Jérusalem.

« En écoutant la radio, la télévision, en lisant les journaux de cette ligne T-2, nous découvrirons d'autres modifications dans la structure des événements, passés et présents aussi bien que dans l'avenir. Je vous conseille cependant de ne rien dire à Bernard ni à Jacqueline. Temporairement, laissons-les ignorer que nous venons — bien involontairement — d'une autre ligne de temps... »

Le journaliste fit une pause et ajouta :

— Le déroulement des événements et le message transmis par Bernard démontrent que « nos » Extraterrestres peuvent aussi bien se déplacer dans l'espace que dans le temps. Ils connaissent le jour et l'heure du séisme. De même, ils étaient au courant de l'existence de ce dépôt d'armes, sans doute pour avoir visité cette région ardéchoise lors des combats de la Résistance, entre 1943 et 1944. Ils ont donc pu, à point nommé, manipuler le maire et ses adjoints afin que ceux-ci nous procurent cet armement. Nous pourrions dès lors constituer le groupe de protection nécessaire pour couvrir le rassemblement et l'évacuation des ouvriers et techniciens, mercredi prochain, suivant les consignes reçues.

— Cela nous enlève une épine du pied, fit Floutard, car je nous voyais mal partis avec quelques fusils de chasse, carabines et autres pétoires !

Bernard Duroc les rejoignit dans le living en maugréant :

— J'ai ramassé les morceaux et fait un brin de ménage, dans la cuisine. Nous...

Le téléphone sonna et il décrocha l'appareil, se nomma. Son visage trahit soudain une intense stupeur.

— Oui, oui, monsieur Florent, je vois où se trouve votre ferme. Merci... N'ouvrez à personne tant que... Oui, nous partons tout de suite et serons chez vous dans moins d'une demi-heure... Elle n'est pas blessée?... Bon, nous arrivons.

Il raccrocha, très pâle et regarda tour à tour Gilles Novak et Alain Le Kern.

— Jacqueline, Régine et Dominique ont été enlevées par les voyous que vous avez rossés ce matin ! Dominique a pu s'enfuir, à la faveur du tremblement de terre, mais Régine et ma femme sont toujours entre leurs mains. Dominique s'est réfugiée dans la ferme de Saint-Donnat, appartenant à monsieur Florent. Je n'en sais pas plus.

— Ne perdons plus une minute et prenons des armes, décréta Gilles, blême de colère et d'indignation.

Ils dévalèrent les marches en bois de l'escalier et coururent vers le garage, s'emparant de mitraillettes Sten, de revolvers Remington, de chargeurs et de deux caissettes de balles 9 mm.

Gilles et Floutard, à l'aide d'un burin, firent sauter le couvercle des caissettes et garnirent le barillet des Remington. Dirigeant le canon vers le ciel, le journaliste releva le chien et pressa la détente. Le coup partit, assourdissant.

— Bonne marchandise ! dit le Méridional. Malgré leur ancienneté, les balles n'ont pas souffert car elles étaient dans un emballage absolument étanche. Allez, Bernard, mets-toi au volant et... en route pour le front ! Pendant que tu rouleras, nous garnirons les chargeurs

des mitraillettes.

Anxieux, ils stoppèrent moins d'une demi-heure plus tard devant la ferme de Saint-Donnat, au flanc de la montagne, proche du lieu-dit La Citadelle. L'instituteur, un Remington passé à la ceinture, sauta à terre et alla frapper du poing contre la porte.

— C'est Duroc, monsieur Florent. Vous pouvez ouvrir.

Le fermier fit jouer les loquets et parut sur le seuil, le fusil sous le bras et braquant une torche électrique qui aveugla ses visiteurs. Il reconnut l'instituteur, parcourut des yeux les cinq hommes qui l'accompagnaient — armés chacun d'une Sten, plusieurs chargeurs passés dans la ceinture en plus d'un revolver à barillet — et ouvrit tout à fait en soupirant :

— C'est terrible, monsieur l'instituteur, terrible, ce qu'ils ont fait, ces ordures !

Ils entrèrent dans la vaste cuisine de la ferme et Dominique, échevelée, les traits tirés, vêtue d'une robe trop grande pour elle, courut se jeter dans les bras d'Alain Le Kern en étouffant un sanglot.

Le géomancien la serra contre lui, ému, sans perdre pour autant le sens des réalités.

— Chaque minute compte, chérie ; explique-nous brièvement ce qu'il s'est passé.

La jeune femme blonde inclina la tête, se maîtrisa.

— Ces criminels que vous avez rencontrés ce matin, nous ont bloqués sur la route, quelques kilomètres avant le Cheylard, alors que nous revenions de Valence avec les provisions. Ils étaient une dizaine, garçons et filles et nous ont arraché de la voiture pour nous entraîner dans leur camionnette. Ils nous ont conduites dans la vieille ferme qui abrite leur communauté. Et là...

— Là ? répéta Gilles, les yeux brillant d'une fureur mal contenue.

— Ils nous ont arraché nos vêtements et...

Dominique refoula un sanglot, confessa d'une voix brisée :

— Ils nous ont violées pendant que les filles nous maintenaient au sol en nous frappant. Elles étaient déchaînées ! De véritables sadiques ! Puis il y eut ce tremblement de terre qui a semé un instant la panique. J'en ai profité pour faire une prise à la fille qui relâchait son étreinte et j'ai donné un coup de pied dans... le ventre du salaud qui s'était vivement relevé. J'ai pu filer, courant comme une folle, nue, les pieds meurtris. J'ai vu une lumière... Ce brave homme m'a recueillie, m'a donné une robe de sa femme... Voilà.

Gilles Novak, frémissant de rage, se tourna vers l'instituteur.

— Conduis-nous jusqu'à cette ferme... Il ne faudra pas lancer une attaque de front qui pourrait mettre ta femme et Régine en danger.

— Oh ! Oui, approuva le fermier. Ces gens-là sont des vauriens sans foi ni loi ! Ils n'hésiteraient pas à vous accueillir à coups de carabine.

Il reprit son fusil et conseilla à la jeune femme :

— Enfermez-vous, madame et...

— Certainement pas ! répliqua Dominique. Je tiens absolument à participer à la destruction de ce nid de rats !

Le géomancien lui tendit un Remington.

— Je comprends ce que tu dois éprouver... Viens avec nous...

Guidés par l'instituteur et monsieur Florent, qui avait énergiquement tenu à les accompagner, Gilles et ses amis venaient d'atteindre la vieille ferme dont la masse trapue se découpait, éclairée par la lune, au haut d'un chemin pierreux.

Dominique chuchota :

— Le mur, sur la partie arrière de la bicoque, s'est effondré. C'est par là que j'ai pu m'enfuir. C'est par là aussi que nous...

Un long cri déchira la nuit, qui se mua en sanglots, bientôt couverts par des éclats de rire. Une silhouette passa devant la fenêtre du rez-de-chaussée, mal éclairée par une lampe à pétrole ou une lampe à acétylène.

Gilles Novak, les mâchoires soudées de rage, grinça à voix basse :

— René et Raymond, vous resterez ici, pour tenir le chemin, au cas où certains parviendraient à s'échapper.

Les deux ufologues acquiescèrent et se séparèrent, allant se placer sur un talus, tandis que Dominique entraînait les autres vers l'arrière de la mesure.

— L'ouverture du mur donne sur une sorte de débarras encombré d'outils, de caisses, de tréteaux sur lesquels sèche de l'herbe, indique la jeune femme. Il faudra faire attention de ne rien heurter, pour ne pas trahir notre présence... Laisse-moi passer la première, Gilles...

Il opina, la suivit précautionneusement, escorté de ses compagnons. La pièce était dans l'obscurité complète, hormis un rai de lumière anémique filtrant sous une porte, derrière laquelle ils percevaient des gémissements, des bruits de gifles parfois accompagnés de rires.

Lorsque tous furent entrés, Gilles Novak, très lentement, pesa sur la poignée de la porte et l'entrebâilla. Le grincement fut couvert par de nouveaux rires et des gémissements. Ce qu'il vit le secoua comme une décharge électrique : Régine et Jacqueline, entièrement nues, étaient attachées par les poignets aux pieds d'une table, allongées à même le sol. Une dizaine d'hommes et six femmes, pareillement dévêtus, échevelés, entouraient les malheureuses. Deux d'entre eux — dont un portant un pansement autour du front, vestige de la blessure reçue le matin même — violaient sauvagement leurs victimes, qui, épuisées, le visage baigné de larmes, gémissaient de douleur.

Gilles souffla à l'oreille du portraitiste :

— Je vais ouvrir la porte d'un coup de pied et tu la tiendras pour qu'elle ne se rabatte pas contre moi. Ensuite...

— Compris : la corrida démarre sans paso doble ! Tu peux y aller...

Gilles donna un coup de talon à la porte qui heurta le mur et y fut maintenue par Floutard tandis qu'il bondissait en avant et lâchait une courte rafale de sa Sten. Il y eut un concert de cris, de hurlements ; deux hommes et une fille s'écroulèrent, fauchés par les balles.

Le journaliste s'était prestement déplacé vers la gauche pour laisser entrer ses amis qui se déployèrent rapidement dans la grande pièce, éclairée par une lampe à pétrole posée sur la cheminée. Les deux hommes qui violaient Régine et Jacqueline s'était vivement relevés, les yeux hagards. Gilles Novak aboya :

— Tous contre le mur !

Une fille et un grand blond se ruèrent vers la porte ; d'autres s'apprêtaient à les imiter mais une double rafale éclatant à l'extérieur les figea sur place. Voarino et Audemard n'avaient pas hésité à abattre les fuyards !

L'une des filles, une petite boulotte au pubis rasé, s'empara d'un couteau de cuisine qui traînait sur la table et s'élança sur Jacqueline. Fou de rage, Bernard bondit sur elle, lui arracha le couteau et le plongea sans hésiter dans sa poitrine !

— Oui est le chef de cette porcherie ? gronda le journaliste.

— C'est moi, pédé ! riposta un rouquin aux longs cheveux crasseux.

— C'était toi, rectifia-t-il en lui logeant à bout portant une balle en plein front. Allez, les autres, contre le mur !

Maintenant affolés, les survivants se hâtèrent d'obéir, tenus en joue tandis que Régine et Jacqueline, sanglotantes, étaient délivrées. Gilles et Bernard leur donnèrent leur veste. Le journaliste prit sa compagne

dans ses bras, l'étreignit, lui parla avec douceur :

— C'est fini, mon ange...

Elle hoqueta, brisée :

— Ce sont des monstres ! Ils nous ont annoncé qu'ils nous supprimeraient à l'aube. Même les filles se sont... « amusées » de nous ! Ils ont parlé, ne se doutant pas que vous pourriez intervenir avant notre exécution. La plupart des communautés soi-disant agricoles de cette ligne T-2 sont constituées de terroristes d'Action Directe ou des Brigades Rouges. Sur T-2, ces fanatiques reçoivent leurs ordres d'Aden et des organisations révolutionnaires telles que l'OLP ou le FPLP ! Certaines de ces communautés ont reçu des armes et attendent le signal pour semer la terreur, déclencher l'anarchie.

« Carlos, le fanatique Carlos, l'agent d'exécution de Wadi Haddad — le chef du Front Populaire de Libération de la Palestine — a introduit ou va introduire en France des mini-bombes atomiques que des commandos-suicides iront placer ou lancer sur divers objectifs : les silos à missiles du plateau d'Albion, les centres nucléaires, les barrages. Les détournements d'avions vont s'intensifier... Il en ira de même en Allemagne, en Italie, en Angleterre et même aux Etats-Unis, au Canada.

« Ces criminels préparent la subversion mondiale ; ce sont des fanatiques que rien n'arrêtera, sinon la mort. Là, dans le placard, il y a des documents et une carte, avec l'implantation de toutes les communautés abritant ces terroristes en puissance qui...

L'une des filles se rua vers le placard désigné. Une rafale tirée par Floutard la faucha en plein élan. Un de ses complices voulut l'imiter, espérant détruire cette carte mais Alain Le Kern leva son Remington et lui logea une balle dans la nuque.

Il ne restait plus, dos au mur, que cinq garçons et trois filles. Gilles leva sa mitraillette.

— Avez-vous un dépôt d'armes, ici ?

— Va te faire foutre ! cracha l'un d'eux.

Le pied de Gilles partit, l'atteignit entre les jambes. Il hurla de douleur et tomba à genoux, bascula en avant mais un second coup de pied sous le menton le renvoya en arrière.

— C'est un hors-d'œuvre et je te laisse imaginer le plat de résistance si toi et tes petits copains ne répondez pas sagement à nos questions. La justice étant incapable d'éliminer la racaille terroriste, il appartient désormais à des hommes courageux et indignés de s'y employer. Vous êtes des monstres et des assassins, les braves gens en ont assez de vos crimes. Puisque vous rêvez de déchaîner la violence, c'est par la violence que vous serez combattus !

— Sale juif ! éructa l'une des deux filles. Les révolutionnaires palestiniens vaincront et ils vous feront alors regretter les camps de

déportation nazis ! Avec eux, ces camps vous paraîtront des paradis !

Hors d'elle-même, la fille bondit sur Gilles, toutes griffes dehors. Eberlué par la violence de ces propos, le journaliste ne vit pas venir l'attaque et chancela sous le coup de cette boule de haine qui se jetait sur lui. Avec une étonnante rapidité de réaction, Régine s'empara du Remington à la ceinture de son compagnon et tira sur la furie endoctrinée qui s'écroula. Avec la même présence d'esprit, Dominique abattit deux des hommes qui, profitant de la diversion, tentaient de s'enfuir.

— Arrête ! conseilla la photographe. Celui-là (elle désignait un grand brun à la tignasse fournie, aux longues moustaches pendantes) est très dangereux ; c'est lui qui assure les liaisons entre les communautés. Il est déjà allé deux fois à Aden, dans la tanière de Haddad, ce porc yéménite qui orchestre les détournements d'avions, les exécutions d'otages et autres attentats où tant d'innocents ont trouvé la mort.

« Lui, il faut absolument le faire parler...

— Et lui ? questionna Gilles en désignant le prisonnier encore valide.

— Un voyou sans intérêt, tout juste bon à torturer deux femmes sans défense, répondit-elle.

L'instituteur, d'un coup de crosse de la Sten sur la joue du moustachu, le jeta à terre et, en un tournemain, il fut attaché par les poignets aux pieds de la table et par les chevilles aux pieds d'un vieux bahut.

Jacqueline croisa sur sa nudité la veste que Bernard lui avait donnée, et, après un signe à Régine et à Dominique, elle déclara, avec une détermination farouche :

— Nous allons, toutes les trois, le faire parler... Et je vous garantis qu'il parlera !

Cela mit du temps, mais il parla...

Ses révélations les laissèrent atterrés. Sous le couvert de communautés agricoles, une sorte d'Armée Rouge de la subversion mondiale s'était implantée en France et dans d'autres pays. Les documents découverts dans une cache du placard énuméraient les points stratégiques à saboter, à détruire simultanément lorsque le QG d'Aden en aurait fixé la date. Une carte de France portait, cerclées de rouge, les positions des centrales électriques, des barrages, des dépôts de carburant, des usines atomiques.

Les premières actions seraient dirigées contre les centrales électriques, paralysant de la sorte toutes les activités du pays. A la faveur de la pagaille qui en résulterait, un plan de mobilisation de toutes les organisations gauchistes permettrait aux Brigades Rouges de créer l'anarchie, de liquider dès le début de l'insurrection les états-

majors des partis communiste, socialiste (qualifiés de traîtres, de vendus) aussi bien que des partis modérés ou de droite !

Une chemise cartonnée contenait une liste impressionnante de noms de personnalités avec leurs adresses à Paris et en province, leurs périodes de séjour dans la capitale et dans leur circonscription. A tout seigneur tout honneur, le premier nom était celui du Président de la République ! Venaient ensuite ceux des ministres et des députés à liquider. Et cette chemise — rouge, comme il se doit — portait inscrite au crayon feutre la mention : « La grande Lessive... »

— S'il s'agissait de simples illuminés, nous pourrions qualifier cela d'humour noir, grommela Gilles Novak. Malheureusement, nous savons que Carlos, Haddad et leurs séides sur T.2 ne reculeront devant rien pour mettre l'Europe à feu et à sang. Ils ont déjà prouvé leur férocité sur T. 1 en exécutant des otages — rappelez-vous du malheureux pilote du Boeing de la Lufthansa à Mogadiscio, Juergen Schumann, abattu d'une balle dans la nuque par un terroriste qui riait aux éclats ; rappelez-vous aussi de l'exécution de Hans Martin Schleyer, et de tant d'autres.

« Créée à l'origine au Japon, cette Armée Rouge a fait tache d'huile, créant les Brigades Rouges, englobant des groupuscules et des organisations extrémistes, dont la plus sinistrement célèbre fut la bande à Baader. Il y a aussi la nourriture d'Action Directe ! Nous retrouvons ici les forbans qui sévirent dans les années 70.

« Ancien président de l'association des étudiants palestiniens, Tiasir Kebaa, le chef recruteur de Haddad et ses rabatteurs, écument les campus universitaires des pays occidentaux, enrôlant les étudiants gauchistes, leur offrant mille francs par jour plus les frais pour subir un entraînement de guérilleros au Sud-Yémen ([15]). Revenu en France, cette racaille va se mettre en sommeil en attendant les ordres, prête à tuer, à piller, à saccager sans la moindre pitié.

« Souvenez-vous aussi des exactions de Pierre Conty, surnommé le « Charles Manson de Roche-besse », ici, en Ardèche, trois fois assassin et qui reçut l'aide de diverses communautés. De celles-ci, camouflées en communautés agricoles, il en existe deux cent cinquante regroupant plus de cinq mille membres dans le pays ardéchois ([16]). Certes, toutes ne sont peut-être pas corrompues par le terrorisme, mais le ver est dans le fruit et toutes pourraient devenir des foyers d'infection.

Alain Le Kern étouffa un soupir.

— Même si nous fournissions aux autorités ces documents accablants sur le développement des activités subversives en France, il est quasi certain que cela ne servirait à rien.

— Ça c'est sûr, gronda le vieux paysan qui serrait rageusement son fusil. La dernière fois que je suis allé voir les gendarmes, y z'ont même

pas voulu se déranger. Y paraît qu'y a pas de preuve contre eux. Des preuves, je te demande un peu ! ajouta-t-il en grommelant. Tous ces fumiers-là mériteraient d'être pendus en place publique ! Ça donnerait sûrement à réfléchir aux autres et les braves gens pourraient alors dormir tranquilles, les femmes n'auraient plus peur de sortir à la nuit tombée !

Il regarda Gilles Novak et ses compagnons, puis déclara avec détermination :

— Des hommes comme vous, il en faudrait des tas pour liquider cette pourriture et si vous décidez d'aller faire un tour dans les autres communautés du pays, je suis des vôtres ! Et j'en connais, au village, qui marcheront avec vous.

— Merci, monsieur Florent, répondit le directeur de *LEM*. De graves événements se préparent, qui ne nous laisseront peut-être pas le temps de nettoyer ces nids de rats, comme le disait notre amie Dominique que vous avez recueillie. Mais je prends note de votre proposition et il est fort possible que vous puissiez nous être utile... prochainement, vous et vos amis du village qui se porteront volontaires.

Bernard Duroc, qui furetait dans le débarras, revint en tenant un fusil flambant neuf.

— Regardez ce que je viens de trouver, planqués sous un tas de bois : une cinquantaine de fusils russes ! Et des caisses de munitions. Quant à l'herbe qui sèche sur des tréteaux, c'est du haschisch !

Gilles Novak maugréa :

— Des fusils d'assaut Kalachnikov fournis, naturellement, par Moscou, aux guérilleros de la subversion mondiale ! Quant à la drogue, c'est là un moyen bien connu pour contribuer à l'affaiblissement et au pourrissement de l'Occident.

— Armes russes et drogues arabes ou chinoises ! Nous sommes gâtés ! grommela le géomancien.

La Sten à la hanche, debout sur le talus du chemin, René Voarino et Raymond Audemard virent sortir Gilles Novak et ses compagnons qui soutenaient les deux jeunes femmes. Les ayant reconnus, ils abaissèrent leurs armes et Gilles leur cria :

— Vite, aux voitures !

Celles-ci se trouvaient à la ferme de Saint-Donnat, un kilomètre plus bas, là où Dominique Lefranc s'était réfugiée auprès de monsieur Florent.

Ils avaient seulement parcouru la moitié du chemin lorsqu'une violente explosion illumina la montagne et se répercuta en grondant à travers la vallée.

Du nid de rats, il ne subsisterait que des décombres...

CHAPITRE V

Régine se doucha abondamment, se frictionna avec une grimace de dégoût pour se débarrasser des souillures immondes. Jusqu'à son dernier jour, elle conserverait l'horrible souvenir de ce viol collectif.

Elle achevait de se rhabiller lorsque, avec un grondement sourd, le sol se remit à trembler. Les flacons de parfum s'entrechoquèrent sur l'étagère ; la photographe se rua hors de la salle de bains, butant presque contre Jacqueline et Dominique qui, sur le palier, se précipitaient dans l'escalier. D'en bas leur parvenaient les appels angoissés de Gilles et de ses compagnons.

Titubant, ils sortirent en courant et se regroupèrent sur l'esplanade, de l'autre côté de la route, en bordure de la murette qui dominait la vallée de l'Eyrieux. De nouveau, des chiens hurlaient à la mort et la cloche de l'église tintait de façon sinistre. Avec fracas, une vieille ferme s'écroula, sur les hauteurs du Cheylard. Des clameurs d'épouvante s'élevaient dans la nuit ; les gens sortaient de chez eux, hagards et paniqués.

Il y eut quelques craquements encore, provenant des plus vieilles mesures et le silence se fit, oppressant, rompu ici et là de temps à autre par les aboiements plaintifs et les gémissements des chiens, et par le caquetage des poules dans les basses-cours.

— La secousse a été moins sévère que la précédente, nota Gilles Novak. Plus courte, aussi.

Les trois jeunes femmes, peu chaudement vêtues, frissonnaient.

— Je vais chercher des pulls et des couvertures, décréta l'instituteur. Il est peut-être plus prudent de ne pas rentrer tout de suite et d'attendre dans les voitures.

Gilles acquiesça puis se retourna vers Régine :

— Te sens-tu capable de nous accompagner, Bernard et moi, afin que nous récupérions l'Opel, là où vous avez été agressées ?

— Oui... C'est à une quinzaine de kilomètres d'ici, sur la route de Lamastre.

Lorsque l'instituteur eut distribué vestes en laine, pull-overs et couvertures à ses amis, Gilles et Régine s'installèrent dans sa 2 CV et il démarra, amorçant bientôt les lacets de la route menant à Nonières et à Saint-Prix. Toute la population de ces villages avait fui les maisons et se regroupait dans les champs, enveloppée de couvertures car les nuits ardéchoises demeuraient fraîches à cette saison.

— Il me semble que ce n'est plus très loin, annonça Régine. Nous venions de traverser le bourg de La Pra... et... Tenez, la voilà !

Au détour d'un virage ils reconnurent l'Opel Senator bleu métallisé

et l'instituteur stoppa. Gilles inspecta son véhicule, fit jouer la clé de contact et le moteur démarra à la première sollicitation.

— Regardez ! s'exclama Bernard Duroc d'une voix tendue.

Le journaliste ressortit en hâte et aperçut dans le ciel un énorme globe de lumière rouge qui arrivait du nord et s'immobilisait au-dessus de la montagne, sur leur droite. L'étrange appareil illuminait le paysage d'une lueur sanguine ; brusquement, de sa base fusa un faisceau de lumière blanche qui s'étira avec lenteur et descendit, vertical, sur une bâtisse à flanc de coteau, à moins d'un kilomètre de la route.

Le cône lumineux se déplaça rapidement et vint envelopper les deux véhicules et leurs occupants pour, une seconde plus tard, se braquer de nouveau sur la ferme tout en longueur. A deux reprises il refit le même va-et-vient puis se rétracta doucement dans la sphère écarlate qui, sans bruit, se remit en mouvement, s'éleva pour disparaître enfin au loin à une vitesse vertigineuse.

— C'est étrange... Ne dirait-on pas que l'engin a voulu attirer notre attention sur cette vieille maison ?

— C'est sûrement le cas, Régine. Quelle est cette bâtisse, Bernard ?

— L'ancienne ferme de Fontbonne. Elle abrite l'une des deux cent cinquante communautés agricoles — ou soi-disant telles — de l'Ardèche.

— Ce n'est sûrement pas par hasard si les... occupants de l'astronef ont effectué cette manœuvre : ils nous ont désigné cette communauté dans un but déterminé, mais en nous laissant le soin de le découvrir. Dès demain, nous étudierons un plan pour savoir ce qu'il s'y mijote...

Gilles et sa compagne prirent place dans l'Opel et attendirent que l'instituteur eût manœuvré pour se remettre dans la direction du Cheylard. En démarrant derrière la 2 CV, le directeur de *LEM* brancha la radio de bord et capta un bulletin d'information.

«... quons de précisions mais l'effondrement géologique semble intéresser une vaste zone comprise entre Saintes, en Charente-Maritime, et Lussac-les-Châteaux, dans la Vienne. Cette gigantesque faille dessine un arc de cercle orienté vers le sud, d'environ vingt kilomètres de largeur sur toute sa longueur. Des villes entières ont été englouties dans cette fosse terrifiante dont la profondeur, par endroits, atteint plusieurs centaines de mètres. C'est la première fois dans l'Histoire qu'un tel désastre se produit, venant s'ajouter à l'effondrement de la Bretagne dans les eaux de l'Atlantique survenu au cours de la soirée.

« A l'heure où nous émettons, les renseignements fragmentaires obtenus ne nous permettent pas de nous faire une idée précise de l'ampleur du cataclysme, mais celle-ci est vraiment sans précédent. De toutes les grandes villes de l'Ouest — du moins de celles qui n'ont pas

trop souffert — partent des secours vers... »

Sans transition, tandis qu'un bourdonnement sourd emplissait la voiture pendant quelques secondes, la voix du commentateur fut remplacée par celle d'un rocker !

— Mais qu'est-ce qu'il leur prend ? bougonna Régine en manipulant le bouton du récepteur.

Pourquoi ont-ils coupé les infos pour mettre ces chevrottements de bouc en rut ?

— Les informations n'ont pas été coupées ; si un disque avait remplacé le commentateur, le technicien de la régie aurait fatalement lancé l'enregistrement à son début et non pas au beau milieu d'une chanson. Je ne comprends pas... Cherche une autre station...

La photographie tourna lentement le bouton sélecteur et obtint enfin un bulletin d'informations.

«... mais sept heures après leur hold-up sanglant de Brest, les deux malfaiteurs ont été arrêtés par un barrage de police au nord de Quimper. L'employé de banque atteint par une balle en fin de journée est décédé ; quant au policier blessé, son état est jugé extrêmement grave. En matière de politique étrangère, Cyrus Vance poursuit ses consultations dans les pays arabes. Le colonel Khadafi maintient ses positions intransigeantes. Somme toute, rien de bien nouveau sous le soleil. Nous rendons l'antenne à Jo Donnât qui anime Inter-Danse, ce soir en direct de Saint-Jean-d'Angély. Jo Donnât, c'est à vous...

Sidéré, Gilles Novak baissa le son.

— Rien de nouveau sous le so...

Il laissa sa phrase en suspens puis s'exclama :

— Bon Dieu ! Nous avons été ramenés sur notre ligne de temps ! Ou bien nous avons subi une manipulation temporaire et avons capté une émission de notre ligne temporelle numéro Un ! Ligne sur laquelle aucun des deux cataclysmes géologiques qui affectent la ligne T-2 ne se sont produits. Car enfin, si « chez nous », la Bretagne avait été engloutie, un hold-up n'aurait pas pu avoir lieu à Brest ! Et Jo Donnât ne pourrait pas animer Inter-Danse à Saint-Jean-d'Angély, qui se trouve sur la zone d'effondrement dont nous avons ressenti les effets — très atténués — il y a une heure environ !

— Tu as sûrement raison, abonda Régine. La nature des commentaires politiques renforce ton hypothèse : sur la ligne T-1 — chez nous, donc — l'on parle pudiquement du colonel Khadafi alors qu'ici, sur la T-2, les journalistes ne mâchent pas leurs mots et le traitent de « Porc de Tripoli ».

L'instituteur les considéra tour à tour, interloqué.

— Eh ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire de... changement de ligne de temps ?

— Je t'expliquerai en cours de route, Bernard. Rejoignons nos

amis...

Arrivés au Cheylard, ils se rangèrent aux côtés de l'Aixam de Raymond Audemard et de la Méhari de Dominique Lefranc. Tous quittèrent les véhicules et échangèrent leurs impressions sur les nouvelles recueillies depuis une heure.

— Ce second cataclysme ne laisse rien augurer de bon pour le Midi, rumina Alain Le Kern. Toute la façade méditerranéenne est sur une zone d'instabilité. Si de nouvelles secousses doivent se produire, la Provence et la Côte d'Azur en prendront un sacré coup !

— Sur quelle station avez-vous écouté les informations ? s'enquit Gilles.

— Sur France-Inter, répondit René Voarino.

— Il n'y a pas eu d'interruption brusque, enchaînée avec un disque de rock ?

— Non, pas du tout.

— Pas davantage de... bourdonnements dans l'air et non pas sur les ondes, pendant les informations ?

— Rien de semblable, si tu fais allusion à ce phénomène vibratoire qui accompagnait les changements de structures spatio-temporelles lorsque les Krentorans, l'an dernier, nous arrachaient à une époque pour nous intégrer dans une autre, répondit l'ufologue du CEOF.

— En ce cas, mon hypothèse était la bonne, fit Gilles en expliquant l'incident vécu un moment plus tôt sur la route. Ces humanoïdes, dans leur appareil sphérique, nous ont temporairement translaté de cette ligne de temps n° 2 pour nous intégrer dans notre ligne T-1 d'origine, nous avons capté un bulletin d'informations où il n'était nullement question des deux cataclysmes. Point de désastres « là-bas », sinon le lot coutumier des faits divers.

Jacqueline Duroc leva sur son mari un regard anxieux.

— Ces tremblements de terre dévastateurs, survenant après les consignes des Extraterrestres concernant la création, ici, d'un îlot de survie, risquent donc de s'intensifier ?

— C'est probable. Qu'en penses-tu, Gilles ?

— Nous pouvons en effet le redouter. Détenant des certitudes quand aux événements futurs, les Krentorans ont conçu l'Opération H afin d'évacuer vers un autre monde un certain nombre de Terriens. Quelle sera l'ampleur et la localisation des cataclysmes à venir, nous ne le savons pas, mais il semble que l'Ardèche bénéficiera d'un répit. Sans cela, ce n'est pas dans cette région que les Krentorans nous auraient chargé de réunir les premiers contingents... d'émigrants.

Poussés par un vent d'Ouest, de légers nuages défilaient dans le ciel, masquant la lune par moments. De très loin leur parvenaient,

assourdis, des roulements de tonnerre.

— Un orage se prépare, constata Dominique Lefranc.

— Très souvent, des orages extrêmement violents éclatent après les tremblements de terre, confirma le journaliste. La tempête doit faire rage sur les zones dévastées. Je crains fort que demain nous ayons droit à autre chose qu'un modeste crachin !

— Manque de pot, maugréa Floutard, nous n'avons même pas un riflard !

— Dès l'ouverture des magasins, demain matin, nous achèterons des bottes et des imperméables, fit Gilles. Maintenant, nous ferions aussi bien d'aller nous coucher. Remontez soigneusement les vitres des voitures...

Des orages diluviens s'étaient effectivement abattus sur la majorité de la France, inondant certaines régions. En Ardèche, la pluie s'était calmée au lever du jour mais le ciel restait bas, chargé de nuages et un vent frais mugissait dans la vallée de l'Eyrieux.

Vers le milieu de l'après-midi, au volant de son petit véhicule, Raymond Audemard (engoncé dans un imperméable kaki, le capuchon rabattu dans le dos) roulait au pas sur le chemin de terre détrempé conduisant à la vieille ferme de Fontbonne. A travers la danse de l'essuie-glace, il aperçut la longue bâtisse, s'engagea sur le terre-plein et manœuvra pour remettre sa petite voiture dans le sens du retour... prévoyant ainsi l'éventualité où une fuite précipitée deviendrait nécessaire ! Devant une grange stationnait une fourgonnette.

Il se coiffa du capuchon et, en pataugeant dans la boue, alla frapper à la porte de la ferme, non sans s'être préalablement assuré que la crosse du Remington passé dans sa ceinture était bien accessible, sous le ciré !

La porte s'ouvrit sur un homme jeune aux cheveux longs, très brun, robuste, portant un jean et un sweat-shirt. Une certaine méfiance se lisait dans son regard mais il était d'un abord sympathique.

— Salut, fit-il, simplement.

Le jeune ufologue barbu afficha un sourire.

— Salut. Je cherche un copain, Olivier Féraud, qui vit dans une communauté du secteur. On m'a indiqué la vôtre et je viens au hasard.

Le garçon secoua la tête.

— Pas de Féraud ici, mais entre quand même, ça recommence à pisser.

Audemard pénétra dans la grande salle à manger-cuisine. Trois jeunes femmes épluchaient des légumes et, près d'une fenêtre, plusieurs garçons et filles, installés à un établi, fabriquaient des bijoux fantaisie en maillechort ; devant la seconde fenêtre, d'autres taillaient

des ceintures et des sandales de cuir.

Tous les visages s'étaient tournés vers le nouvel arrivant qui rejetait en arrière son capuchon.

— Salut...

A ce chœur laconique, l'ufologue répondit par le même mot tandis que celui qui l'avait accueilli expliquait, sans fioritures :

— Il cherche un gars nommé Féraud. Vous connaissez ?

Les autres firent non, de la tête.

Une porte s'ouvrit à l'étage et une jeune femme descendit l'escalier de bois, achevant de boutonner sur ses seins — qu'elle n'avait pas cherché à cacher — une chemise d'homme trop grande pour elle. Ses cheveux longs, blonds, étaient mouillés, ébouriffés par un séchage rapide. Elle jeta un coup d'œil à peine curieux à l'étranger, répondit à son ébauche de sourire :

— Salut. Tu es représentant en parapluies ?

— Salut. Non, je cherche un pote à moi, mais vos... tes amis ne le connaissent pas.

Il se tourna vers le grand brun qui lui avait ouvert.

— Est-ce qu'il y a une autre communauté, près d'ici ?

— Oui, à deux ou trois kilomètres au nord du Cheylard. Ton copain est peut-être là-bas. Tu veux un canon ? fit-il en allant prendre deux verres et une bouteille de vin dans un vieux buffet en bois blanc.

— Merci.

Raymond leva son verre.

— A la santé.

— Assieds-toi un moment. Il pleut comme vache qui pisse. Ton Féraud, il était quoi, avant de décrocher ?

— En droit, à Paris. Il en avait ras le bol, mentit le secrétaire de l'IMSA. Sa mère est gravement malade et j'ai promis à son père de tenter de le retrouver. Tu penses qu'il est peut-être là-bas, au Cheylard ?

— Pas d'idée là-dessus, mon gars. Nous, on bosse ici, on fait des bijoux en maillechort, on cultive un potager, on élève des poules et on ne s'occupe pas des autres communautés.

— Ah oui ? fit un peu niaisement Audemard. Je pensais au contraire que vous aviez des contacts, entre vous.

— On en a eu, au début, mais ça n'a pas marché, ni avec ceux du Cheylard, ni avec les gars de Monteillet, près de Saint-Pierreville.

L'ufologue chercha à provoquer ses confidences.

— Quand j'ai dit, au village, que je voulais visiter les communautés du secteur, les gens m'ont mis en garde, justement contre celles du Cheylard et de Monteillet. Des types pas fréquentables, il paraît. C'est vrai ?

La blonde à la chemise d'homme se mêla à la conversation.

— Il faut faire gaffe, si tu ne leur reviens pas. Ces types-là sont dingues, toujours à chercher la bagarre.

— Lilly a raison, approuva le brun. Quand ils sont venus nous trouver, lors de notre installation ici, nous avons mis les choses au point et ils nous ont foutu la paix.

L'un des garçons qui travaillaient à l'établi, un rouquin herculéen, éclata de rire.

— Et point, ça s'écrit aussi p-o-i-n-g, si tu vois ce que je veux dire ! On les a flanqués dehors et, malgré leurs menaces, ils ne sont jamais revenus.

— Mais que voulaient-ils ?

— Bah, c'est sans importance, fit le brun en éludant la question. Dis-nous plutôt si les tremblements de terre ont fait des dégâts, dans le coin ? Nous avons bien un transistor, mais les piles sont mortes depuis une semaine. Faudra penser à en acheter.

L'ufologue leur apprit l'ampleur du cataclysme et tous l'écoutaient, incrédules. Ils sursautèrent en entendant le moteur d'une fourgonnette qui arrivait et virait sec sur le terre-plein en projetant un flot de boue contre les vitres de la fenêtre.

Trois hommes jeunes, l'un avec une vieille gabardine, les autres en pull à col roulé, coururent vers la porte, leurs cheveux longs dégoulinant d'eau. Ils jetèrent un regard curieux vers la petite voiture et cognèrent du poing. Le brun vint leur ouvrir mais resta dans l'entrebâillement. Les nouveaux venus le repoussèrent d'une bourrade et pénétrèrent d'autorité dans la grande salle de la ferme. Les jeunes femmes s'étaient levées, inquiètes et les hommes qui travaillaient à l'établi dévisageaient les intrus. La blonde Lilly, elle, paraissait terrorisée.

— Qui c'est, ce mec ? grogna avec mépris le porteur de la gabardine, en désignant du menton Raymond Audemard.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre, Verneuil ? T'es pas chez toi, ici, répliqua le brun. Si tu as quelque chose à nous dire, dis-le et mets les voiles !

L'ufologue, qui paraissait affolé, bredouilla à ses hôtes :

— Euh... Merci pour le canon. Je vous laisse...

Le dénommé Verneuil eut un ricanement.

— C'est ça, barre-toi, connard !

Audemard sortit en hâte et l'on entendit bientôt ronfler le moteur diesel de son Aixam.

Verneuil enchaîna, sans plus se soucier de ce poltron d'étranger :

— Oui, Maurel, on va causer et ça durera pas longtemps. Nos amis de la communauté du Cheylard ont eu des ennuis et leur bicoque est démolie. Alors, nous avons décidé d'installer ici une quinzaine des nôtres. Vous avez le choix : où vous foutez le camp et allez vous loger

où vous voulez, ou bien vous restez et vous faites même pas un pet sans notre permission. Pigé ?

Sans attendre la réponse, il tourna la tête, étonné d'entendre toujours le moteur de l'Aixam.

— Qu'est-ce qu'il attend pour...

La porte s'ouvrit et le « poltron » reparut, un fusil Kalachnikov pointé en avant, l'index sur la détente, ironique.

— La porte de votre fourgonnette était entrebâillée. D'un naturel curieux, j'ai jeté un coup d'œil et trouvé une demi-douzaine de ces fusils de guerre. Un présent pour vous, je suppose, fit-il avec un clin d'œil aux jeunes gens qui l'avaient amicalement reçu, un moment plus tôt.

— Donne-moi ce fusil et fous le camp ! gronda Verneuil en faisant un pas en avant.

— Ne bouge surtout pas ! menaça l'ufologue.

L'autre s'était arrêté pile, inquiet maintenant, tandis que le colosse rouquin abandonnait l'établi et sortait en hâte, suivi aussitôt par deux de ses compagnons. Ils revinrent armés chacun d'un Kalachnikov.

— C'était vrai ! s'exclama le rouquin. Ces fumiers (il désignait Verneuil et ses hommes) sont bien venus pour nous déloger d'ici et pas les mains vides !

— Contre le mur ! ordonna Raymond, en agitant son fusil dans un geste éloquent.

Furieux, Verneuil dévisagea Maurel qui semblait être le chef de la communauté de Fontbonne.

— Qui c'est, ce type-là ?

— J'en sais rien, mais je sens qu'il va devenir notre ami ! Tu es dur d'oreille, Verneuil ?

— Non. Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Simplement ceci : toi et tes loufiats, mettez-vous contre le mur, c'est ce qu'a dit notre copain.

Blême de colère, Verneuil et les autres obtempérèrent et allèrent se placer le dos au mur mais Audemard précisa :

— On vous a assez vu, tournez-vous face au mur ! Fouillez-les...

Le rouquin ramena trois automatiques 7,65 qu'il déposa sur la table, près des légumes, cependant que les jeunes femmes, ahuries, regardaient l'ufologue avec une sorte de crainte.

— Tu es flic ? demanda Maurel.

— Oh non, sourit-il. Tu l'as dit, je suis un ami. Je m'appelle Raymond.

— Moi, c'est Francis, fit Maurel.

— Eric, annonça le rouquin avec un bon sourire, avant de nommer les autres membres de la communauté.

— Bon, soupira Francis Maurel. Qu'est-ce qu'on fait d'eux, à

présent ?

— Rien. On attend.

— Quoi ?

— Pas quoi mais « qui », c'est-à-dire mes amis, expliqua l'ufologue.

En vous quittant, tout à l'heure, après avoir découvert les fusils russes, j'ai appelé ces amis par walkie-talkie. Ils seront là dans...

Il prêta l'oreille : un bruit de moteur se faisait entendre.

— Ils arrivent...

L'Opel Senator, la BX et la Méhari stoppèrent devant la ferme et bientôt, Gilles Novak et ses compagnons, armés de Remington et de mitraillettes Sten, pénétrèrent dans la ferme.

— Bien joué, Raymond, sourit le journaliste.

L'ufologue fit les présentations aux jeunes gens médusés par cette arrivée en force et déclara, en désignant les prisonniers :

— Le chef du trio s'appelle Verneuil. Il voulait chasser ces jeunes gens et occuper la ferme.

Gilles Novak questionna :

— Pourquoi ça, Verneuil ?

L'interpellé se retourna pour répondre, avec un rire forcé :

— On voulait se marrer un bon coup, c'est tout. Une blague, quoi.

— Et c'est sans doute chez l'épicier du village que vous avez acheté ces Kalachnikov ?

— On les a trouvés, fit-il, de moins en moins rassuré. Dans une voiture, sur le bord de la route.

— C'est fou ce que les gens sont distraits ! railla Gilles Novak. Vos complices de la communauté du Cheylard eux aussi ont dû « trouver » des Kalachnikov ici et là, dans des voitures négligemment laissées portes ouvertes. Nous en avons confisqué une cinquantaine avant de faire sauter leur repaire.

Verneuil déglutit et ses yeux flamboyèrent. Il ne chercha plus à mentir.

— Ordures ! Où les avez-vous emmenés ?

— Si tu parles de la vermine terroriste qui infestait le coin, elle est toujours là-bas, sous les décombres, crut devoir indiquer Régine. Ecoute bien ce que je vais te dire et fais-en ton profit, Verneuil. Ces types, tes amis, nous ont enlevés, Dominique, Jacqueline et moi ; nous avons été battus, violés puis enfin délivrés par nos compagnons, ici présents. Nous avons découvert et mis en sécurité tous les documents accablants détenus par cette communauté camouflant des tueurs d'Action Directe et des Brigades Rouges. Nous avons besoin de quelques précisions complémentaires. Tes amis qui n'avaient pas été abattus refusaient de parler, l'un d'eux, notamment, un instructeur-agitateur envoyé par Carlos, le bras droit de Haddad qui se terre à Aden.

« Tu vois, nous en savons, des choses ! Dominique, Jacqueline et moi avons su délier sa langue. Si tu en doutes, nous allons t'infliger le même traitement car tu ne vaux certainement pas plus cher que ce criminel.

Lilly, la blonde qui portait une chemise d'homme, s'approcha de Régine et avoua :

— J'ai vécu un mois, l'an dernier, dans la communauté de Verneuil et je l'ai vu battre et marquer au couteau une pauvre fille qui voulait fuir. Lui et ses gars l'ont ensuite emmenée, hurlante et nous ne l'avons jamais plus revue. C'est un miracle si j'ai pu m'échapper. Francis m'a recueillie, m'a cachée lorsque Verneuil et sa bande sont venus ici, une première fois. Il y a eu une bagarre et ils sont repartis, en menaçant de revenir un jour pour nous foutre dehors.

Elle fit une pause et grinça, en regardant Verneuil :

— Nous serons donc quatre, pour te faire parler, espèce de salaud !

Gilles Novak questionna :

— Pourquoi vouliez-vous occuper cette ferme ?

Verneuil eut une hésitation avant de répondre :

— Nous avons reçu l'ordre de nous y installer, je ne sais rien d'autre.

— Gui vous a donné cet ordre ?

— Un chef régional... de passage. Nous ne le connaissions pas.

— Alors, intervint Floutard, un pékin quelconque passe dans le coin, vous dit : « Faites-ci ou faites ça et vous le faites, sans chercher à comprendre ? Dis, tu nous prends pour des cons ?

Lilly alla chercher un rouleau de corde et s'adressa au rouquin :

— Eric, attache-le ! Nous allons nous en occuper...

— Merde ! Puisque je vous dis que nous ne savons rien ! protesta le voyou.

Il y eut une sorte de grésillement et l'air s'emplit d'une forte odeur d'ozone tandis qu'un cône de lumière bleuâtre enveloppait soudain Verneuil et ses deux complices. Gilles, ses amis et les membres de la communauté avaient fait un pas en arrière, interdits, levant le nez vers le plafond d'où semblait sourdre ce faisceau lumineux, transparent, qui emprisonnait les trois hommes.

René Voarino et Alain Le Kern sortirent précipitamment. Ils poussèrent une exclamation et revinrent en hâte.

— Un... engin sphérique est immobilisé au-dessus de la ferme ! Il projette ce rayonnement qui traverse le toit, le plafond...

— Un champ de force, certainement, fit Gilles Novak en voyant les trois hommes, affolés, se débattre, chercher à sortir de cette enveloppe transparente bleuâtre qui paraissait solide.

Brusquement, une onde en spirale se développa autour du cône, dessinant ses spires laiteuses et les prisonniers se mirent à se tordre,

hurlant de douleur, les yeux fous, frappant vainement des poings contre la barrière de potentiel bleutée. La spirale se rétracta, s'effaça graduellement, laissant les captifs terrorisés, en sueur, encore brisés de douleur.

Gilles Novak rompit le silence.

— Une aide inattendue vient de nous être fournie et vous en avez fait l'expérience. Nous attendons tes confidences, Verneuil.

Ce dernier, haletant, frappé de stupeur, regardait avec crainte le cône lumineux qui l'enveloppait, lui et ses complices. Il ne comprenait pas le caractère quasi surnaturel de cette intervention, de ce procédé fabuleux infligeant des souffrances intolérables, et cela le démoralisait complètement.

— Alors ? insista le journaliste.

Verneuil déglutit, hagard :

— Co... comment est-ce... possible ?

— Ne t'occupe pas de ça, conseilla Floutard, et dis-nous plutôt ce que vous vouliez faire en occupant cette ferme ?

— Merde ! Je vous l'ai dit, je ne sais rien !

La spirale laiteuse se reforma autour des prisonniers et ils se remirent à hurler, tétanisés par des douleurs effroyables ; quand l'émission cessa, ils s'écroulèrent les uns sur les autres, les muscles torturés par des crampes. Brièvement, la spirale irradiait de nouveau et, après un cri démentiel, Verneuil haleta :

— Arrêtez!... Arrêtez ! Je...

La voix lui manqua ; son visage, son cou étaient inondés de sueur et il retomba à genoux après avoir tenté de se relever. Il resta prostré de longues minutes, puis leva un visage buriné par la souffrance bien que l'onde mystérieuse eût cessé.

— Nous avons reçu l'ordre d'occuper cette ferme ; la moitié de nos effectifs du Montcillet devait s'y installer, prenant le relais de la communauté du Cheylard que vous avez... détruite. Nous avons reçu pour mission de rechercher et capturer trois couples récemment arrivés au Cheylard... Vous, sans doute.

— Comment avez-vous été informés de notre arrivée ?

— Par un type de la communauté qui, peu après la bagarre sur la route, le jour de votre arrivée, est allé se poster au Cheylard. Il vous a repérés, a vu que vous alliez chez l'instituteur. Le soir, vos femmes ont été enlevées. Il était prévu de les interroger, avant de les supprimer. Un agent de liaison nous a prévenus que la ferme du Cheylard était complètement détruite ; nous devons donc vous capturer et vous faire parler, savoir à quels ennemis nous avons affaire.

— Soit, mais pourquoi ce besoin impérieux de rétablir un bastion révolutionnaire — après la destruction de celui du Cheylard — toujours dans ce même secteur ? questionna Gilles Novak.

— L'agent de liaison, mandataire du QG d'Aden, nous a annoncé que nous serions mis en état d'alerte d'un jour à l'autre ; nous devons nous tenir prêts à nous lancer dans une opération de commando regroupant plusieurs Brigades Rouges et des gars d'Action Directe.

« Nous n'en savons pas davantage sur la nature de cette future opération. Elle devait être déclenchée dans quelques jours.

— Combien êtes-vous, à Monteillet ?

— Vingt-huit, dont dix filles. La moitié devait venir s'installer ici, chez Maurel.

— De quel armement disposez-vous ?

— Cinquante Kalachnikov, des grenades offensives, des mitraillettes que l'agent mandaté par Aden nous a apportés.

— Vous n'avez vraiment aucune idée de ce que doit être cette opération ? Faut-il recommencer la...

— Non ! cria-t-il en se dressant avec peine, imité par ses complices affolés à la perspective de subir de nouveau ce traitement affreusement douloureux.

« Je ne sais rien, rien de plus... sinon qu'elle aura lieu au plus tard le vingt-quatre de ce mois.

Les derniers tuyaux devaient nous être donnés la veille.

— Et cet agent de liaison, est-il resté à votre communauté de Monteillet ?

— Non, c'est lui qui viendra nous donner les ultimes consignes. Nous ne savons pas où il se cache.

La spirale lumineuse se reforma et les trois terroristes, hurlant de nouveau, furent enveloppés d'étincelles, d'aigrettes violines qui crépitèrent sur leur épiderme puis ils s'écroulèrent, foudroyés. En l'espace de quelques secondes, leurs cadavres devinrent transparents et disparurent ; le cône énergétique s'estompa, s'effaça à son tour, laissant les membres de la communauté muets de stupéfaction.

Audemard, René Voarino se ruèrent dehors en lançant :

— Venez tous voir l'engin !

— Quel engin ? fit Francis Maurel.

— Ben, tu verras bien ! s'exclama Lilly en l'entraînant, suivie par leurs amis.

Sur le terre-plein, sous la pluie, ils poussèrent des cris d'incrédulité en apercevant, dans le ciel, à cinquante mètres à peine au-dessus du toit, cette volumineuse sphère de métal auréolée d'une lueur pourpre qui s'élevait lentement.

Les nuages bas la masquèrent bientôt et Maurel grommela, en dévisageant Gilles Novak et ses compagnons :

— Je ne comprends vraiment rien à tout ça ! Quel est cet engin ? D'où vient-il ? Comment se fait-il que vous n'ayez pas l'air plus surpris que ça, après ce qu'il vient de se passer ?

— Beaucoup de questions qui exigeront une assez longue réponse, Francis, répondit Raymond Audemard. Notre ami Gilles Novak va pouvoir satisfaire ta curiosité...

CHAPITRE VI

Francis Maurel et ses compagnons de la communauté avaient suivi le récit de Gilles Novak avec un intérêt croissant mêlé de stupeur incrédule. Que des êtres d'un autre monde aient pu concevoir le projet de mobiliser un certain nombre de Terriens afin de les transporter sur leur lointaine planète les laissait abasourdis.

Francis Maurel balança doucement sa tête de gauche à droite.

— En supposant que tout cela soit vrai, Gilles, comment admettre que ces... Quel nom as-tu donné à ces Extraterrestres, déjà ?

— Les Krentorans.

— Bon... Comment admettre que ces Krentorans ne préparent pas un coup tordu dont les candidats à cette fantastique émigration feront les frais ?

— Nous ne pouvons évidemment te fournir aucune preuve du contraire, Francis, mais tu dois nous faire confiance. Nous avons effectué un séjour sur Hiéroush, planète du système d'Aldebaran, où ils ont spécialement édifié une ville —

Florana — pour y accueillir nombre de nos compatriotes.

Les six garçons et les quatre filles échangèrent des regards interloqués et Maurel reprit :

— Excuse-moi, Gilles, mais c'est plutôt dur à avaler !

— Je l'admets volontiers, mais c'est la stricte vérité et si vous acceptez de vous joindre à nous, pour réceptionner les volontaires attendus le 24, c'est-à-dire la semaine prochaine, vous constaterez que je ne vous ai pas menti. Ça marche, Francis ?

— Ça marche...

Il réfléchit, préoccupé, et questionna :

— L'émigration de ces chercheurs, spécialistes, techniciens et de leur famille a-t-elle un rapport avec... les cataclysmes qui ont dévasté l'ouest de notre pays ?

Gilles Novak n'eut qu'une brève hésitation pour répondre, laconiquement, par l'affirmative. Maurel, de plus en plus préoccupé, hasarda :

— Si les Krentorans ont bâti une ville sur cette planète Hiéroush, c'est sûrement pas pour recevoir cent ou deux cents personnes. Elle est faite pour en abriter bien davantage, n'est-ce pas ?

— Oui... Continue ton raisonnement, l'encouragea le journaliste.

— Ça peut paraître dément, ce que j'imagine, mais... est-ce que les Krentorans ne préparent pas un exode beaucoup plus massif en prévision d'un... mégacataclysme qui anéantirait tout ou partie de notre territoire ?

— Je crains bien que oui. Nous aussi nous envisageons cette effroyable menace qui n'affecterait pas seulement la France mais l'Europe et peut-être la Terre entière.

La blonde Lilly s'était rapprochée de Francis, bouleversée.

— La Terre entière, Gilles ? C'est-à-dire la... la fin du monde ?

— Non, si tu entends par là la destruction de notre planète. Même si des continents disparaissent, si des raz de marée géants submergent certains pays, il subsistera toujours des survivants, à partir desquels s'amorcera le repeuplement de la Terre. Celle-ci a déjà connu des cataclysmes qui ont changé sa face, l'engloutissement de l'Atlantide et celui du continent de Mu, par exemple. Après ces bouleversements, les rescapés se maintiennent, vivent un certain temps dans une situation précaire, misérable et l'élan de la civilisation reprend sa route, lentement, inexorablement.

« Le plus étrange est de constater que toutes les traditions s'accordent à rappeler que les catastrophes de l'Atlantide, de Mu, celle du Déluge qui coïncida sans doute avec la fin d'Atlantis, furent précédées par la dégénérescence graduelle de ces civilisations.

« Or, que constatons-nous, aujourd'hui, sinon les signes avant-

coureurs de ce phénomène cyclique : l'équilibre de la nature est rompu par la folie des hommes qui ne cessent de la polluer, la société périlclite et sombre dans la violence et la corruption ; l'inversion des valeurs s'aggrave chaque jour davantage.

« L'on ne peut pas, même si les temps ont changé, ne pas évoquer à ce propos les prémices de la chute de l'Empire Romain ; le peuple se pressait dans les arènes pour vociférer comme des bêtes devant des spectacles sanglants. Il n'y a plus de gladiateurs, bien sûr et les toros martyrisés remplacent les combattants devant les mêmes foules hurlantes et bavant de sadisme ; de nos jours, d'autres foules considérables vont braire — et souvent se flanquer des gnons ! — dans les stades où le sport-business est déifié, ou encore autour du ring pour s'exciter, sans risque, devant des minus qui se démolissent gaillardement le portrait !

« Qu'une poignée d'hommes et de femmes lucides crient casse-cou et on les fera taire — si on ne les moleste pas — en les accusant d'être des prophètes de malheur. Oui, la caractéristique dominante de notre civilisation est l'absurdité. Et malheureusement, la minorité clairvoyante n'y peut rien.

« Que lui reste-t-il à faire, dans ce cas, sinon à essayer de sauver ce qui peut l'être encore ? En l'occurrence, aider les Krentorans à préparer l'exode de ces familles qui s'établiront sur Hiéroush et fonderont, là-bas, une civilisation meilleure, moins stupide et certainement pas soi-disant démocratique ! Du moins pas dans le sens où la démocratie est appliquée chez nous où elle s'apparente à une pétaudière. L'on pourrait la concevoir sous une forme d'oligarchie de sages — d'initiés — à la manière des Templiers qui, durant leur règne, rétablirent la situation, abolirent la famine et se firent craindre des forbans qui opprimaient le peuple.

« Il ne suffit pas de hurler que les hommes naissent égaux ! Quelle chance de réussite, voire de simple survie, existe pour le bébé naissant dans les pays sous-développés ? Même chez nous, l'enfant d'une famille pauvre n'a en aucune manière les mêmes chances qu'un enfant né de parents aisés.

« Et ceux qui beuglent qu'il faut faire des enfants, toujours plus d'enfants, c'est-à-dire de futurs consommateurs, brandissent des arguments fort éloignés du mercantilisme qui les anime en secret.

Bouillonnant d'indignation, Gilles poursuivit :

— Excusez-moi si je mets un peu trop de passion dans cette diatribe, mais je suis allergique à la bêtise humaine. De toute façon, il est trop tard maintenant pour remédier à cette dramatique situation ; le point de non-retour sera atteint bientôt et, inexplicablement, comme dans le lointain passé, il coïncidera avec le déclenchement d'un cataclysme planétaire. L'homme, la société humaine, en se

développant de travers,, sont porteurs des germes de leur propre destruction. Nous sommes tributaires d'un phénomène d'entropie, d'un équilibre global des êtres et des choses liés à l'évolution d'une société.

« Tant que les hommes sont relativement peu nombreux, une harmonisation s'établit entre eux et leur environnement global mais déjà, de par leurs activités, ils introduisent une variation d'entropie dans le système, variation qui, avec le temps, ira croissant. Constitué par une suite d'état d'équilibre, l'ensemble se maintient tant bien que mal, avec des variables positives ou négatives jusqu'au jour où le désordre est à son comble et c'est le chaos.

« Au-delà de ce niveau de rupture, l'entropie redevient nulle car le système est ramené à son état initial... à partir duquel le cycle recommencera avec X variables.

— Il est permis de se demander, fit observer René Voarino, si en refaisant leur apparition sur la Terre, depuis 1947, les OVNI, plus exactement, leurs occupants, n'ont pas tenté, justement, d'introduire une variation d'entropie bénéfique ; variation destinée à modifier nos structures mentales et à nous faire prendre conscience, par déductions successives, de la nécessité de nous ouvrir à la pensée cosmique et d'agir désormais avec plus de discernement, de sagesse, de renoncer aux guerres, aux énergies polluantes, aux inégalités, autant d'éléments événementiels, dirait notre ami géomancien, fit-il en désignant Alain Le Kern, qui concourent à faire varier dangereusement l'entropie.

Ce dernier intervint, excité par ce jeu intellectuel.

— Dans ton hypothèse, suite logique de l'argumentation de Gilles, le phénomène OVNI pourrait être considéré comme une manifestation de l'Ordre — peut-être d'un Ordre divin ou d'une « surnature » chère à Lyall Watson ([17]) — qui tend à préserver les espèces pensantes, voire les « Unités de Vie » que constituent les planètes habitées. Si cette manifestation est comprise et entraîne une modification salutaire chez les êtres pensants, les variations d'entropie s'équilibrent et la « faute » croissante des humains est effacée ; ceux-ci vont alors pouvoir emprunter les voies montantes d'une ère nouvelle, une Ere de Lumière.

« En revanche, si les humains restent sourds et aveugles, s'ils persistent dans leurs errements ou leurs crimes, un nouveau facteur est introduit : le facteur cataclysme géologique qui s'ajoute et précipite la chute, l'anéantissement du biotope. C'est le chaos, le règne des ténèbres... où s'élaboreront pourtant les premiers balbutiements d'une renaissance ; par réajustement, réharmonisation des composants, la néguentropie cède le pas à l'entropie.

— Ce sont là des hypothèses, séduisantes, certes, mais seulement des hypothèses, intervint Eric, le colosse rouquin.

— Détrompe-toi, répondit Gilles Novak. Maints indices se sont

accumulés, depuis plus d'un quart de siècle, et leur somme représente une démonstration éloquent de l'entrée en action des « Intelligences du Dehors ». Il y eut tout d'abord la naissance de l'expression soucoupes volantes pour désigner les neuf objets volants mystérieux observés le 24 juin 1947 par Kenneth Arnold aux USA.

« Sitôt ces faits connus du public, l'ensemble de la communauté scientifique cria à l'hallucination et nia tout en bloc. Moins obtus, des esprits ouverts commencèrent à collecter les informations sur les témoignages d'observateurs, de plus en plus nombreux, de ces disques volants. Ces amateurs devinrent progressivement des chercheurs, puis des ufologues chevronnés pour lesquels il ne faisait plus de doute que notre planète était soumise à une surveillance constante de la part d'une civilisation extraterrestre.

« Une dichotomie s'était opérée au niveau mental d'un nombre croissant de Terriens : les ufologues constataient chez eux une ouverture d'esprit grandissante, telle l'ébauche d'une psychomutation tandis que, pour la plupart des savants, des scientifiques matérialistes et autres attardés, l'on assistait à une sclérose, à un manque d'esprit d'analyse et d'imagination affligeant caractérisé par une négation de plus en plus virulente et une agressivité de plus en plus marquée contre les chercheurs indépendants, considérés comme « de vulgaires amateurs démunis souvent du moindre titre scientifique ».

« Deux forces contraires étaient donc en train de se développer : les forces blanches des « avancés » œuvrant à promouvoir l'évolution de la société humaine vers la pensée cosmique, grâce à des ouvrages documentaires, des revues, des conférences, des émissions radio — aujourd'hui supprimées — s'opposant aux forces noires de la stagnation, du conformisme, des ennemis du progrès caractérisés par les négateurs patentés — et titrés, eux ! — de la science officielle.

« Comment expliquer cet antagonisme ? Nous, ufologues, chercheurs marginaux et néo-ésotéristes, avons mis un certain temps à comprendre l'effarante vérité... En revenant en nombre sur la Terre peu après la dernière guerre mondiale, les soucoupes volantes, disons plus généralement les Extraterrestres, ont introduit une variation de l'entropie, une force subtile mais constante, destinée à modifier graduellement les structures mentales de ceux qui étaient aptes à la recevoir.

« Cette force — appelons-la Psi-cosmique — s'exerça à différents niveaux de la société, affectant des chercheurs, des techniciens, des écrivains, des romanciers... Et la vieille Europe s'ouvrit alors à la Science-Fiction ; les Américains produisirent de plus en plus de films de ce genre et notamment en 1952, celui de George Pal : *Le jour où la Terre s'arrêta* qui, s'il a bien vieilli aujourd'hui, connut alors un immense succès.

— *Le jour où la Terre s'arrêta* ? répéta Francis Maurel. Tu m'étonnes, Gilles. Je suis un passionné de cinéma et je ne me souviens pas d'avoir entendu parler de ce film.

— En 1952, tu n'étais pas né et ce film a fort bien pu ne pas être programmé dans la ville où tu vivais.

— Tout de même, je lis quantité de revues de cinéphiles et un tel titre aurait dû me frapper. Quel était le sujet ?

— Un homme de l'espace arrivant sur la Terre avec son robot

— Gort — afin de conseiller aux humains d'abolir les guerres, de vivre en pacifistes. Après bien des péripéties, tandis que son astronef discoïdal demeure sur la pelouse de la Maison-Blanche, à Washington, Klatu, l'homme de l'espace, pour convaincre les Terriens de sa puissance, stoppe l'énergie électrique sur l'ensemble de notre planète... Cela ne te dit vraiment rien, Francis ?

Il secoua la tête et Gilles, intrigué, reprit :

— Peu après la sortie du film, en divers endroits du globe, l'on devait constater qu'à l'approche d'un disque volant, le courant électrique d'une ville baissait, chutait tout à fait lorsque l'engin se trouvait à la verticale de la cité. A Curitiba, au Brésil, en particulier ([18]). Ainsi, la réalité rejoignait la fiction du film. Mais s'agissait-il bien de fiction ? L'on peut admettre au contraire que le scénariste de ce sujet a été subtilement influencé par la force Psi Cosmique émanant des engins extraterrestres... ou plus exactement maniée par leurs occupants pour agir sur le psychisme de certains humains.

« Au gré des ans, de plus en plus nombreux, des hommes avouèrent avoir été en contact avec des humanoïdes et d'autres affirmèrent recevoir d'eux des messages télépathiques. Il y eut une période de confusion, certainement voulue par les Extraterrestres, durant laquelle ceux-ci prétendirent être originaires de Mars, de Vénus ou d'ailleurs mais la teneur de leurs messages dénotait un point commun : tous parlaient de paix et prêchaient la paix, annonçaient aussi, parfois, de dures épreuves à venir.

« Un autre dénominateur commun fut plus troublant encore : tous les « contactés », sans exception, à quelque classe sociale qu'ils appartenissent, virent croître, à des degrés divers, leurs facultés mentales, leur spiritualité, leur désir d'harmonie. Indéniablement, ils avaient été « agis », influencés de façon bénéfique ; dans leur entourage, chacun s'accordait à dire qu'ils n'étaient plus comme avant. Leur quotient intellectuel, parallèlement, s'élevait et certains maniaient même des abstractions inconcevables pour eux auparavant ([19]) !

« Quarante années s'écoulèrent ; le nombre des ufologues, des néo-ésotéristes, des chercheurs marginaux s'accrut considérablement, de même que, dans le public, l'idée que « nous ne sommes pas seuls »

faisait de plus en plus d'adeptes. Dans la communauté scientifique, un courant nouveau se dessinait : le nombre des vieilles ganaches farouchement hostiles à cette idée diminuait ; d'authentiques savants, même, osèrent se pencher sur le problème des OVNI et furent alors rapidement convaincus de leur origine non terrestre.

« L'idée d'une variation d'entropie bénéfique gagnait du terrain, entraînant peu à peu le plus grand nombre vers l'évidence pressentie de longue date par les marginaux naguère encore si décriés : la Terre était bel et bien visitée par des Intelligences du Dehors qui exerçaient sur nous, par touches subtiles, une influence visant à modifier nos structures mentales.

« Parallèlement, d'autres savants authentiques osaient à leur tour étudier les phénomènes paranormaux, la parapsychologie, les fantastiques fonctions Psi popularisée par Uri Geller et Jean-Pierre Girard. L'aube d'une ère nouvelle commençait à poindre, elle aussi pressentie depuis longtemps par les chercheurs parallèles « agis » par cette force mystérieuse que dispensent les Extraterrestres.

« Cette brève rétrospective, très schématisée, nous amène enfin à 1977, l'année où vit le jour *La guerre des étoiles...* »

Gilles Novak fit une pause et observa les jeunes gens, Francis Maurel, le cinéphile, en particulier. Celui-ci fronça les sourcils.

— Quelle guerre des étoiles ?

— Tu rigoles ? s'exclama Floutard. Je veux bien croire que vous vivez en vase clos, dans cette communauté, mais bon sang, vous avez un transistor, vous lisez au moins de temps en temps les journaux ?

— Oui, confirma Maurel. Jusqu'à ce que les piles du récepteur tombent en panne, nous écoutions les nouvelles. Tu veux dire que... des Extraterrestres attaquent la Terre ? C'est ce que tu entends par « La guerre des étoiles » ?

Bernard Duroc, l'instituteur, prit à son tour la parole :

— Moi aussi, je nage. Que cherches-tu à nous faire comprendre, Gilles ?

Le journaliste jeta un coup d'œil à ses amis — effarés — avant de prononcer lentement :

— *Que la Force soit avec toi...* Cela ne te dit rien, Bernard ? A vous non plus ?

L'instituteur, sa femme et les jeunes de la communauté secouèrent la tête, intrigués. Gilles fit alors claquer ses doigts en prenant à témoin ses compagnons.

— Voilà donc un hiatus, une incidence divergente caractérisant cette ligne de temps ! Ici, sur la ligne T-2, ni le film *Le jour où la Terre s'arrêta*, ni *La guerre des étoiles* n'ont été tournés. Les soucoupes volantes ont bien fait leur apparition, mais leurs occupants n'ont pas exercé sur les habitants de la Terre N° 2 les influences qu'ils ont exercées chez nous !

Brièvement, il ouvrit une parenthèse pour résumer, à l'intention des jeunes gens, cette notion des Temps Parallèles et la singulière aventure à laquelle ils devaient d'avoir été intégrés dans leur ligne T-2.

— Tout comme pour *Le jour où la Terre s'arrêta*, le film *La guerre des étoiles*, réalisé par George Lucas, résulte d'une manipulation du psychisme de l'auteur, « agi », téléguidé par les Intelligences du Dehors, pour faire passer dans son film certains éléments donnant à réfléchir aux spectateurs ([20]). Et tout particulièrement cette idée maîtresse de la Force, cette énergie Psi cosmique que les occultistes, naguère encore, identifiaient au *Vril* atlante, au *Mana* des Mélanésiens, au *Wakan* des Sioux, au *Megbe* des négrilles Bambuti africains ou au *Zemi* des Antilles ; autant de termes désignant une force omniprésente dans l'univers. Maîtrisée, dirigée, focalisée, cette Force mystérieuse — qui s'exerce de façon sauvage dans les phénomènes paranormaux ou Psi ([21]) — peut aussi bien activer les générations gravito-magnétiques des astronefs que certaines zones du cerveau, pour conférer alors à l'être qui a su la dominer une puissance phénoménale...

« *Que la Force soit avec toi* est un leitmotiv tout au long de ce film, une volition bénéfique aussi bien qu'une sorte de « mantra » reliant entre eux les membres d'une fraternité, d'une chevalerie initiatique.

« Dans le contexte du film, c'est donc là une phrase-clé qui n'a pas manqué de « parler » à nombre de chercheurs marginaux et d'ufologues familiarisés avec le néo-ésotérisme. Il est indéniable, pour nous, que ce film agira comme un catalyseur et ouvrira bien des yeux : issu et résultant indirectement de la Force, il contribuera à en développer les bienfaits chez ceux qui, aptes à la recevoir la redistribueront autour d'eux par leurs écrits, leurs recherches, en un mot, par leur charisme.

« Un enseignement qui n'est pas évident au premier degré mais qui, reçu à la faveur d'une fiction, imbriqué dans une trame romanesque, incite par exemple le lecteur à réfléchir, à lire entre les lignes et à percevoir graduellement au second degré, un sens, une vérité là où d'autres ne verront qu'une simple histoire...

Francis Maurel lissa pensivement sa moustache.

— Ta démonstration est assez fantastique mais elle colle suffisamment aux faits pour entraîner la conviction... Toi et tes amis êtes donc de ceux que... la Force a touchés, dans votre ligne de temps. Un privilège que, malheureusement, nous ne partageons pas, sur la nôtre, du moins pas avec la même acuité ni la même valeur.

— Dans l'absolu, je l'avoue, cela peut paraître injuste, fit Gilles Novak. Mais avec notre intégration dans votre ligne temporelle, c'est aussi une part de la Force qui introduit une variation de l'entropie dans votre continuum espace-temps. En nous téléguidant vers vous, les Extraterrestres — les Krentorans — nous attribuent un rôle de cristalliseurs, nous avons été en quelque sorte programmés pour appliquer leurs plans de sauvetage partiel en prévision du mégacataclysme auquel tu as fait allusion, Francis.

« J'ai la conviction que notre groupe n'est pas le seul, ni en France ni ailleurs dans le monde, à avoir été ainsi manipulé. En d'autres lieux, d'autres chercheurs marginaux ont dû fatalement être intégrés dans votre ligne de temps pour y organiser des îlots de survie ou bien — et c'est notre cas — pour préparer l'évacuation d'un certain nombre d'hommes, de femmes, d'enfants à destination de la planète Hiéroush.

Maurel ébaucha un sourire sans joie en regardant ses amis :

— Eh bien, les potes, ce sera une consolation de savoir que nous allons, dans la faible mesure de nos moyens, aider tous ces gens à quitter le rafirot avant le naufrage ! Nous nous plaignions de cette putain de société où nous avons en vain cherché un idéal, une raison de vivre en harmonie. Nous aurons maintenant une raison de mourir.

Il eut un rire qui ne trompa personne pour ajouter :

— Que la Force soit avec nous...

A cet instant précis, une rafale d'arme automatique déchira la nuit et fit voler en éclats les vitres d'une fenêtre, tandis que les jeunes femmes poussaient des cris de terreur.

— Tous à plat ventre ! ordonna Gilles en bondissant vers l'interrupteur afin de plonger la pièce dans l'obscurité.

Une seconde rafale détruisit les vitres de l'autre fenêtre et les balles, en miaulant, pulvérisèrent des bouteilles, des objets en verre dans le buffet de bois blanc.

— Personne n'est blessé ? demanda Gilles.

Après un silence, Maurel grommela :

— Apparemment, non, mais c'est un miracle ! Ce sont sûrement ces fumiers de Monteillet ! Ils n'ont pas vu revenir Verneuil et ses deux gars ; persuadés que nous les avons rossés ou peut-être descendus, ils viennent exercer des représailles et nous déloger de...

Une nouvelle rafale, puis une autre, crépitèrent, venant de deux directions différentes. Les détonations plus sèches de Kalachnikov se mêlèrent au tir des armes automatiques.

Gilles Novak, la Sten dans une main, sortit le Remington de sa ceinture et appela :

— Lilly ? Francis ?

— Oui, je suis là, à gauche... Lilly est près de moi.

— Prends ce revolver, monte à l'étage avec Lilly... Régine, donne-leur également ton arme... Bien... Toi, Francis, tu te posteras à une fenêtre. Lilly éclairera la pièce, juste une seconde, et plongera sur le parquet pour ramper vers l'autre fenêtre ; vous tirerez aussitôt plusieurs coups au hasard. Cette ruse incitera les agresseurs à penser que nous avons gagné le premier étage pour riposter ; pendant un bref moment, ils cesseront de tirer sur le rez-de-chaussée pour vous arroser.

— Compris ! Cela vous permettra de repérer les tireurs et ce sera leur fête ! Nous montons. Compte jusqu'à vingt et nous serons en place, Lilly et moi. File-moi une boîte de balles.

— Té, prends-la, fit Floutard. Et tant qu'à faire, si tu peux viser et faire mouche, ce sera pas plus mal ! Bon, moi, je vais me poster à la fenêtre du fond. Tu viens avec moi, Raymond ? Chacun à un angle et ouvrons l'œil.

Audemard le suivit, à quatre pattes, tandis que Gilles et Régine prenaient position à la fenêtre du milieu et Alain Le Kern, en compagnie de Dominique, à celle du mur perpendiculaire.

Chacun scrutait la nuit et, furtivement, par les fenêtres du premier étage, pendant une seconde, la lumière éclaira la façade de la ferme. Maurel et la jeune fille blonde tirèrent plusieurs coups de feu.

Provenant de divers endroits, des rafales éclatèrent, brisant les vitres du premier. La ruse de Gilles Novak avait réussi ; les assaillants s'étaient laissés prendre, relevant leurs armes pour rajuster leur tir.

Lui et ses compagnons eurent le temps de repérer l'éclat, la succession d'éclairs des armes automatiques, et ils ripostèrent immédiatement par un feu nourri. Dans les rangs de l'adversaire, il y eut des cris brefs, des gémissements et seule une mitrailleuse, sur la droite, continua de tirer.

— Economisez les munitions ! conseilla Gilles. René, monte au premier et tire deux courtes rafales pour me couvrir pendant que j'irai chercher les chargeurs et les boîtes de balles, dans la voiture.

— OK ! Tu comptes jusqu'à vingt et je serai en position...

L'instituteur rampa vers le journaliste.

— Je sors avec toi. Nous ne serons pas trop de deux.

Quand la rafale tirée par l'ufologue crépita, ils entrouvrirent la porte et se mirent à plat ventre, progressant sur les coudes vers l'Opel Senator qui les dissimulait. Gilles se redressa prudemment, un genou à terre, afin d'ouvrir le coffre, tandis que Bernard scrutait la nuit, plissant les paupières sous la pluie. Chez l'adversaire aussi devait se

poser le problème des munitions car les survivants ne tiraient plus qu'au coup par coup.

L'instituteur, protégé par le capot de l'Opel, crut discerner deux silhouettes qui progressaient par bonds vers un taillis, à une trentaine de mètres.

— Deux hommes sont en train de récupérer les armes de ceux que nous avons descendus, chuchota-t-il.

Gilles lui fit passer un caisson de munitions, glissa dans sa ceinture un certain nombre de chargeurs de Sten et passa autour de son cou la courroie d'un sac de grenades. En reptation, ils rejoignirent la ferme et distribuèrent les munitions, les chargeurs pleins.

Eric, le colosse rouquin, emporta à l'étage des boîtes de balles, suivi par deux de ses amis armés de Kalachnikov.

L'instituteur reprit position à l'angle d'une fenêtre et repéra le taillis où il avait vu deux hommes se dissimuler. Dès qu'ils ouvrirent le feu, il prit le temps de viser et lâcha une rafale, balayant les buissons. Les armes se turent.

Au premier étage, en revanche, Maurel et ses amis, favorisés par leur position élevée, déclenchaient un feu nourri sur les tireurs localisés. Au loin, l'on entendit, à la faveur d'une accalmie, un bruit de moteur puis ce fut le silence.

— Ils ont peut-être pu prévenir leur communauté, avança Alain Le Kern. Un véhicule a stoppé, au bas du chemin qui grimpe vers la ferme.

— Gaffe ! cria Floutard en se jetant à plat ventre. Un type vient de balancer...

Une formidable déflagration fit voler en éclats ce qu'il restait des vitres aux fenêtres et le portraitiste acheva, pince-sans-rire :

—... une grenade, mais je suppose que vous aviez compris !

— Elle a explosé contre un rocher et les éclats ont été déviés, sans ça, nos voitures auraient été transformées en passoirs !

Le tir des assaillants — sérieusement décimés — devenait sporadique. Les ripostes de Gilles et de ses compagnons les obligeaient à changer fréquemment de place. Au haut de l'escalier parut Francis Maurel.

— Nous avons repéré cinq silhouettes qui progressent sur le chemin mais il fait trop noir pour savoir si elles apportent des munitions. Attendez...

Eric lui parlait mais, d'en bas, il n'était pas possible de comprendre ses paroles. Maurel enchaîna :

— Les types viennent de se planquer dans les fourrés et l'un d'eux se rapproche... Il tient quelque chose de volumineux dans sa main. Eric n'a pas pu distinguer ce que c'est. Peut-être un lance-grenades ? Si c'est ça, il faudra nous replier, sortir par la porte de derrière et gagner

la montagne, sinon, nous serons réduits en bouillie !

Régine entrevit une ombre qui se déplaçait dans les taillis, à l'opposé du chemin et elle fit feu par deux fois tandis qu'au premier, quelqu'un lâchait une rafale de Sten.

Soudain, une voix tonitruante fusa d'un mégaphone :

— Arrêtez ! Cessez de tirer ! Ici la gendarmerie !

— Merde, sacra Flou tard. Manquait plus que les pandores !

CHAPITRE VII

Le gendarme répéta sa sommation cependant qu'un projecteur trouait la nuit, balayait lentement taillis et buissons. Une courte rafale fut tirée et le projecteur tomba, s'éteignit une seconde plus tard.

Gilles avait eu le temps de repérer la position du tireur et il vida le chargeur de sa Sten, imité par Maurel ou Eric au premier étage.

— Nous l'avons eu ! lança Alain Le Kern. Je l'ai vu tomber.

Gilles Novak entrouvrit la porte et cria :

— Oh ! Les gendarmes ! Venez nous rejoindre dans la ferme, nous vous couvrons ! Nous ne faisons que nous défendre, les assaillants sont répartis dans les buissons, face à nous.

Une silhouette se détacha fugitivement de derrière un tronc d'arbre et s'accroupit, rampa vers les voitures. Gilles reconnut l'uniforme. Une courte rafale éclata et le gendarme se tassa sur lui-même, avança sur les coudes, son pistolet à la main. Le journaliste le fit entrer et referma vivement la porte.

— Qu'est-ce que c'est que cette bataille rangée, bon Dieu ? grogna l'homme, éberlué.

Le journaliste le renseigna en peu de mots, négligeant de répondre à sa question de savoir comment ils s'étaient procurés ces armes de guerre !

— Vous devriez appeler vos collègues, conseilla Gilles en désignant le walkie-talkie. Ici, ils seront plus à l'abri et n'auront rien à craindre de nous.

Dérouté, le gendarme pressa le contacteur, rassura ses collègues sur son sort et leur demanda de gagner la ferme. Quelques minutes plus tard, sous le feu croisé de deux tireurs, les quatre hommes, rampant entre les voitures et la façade, se réfugièrent dans la bâtisse, l'un d'eux portant le projecteur maculé de boue, un autre le mégaphone.

Maurel reparut en haut de l'escalier pour annoncer d'une voix excitée :

— D'autres types arrivent, sur le sentier de la colline ! Cinq ou six au moins ; ils portent des petites valises et une sorte de gros tube, un peu comme un canon avec une plaque rectangulaire.

— Un bazooka ! s'exclama Gille Novak. Si un seul obus à charge creuse atteint la bicoque, elle sera pulvérisée et nous avec !

Avisant le gendarme tenant le projecteur, il ajouta vivement :

— Grimpez au premier et postez-vous à l'angle d'une fenêtre. Maurel vous montrera l'endroit où le tireur va prendre position. A

mon signal, vous donnerez un bref coup de projecteur et tous nous concentrerons notre tir sur...

— Eh ! Une minute, répliqua le brigadier. Nous ne sommes pas venus pour jouer aux petits soldats mais pour...

— Bordel ! jura Floutard. Vous croyez qu'on s'amuse ? Si vous ne faites pas ce que vous a dit Gilles, nous sommes foutus !

Alain Le Kern rafla le projecteur d'autorité et fonça vers l'escalier malgré les protestations du brigadier qui s'élança à sa suite. Il s'arrêta en haut des marches : Eric, de sa stature imposante, bloquait l'entrée après le passage du géomancien et astiquait négligemment avec son mouchoir le canon d'un Kalachnikov pointé vers le gendarme !

— Vous inquiétez pas, fit-il posément. Votre projecteur, il vous le rendra après usage.

— Prêt ! cria Le Kern.

— Attention, en bas, prévint Eric. Alain va jeter un coup de projo vers la droite. Tenez-vous prêts...

Toutes les armes braquées dans la même direction, l'index sur la détente, ils attendirent. Le faisceau du projecteur illumina fugitivement des rochers au creux desquels se dessinaient deux silhouettes : celles du porteur du bazooka et du servant qui avait ouvert l'une des valises métalliques abritant les obus à charge creuse.

Pendant une ou deux minutes, Gilles et ses compagnons déclenchèrent un feu nourri fauchant les deux hommes. Un obus, touché par les projectiles, explosa, entraînant l'explosion des autres dans une déflagration assourdissante, soulevant une énorme gerbe de terre et des morceaux de rocher qui voltigèrent en tous sens ! Deux silhouettes qui s'enfuyaient furent littéralement criblées d'éclats de roc et l'une d'elles eut la tête emportée.

Alain Le Kern reparut et Eric s'écarta avec un clin d'oeil pour faire remarquer au gendarme :

— Qu'est-ce que je vous disais ? Vous voyez bien qu'il vient vous le rendre, votre projecteur.

Le brigadier le lui prit des mains en grommelant et redescendit, s'empara du mégaphone et cria, posté à l'angle d'une fenêtre :

— Rendez-vous ! Toute la zone est cernée et mes hommes ont ordre de tirer si vous tentez de fuir !

— C'est vrai ? questionna Régine.

— Non, avoua-t-il, nous ne sommes que cinq... et moins bien armés que vous !

Maurel les rejoignit.

— Je crois qu'ils ont tous eu leur compte !

Le brigadier réitéra ses sommations, mais plus rien ne bougeait. Il sortit prudemment, avec deux de ses hommes, suivi par Gilles, Floutard et Alain Le Kern, l'arme à la hanche. A l'abri des voitures, ils

scrutaient la nuit, sous une pluie fine. Le projecteur balaya lentement les buissons, les taillis, révélant ici et là des cadavres, certains déchiquetés.

— Quel carnage ! soupira le brigadier, atterré.

Régine, Dominique et Jacqueline les rejoignirent, imitées par Maurel et les autres membres de la communauté.

Les gendarmes les dévisagèrent, constatant que leur armement comprenait des mitraillettes Sten des revolvers Remington, des fusils de guerre et non point de chasse !

Le brigadier secoua la tête.

— On se dirait revenu au temps du maquis!... Bon... Vous allez nous suivre et tout d'abord nous remettre vos armes. Je suis sûr que vous aurez des tas de choses intéressantes à nous...

Une vibration assourdie bourdonna dans l'air et, soudain, une lueur écarlate illumina tout le paysage tandis que se matérialisait, spontanément, une volumineuse sphère éblouissante à moins de cent mètres de hauteur.

Les gendarmes levaient le nez, muets de stupéfaction puis sursautant lorsque, de l'engin immobile, jaillit un étroit faisceau de lumière violette qui se promena sur le sol. Chaque fois que le dard lumineux enveloppait un cadavre, celui-ci semblait se dissoudre, disparaissait avec un éclat mauve. En l'espace de quelques minutes, les corps des assaillants furent désintégrés un à un puis le faisceau de rayonnement se rétracta dans l'astronef krentoran.

De nouveau, un étrange bourdonnement emplît Pair et les gendarmes se figèrent. Leur visage cessa d'exprimer la stupeur et l'anxiété. Rassérénés, ils donnaient l'impression d'écouter, de prêter l'oreille à quelque mystérieuse confidence. Ils restèrent ainsi, rigoureusement statufiés pendant plusieurs minutes puis, dans un ensemble parfait, ils se mirent en marche, tournant le dos à la ferme, sans même un regard pour ces hommes, ces femmes auxquels, un instant plus tôt, ils avaient intimé l'ordre de les suivre !

— Qu'est-ce qu'il leur a pris ? s'étonna Francis Maurel. Ils ont renoncé à embarquer ?

— Pourquoi le feraient-ils, maintenant que le souvenir de ce qu'il s'est passé a été effacé de leur mémoire par les occupants de l'astronef ? renvoya le journaliste. Ils nous ont débarrassés des cadavres et ont suggestionné les gendarmes afin que ni vous ni nous n'ayons le moindre ennui.

« Quand le jour sera levé, vous aurez intérêt à ratisser le secteur afin de récupérer les armes qui doivent traîner, ici et là. Nous allons d'ailleurs vous laisser des Remington et des Sten, avec leurs munitions, à toutes fins utiles.

— Si tu as quelques mètres carrés de vitres, ils seront aussi les bienvenus ! ironisa Eric en montrant du pouce, par-dessus son épaule, les fenêtres dont tous les carreaux avaient été brisés. Une chance que ce ne soit pas l'hiver : on se serait gelé ! On réparera ça avec du carton et du papier, en attendant de pouvoir remplacer les vitres.

L'astronef krentoran devint plus lumineuse ; son halo pourpre augmenta d'intensité et il s'éleva, grimpant à une vitesse ascensionnelle croissante pour disparaître dans les nuages.

— J'aurais bien aimé les voir, ces... humanoïdes venus des étoiles, soupira rêveusement la blonde Lilly.

— Tu les verras sans aucun doute, affirma Régine. Ne serait-ce que le 24, lorsque s'opérera l'évacuation des familles que nous avons convoquées, sur le plateau à proximité du Cheylard.

Gilles Novak se tourna vers Maurel.

— Demain matin peux-tu venir me rejoindre au Cheylard, justement, vers dix heures, devant l'église ?

— D'accord, si tu as besoin de moi.

— Je veux te dédommager pour les dégâts, sourit Gilles, en manière de gratitude pour votre accueil amical et l'aide que vous nous avez apportée. N'oublie pas, avant de venir, de prendre les dimensions des vitres à remplacer...

— Tu inverses les rôles ! protestat-il. C'est vous qui nous avez tirés d'un sacré pétrin quand ces salauds nous ont attaqués !

— Admettons que nous soyons quittes et désormais alliés, mais que cela ne t'empêche pas d'accepter ma proposition.

Vers quatre heures du matin, Gilles et Régine furent brusquement réveillées par des pas dévalant quatre à quatre l'escalier de bois ; ils reconnurent sans erreur le bruit caractéristique des courtes bottes que portait habituellement l'instituteur. La porte de la maison fut ouverte et refermée assez bruyamment puis ils entendirent ronfler le moteur de la 2 CV qui démarra, s'éloigna rapidement.

— Qu'a-t-il pu se passer pour que Bernard sorte aussi

précipitamment, en pleine nuit ? s'étonna Régine.

— Si Jacqueline avait été souffrante, il aurait appelé le médecin par téléphone et si un danger quelconque s'était manifesté, il nous en aurait averti...

Ils prêtèrent l'oreille, attentifs au moindre bruit ; toute la maisonnée dormait. Le journaliste et sa compagne, préoccupés, mirent un certain temps avant de retrouver le sommeil.

Lorsque le petit déjeuner les réunit autour de la grande table du living, le premier soin de Gilles Novak fut d'interroger l'instituteur sur les raisons de cette sortie nocturne inopinée. Ce dernier le considéra avec effarement :

— Alors, toi aussi ?

— Comment cela, moi aussi ?

— Eh bien, oui... Tout à l'heure, en allant acheter le journal, j'ai rencontré Saunier, le médecin du village. Peu après quatre heures, appelé pour une urgence, il dit m'avoir vu, fonçant à toute allure sur la route de Saint-Pierre ville, dans ma 2 CV.

— C'était en effet à cette heure-là que nous t'avons entendu descendre l'escalier en courant, confirma Régine. Ce médecin a dû te rencontrer quelques minutes plus tard.

— Mais c'est impossible ! se récria Jacqueline. Bernard n'a pas bougé de la chambre. J'ai le sommeil léger et s'il avait dégringolé l'escalier aussi bruyamment, tu peux être sûre que je l'aurais entendu. Vous avez dû rêver tout cela.

— Un rêve à deux ? fit Gilles.

— Ecoute, intervint Bernard, c'est facile à vérifier. Quand nous sommes rentrés, après la bagarre à Monteillet, j'ai machinalement regardé mon compteur kilométrique et je me souviens qu'il marquait vingt-sept mille deux cent onze kilomètres. J'avais fait le plein le matin même et depuis dix jours, je procède à une vérification quotidienne du kilométrage pour tester ma consommation avant de confier ma voiture au garagiste pour un réglage.

Il quitta la table, descendit puis remonta au bout d'un moment, bouleversé, se laissant choir sur sa chaise.

— Le compteur marque vingt-sept mille trois cents kilomètres ! Et le niveau du réservoir a baissé ! Comment ai-je pu faire quatre-vingt-dix bornes en voiture... sans quitter mon lit ([22]) ?

Le directeur de la revue *LEM* s'abîma dans ses réflexions avant de hasarder :

— Il y a bien une hypothèse, mais elle ne me satisfait qu'à demi dans la mesure où elle ne rend pas compte de l'ensemble des faits. Je vous la donne pour ce qu'elle vaut : accidentellement ou de façon délibérée, les Krentorans ont pu intégrer dans cette ligne de temps T-2 le Bernard Duroc de la ligne T-1 d'où nous venons. Ce Bernard-là, sans

aucun doute désorienté, est rentré silencieusement chez lui, c'est-à-dire chez toi, en fait ! Et en pénétrant dans ta chambre, il t'a vu — il s'est vu — dormant aux côtés de Jacqueline, c'est-à-dire aussi de sa femme ! Bouleversé, paniqué, il dévala quatre à quatre l'escalier, sauta dans sa, ou plutôt dans votre voiture et fila à toute allure...

« Mais c'est là que pêche mon hypothèse : après avoir roulé et couvert quatre-vingt-dix kilomètres, pourquoi serait-il revenu garer la 2 CV devant chez toi, sans même rentrer pour vérifier, par exemple, qu'il n'avait pas été victime d'une hallucination ?... Cette anomalie sonne faux, même si l'on doit retenir l'hypothèse d'une sorte de chevauchement temporaire de nos deux lignes de temps.

Ils demeurèrent pensifs, incapables de trouver une solution à cette irritante énigme et l'instituteur haussa finalement les épaules en s'emparant du *Dauphiné Libéré*.

— Revenons à des préoccupations infiniment plus graves et jetez un coup d'oeil sur cette manchette...

En très gros caractères sur cinq colonnes, la une annonçait : Séisme sous-marin au large des côtes du Nigeria !

Bernard Duroc lut à haute voix :

« A Lagos, le 20 mai, à dix-huit heures locales, un violent séisme sous-marin s'est produit dans le golfe de Bénin, ouvrant une faille par trois mille mètres de fond. Les sondages effectués indiquent une profondeur moyenne de quatorze mille mètres ; large de cent à deux cents kilomètres par endroits, la faille s'étire vers les côtes congolaises et rejoint l'estuaire du Congo. Sur la quasi-totalité de son cours, le lit de ce fleuve s'est affaissé, creusant une immense vallée profonde de quatre à cinq mille mètres sur dix à vingt de largeur. Suite à cet affaissement géologique, les eaux de l'Atlantique se sont engouffrées dans ce couloir gigantesque, arrachant d'énormes pans de falaise et précipitant plusieurs villes et villages riverains, déjà endommagés par le séisme, dans l'élément liquide déchaîné.

« L'ampleur du cataclysme est telle qu'il a été ressenti à travers l'Afrique jusqu'en Erythrée et sur la côte des Somalis. A Djibouti et à Obock, des immeubles se sont écroulés, faisant de nombreuses victimes. »

— Ce n'est hélas qu'un début, maugréa Gilles en prenant un atlas dans la bibliothèque pour l'ouvrir et y chercher une carte de l'Afrique physique. La tectonique des plaques de l'écorce terrestre, l'étude des déformations des terrains sous l'action des forces internes du globe, autorise les pires inquiétudes à la suite de ce séisme et des failles ouvertes dans le golfe du Bénin et le golfe de Guinée avec un prolongement le long du Congo. Nous assistons, je le crains, à une véritable cassure en diagonale du continent africain qui va lentement pivoter d'ouest en est avec un glissement des plaques vers le nord-est.

« La mer Rouge et le golfe d'Aden dessinent une tenaille ouverte sur l'Arabie Saoudite avec, dans le creux du détroit de Bab el Mandeb, Djibouti. Si la cassure du socle continental africain s'accroît, la plaque glissera davantage ; le Soudan, l'Erythrée et les Somalies iront alors télescoper l'Arabie Saoudite ! Ce phénomène, amorcé depuis longtemps ([23]) peut s'étaler sur des siècles, voire des millénaires mais, ici, sur cette ligne de temps, il pourrait fort bien s'accroître du jour au lendemain... avec toutes les conséquences catastrophiques qui en découleraient.

Francis Maurel et ses compagnons de la communauté avaient consacré leur journée à remplacer les vitres et à réparer le châssis d'une fenêtre partiellement déchiqueté par les balles.

Gilles et ses amis, eux, avaient contacté par téléphone, à Paris et en province, d'autres chercheurs, techniciens et spécialistes en prévision de la première « vague d'émigration » devant être rassemblée au Cheylard le 24 mai.

En fin d'après-midi, la radio leur apprenait qu'un terrible tremblement de terre, suivi d'un gigantesque affaissement de la cordillère des Andes, avait ravagé le Chili, d'Antofagasta à Valdivia, les volcans Chillan, Llama et Quetupillan ayant explosé simultanément. Sur une largeur atteignant parfois cent kilomètres, une bande côtière d'environ deux mille kilomètres s'était abîmée dans les flots du Pacifique et un hallucinant raz de marée avait balayé les côtes ouest de l'Amérique latine.

Vers dix-huit heures, fatigués de se relayer au téléphone depuis le début de l'après-midi, Gilles et Régine décidèrent de se dégourdir les jambes et allèrent se promener dans le village. Ici et là, des maisons étaient lézardées ; des corniches écroulées gisaient sur les trottoirs.

Tout en déambulant, le journaliste et sa compagne éprouvèrent soudain la curieuse impression d'être épiés et ils se retournèrent machinalement. Rien, dans cette rue paisible, ne pouvait justifier cette sensation : une dame se hâtait, tenant par la main un bambin, un vieux monsieur, la pipe au bec, entraînait dans un café et deux fillettes, un sac à provisions sur leur porte-bagages, roulaient à bicyclette.

Intrigué, Gilles entra dans le bar-tabac et acheta une cartouche de cigarettes, promenant un regard apparemment distrait sur les consommateurs. Rien d'anormal, là non plus. Il ressortit, chercha des yeux Régine et ne la trouva pas. Il avisa une épicerie, traversa la rue : personne dans la boutique !

Le journaliste était moins inquiet que contrarié, se fiant à cette sorte de sixième sens qui, généralement, l'avertissait d'un danger

imminent par un bizarre frémissement du cuir chevelu, à la partie supérieure droite du crâne. Maintes fois, ce signal ne l'avait pas trompé ; or, présentement, cet avertissement relevant d'une perception extrasensorielle ne se manifestait pas.

Régine ne lui faisait-elle pas une blague, se cachant peut-être dans un couloir et l'épiant en riant sous cape ? Il descendit la rue lentement...

— *La deuxième maison, à ta droite...*

Le directeur de la revue LEM s'arrêta pile en percevant cette injonction mentale, puis une étrange bouffée de tendresse l'enveloppa. Dérouté, il se hâta vers le second immeuble dont la porte était ouverte sur un couloir obscur. Il la franchit, fit quelques pas et remarqua alors, un peu plus loin, une petite sphère qui émettait une faible fluorescence. S'accoutumant à l'obscurité, il discerna une forme humaine, celle d'une jeune femme moulée dans un justaucorps noir, de longs cheveux blonds descendant jusqu'à ses épaules. Il marcha vers elle, la reconnut enfin et elle se jeta dans ses bras.

— Shirouna !...

La blonde Krentoranne l'étreignit, l'embrassa avec fougue tandis que refluaient en lui les souvenirs de leur première rencontre ([24]) sur la planète Hiéroush. De leur singulière idylle était né un fils : Gilkor, tandis que Zorlak-N'Lengé, l'époux de Shirouna, connaissait une idylle analogue avec Régine qui lui avait donné une fille : Jynloa. Nulle tromperie, nul adultère dans cette double aventure amoureuse librement consentie par les deux couples qui n'en continuèrent pas moins de s'aimer profondément.

Gilles, tenant dans ses mains le merveilleux visage de la Krentoranne, l'embrassa de nouveau et sourit.

— Je suppose que je n'ai plus d'inquiétude à avoir quant à la... disparition de Régine ?

— Plus aucune, chéri. Peu après que nous nous soyons matérialisés dans ce couloir, Zorlak l'a attirée ici, comme je viens de le faire pour toi...

Shirouna manipula un bouton de commande sur la boucle de son ceinturon et la petite sphère, à leurs pieds, les emprisonna dans un halo lumineux. Gilles Novak éprouva un léger vertige et, presque sans transition, il cligna des paupières, ébloui par la lumière bleutée que renvoyaient le plafond et les parois d'une cabine un peu analogue à celle d'un paquebot de luxe ([25]). Par le large hublot rectangulaire, l'on n'apercevait point la mer mais le noir de l'espace avec ses milliers d'astres brillant sans scintiller. Vers le bas, Gilles distinguait l'orbe immense de la Terre et son halo atmosphérique qui atténuait ses dominantes bleues.

— Nous sommes à bord du *Kloonghao*, le cosmonef géant qui,

bientôt, évacuera tes compatriotes rassemblés par tes soins. Il orbite actuellement à douze mille kilomètres de la surface de la Terre.

La jeune femme présenta sa main devant l'une des parois de métal et un panneau coulisssa. Elle retira d'une étagère deux petits cylindres bruns qu'elle glissa dans une alvéole, à droite de l'étagère et, au milieu de la cabine — dont la lumière perdait graduellement de son intensité — apparut l'hologramme d'un gamin et d'une fillette âgés d'une huitaine d'années.

Le réalisme de cette projection holographique — donc tridimensionnelle — était saisissant ; l'on eût dit une fenêtre ouverte sur une plage, avec le bruit du ressac, l'on entendait rire les deux enfants qui, nus, bronzés, barbotaient dans l'eau, s'aspergeaient avec des cris faussement apeurés.

— Nos enfants, Gilkor et Jynloa, holographiés la semaine dernière, au cours d'une translation de sept ans dans l'avenir...

Gilles n'ignorait pas cette prodigieuse technologie krentoranne qui permettait à ces humanoïdes de se déplacer aussi aisément dans l'espace que dans le temps ; il n'en demeurait pas moins-déconcerté, ému aussi de pouvoir contempler ce gamin.

— Gilkor — né de ses amours avec Shirouna ainsi que Jynloa, la fille de Régine et de Zorlak.

— Quel âge ont-ils ? Je veux dire leur âge réel.

— Onze mois, chéri, sourit-elle en actionnant une commande.

L'image disparut, remplacée par une autre, celle d'un lac à la rive sablonneuse. Le journaliste cilla : il se reconnaissait, nageant aux côtés de Shirouna, de Régine et de Zorlak. Les deux couples, nus et ruisselants, prirent pied sur la berge en riant. Ils se laissèrent choir sur un tapis d'algues violines marbrées de roux et Régine s'étendit sur Gilles, l'embrassa puis roula sur le côté pour tomber dans les bras de Zorlak cependant que Shirouna se blottissait dans ceux du Terrien.

— C'est là une sortie que nous ferons, tous les quatre, dans un peu moins d'un an, commenta la jeune femme.

— Toujours sur la planète Hiéroush ?

— Oui, au bord d'un lac, non loin de Florana.

L'image animée, en relief coloré, s'accompagnait à présent de soupirs éloquents et Shirouna, amusée, interrompit la projection pour ôter sa combinaison moulante.

— Nous... regarderons la suite plus tard, si tu veux bien...

— La réalité est infiniment préférable, acquiesça-t-il en abandonnant lui aussi ses vêtements...

Haletante, la blonde jeune femme étreignit le journaliste, chercha ses lèvres une fois encore avant qu'ils ne se désunissent en reprenant

leur souffle. Ils restèrent ainsi de longues minutes puis gagnèrent la salle d'eau. Ils furent quelque peu à l'étroit dans le cylindre en plexiglas des parois duquel fusaient d'innombrables jets liquides parfumés, remplacés bientôt par des jets d'air tiède qui les séchèrent rapidement.

Remarquant que sa partenaire devenait attentive, le regard semblant fixer un point imaginaire, Gilles la questionna. Elle répondit en souriant :

— Régine et Zorlak sont eux aussi en train de prendre une douche... Nous allons les rejoindre ?

— Volontiers, mon chou.

La jeune femme l'entraîna vers la cloison perpendiculaire au « mur » percé par le hublot et appliqua sa main à plat sur un disque vert, luminescent, au milieu d'une porte qui coulisssa avec un chuintement feutré.

Très grand, brun, son corps musclé fortement bronzé, Zorlak sortait de la douche avec Régine, tous deux aussi nus que l'étaient Gilles et Shirouna mais, cette fois, ni les uns ni les autres n'en ressentirent la moindre gêne. Ils se sourirent et les deux hommes, heureux de se retrouver, échangèrent une vigoureuse poignée de main tandis que Régine et la Krentoranne se collaient deux baisers sonores sur les joues, en pouffant avec complicité.

Shirouna, d'un réfrigérateur mural, retira quatre boîtes en matière plastique transparente renfermant un breuvage vert clair :

— Un jus de fruit survitaminé, préparé sur Florana. Il y a un embout, à l'un des angles ; il suffit de retirer la capsule et de presser la boîte souple.

Ils s'installèrent sur le lit, adossés aux coussins et devisèrent le plus naturellement du monde, dépouillés de tout complexe. Régine, son coude appuyé sur le genou replié de Gilles, but une gorgée du jus de fruit savoureux et sucré.

— Chéri, ne sont-ils pas adorables, nos enfants ? Zorlak m'a montré les hologrammes que tu as également vus chez Shirouna. J'ai hâte de les revoir. Ils sont si mignons !

— Vous les reverrez dans... peu de temps, répondit le Krentoran. Nous leur parlons souvent de vous, leur montrons les hologrammes pris lors de votre séjour sur Hiéroush. Ils n'ont que onze mois, certes, mais ils commencent à babiller. Les métis terro-krentorans sont extrêmement précoces et leur évolution est plus rapide que celle des enfants de la Terre.

Régine tourna la tête vers Zorlak.

— Qu'entends-tu par « dans peu de temps », chéri ?

— Vous reverrez Gilkor et Jynloa dans une huitaine de jours, après le transfert des volontaires que vous allez réunir. Car vous l'avez

compris dès le début, nous sommes à l'origine de l'Opération H... « H » pour Hiéroush, cette planète de l'étoile Aldebaran qui va recevoir les réfugiés terriens. Du moins ceux de cette Terre de la ligne temporelle numéro deux, où nous vous avons intégrés, avec vos amis, pour nous seconder.

Gilles évoqua un souvenir, lors de leur séjour sur Hiéroush, l'an dernier. Il avait alors deviné, malgré le mutisme embarrassé de Shirouna, qu'un effroyable cataclysme allait se produire, motivant l'intervention des Krentorans et de leurs alliés, les M'naoniens.

Suivant le cheminement de sa pensée, Shirouna, télépathe, appuya sa joue contre son épaule.

— Oui, tu avais compris la vérité, mais je ne pouvais pas, pas à ce moment-là, t'avouer que tes craintes étaient fondées. La Terre, cette Terre, ne sera pas détruite, mais terriblement ravagée par une série de séismes qui anéantira la civilisation, ses structures industrielles, ses cités, ne laissant que des survivants désemparés, voués à un sort misérable. Il importe donc de sauver, avant le désastre, ceux que vous — et d'autres Terriens, dans divers pays — allez réunir et qui constitueront l'embryon d'une civilisation nouvelle implantée sur Hiéroush.

— Nous avons suivi, par téléviseur direct, vos démêlés avec les hors-la-loi d'Action Directe constitués en communautés, déclara Zorlak. Tu es un meneur d'hommes, Gilles, et tes compagnons sont eux aussi dignes d'éloges. Soyez vigilants... car vos épreuves ne sont pas terminées. Vous ne détruirez jamais assez de terroristes, hélas, et ceux qui échapperont aux cataclysmes constitueront une grave menace pour les malheureux survivants.

« Il est lamentable que vos gouvernements, lorsqu'il en était temps encore, n'aient pas encore trouvé de parade efficace contre ces criminels fanatiques. Tu es de ceux qui ont compris, Gilles, que la démocratie ne pouvait apporter le bonheur qu'à des peuples, à des hommes sages et altruistes.

« Bien sûr, nous aussi, au long de notre Histoire, avons connu des périodes de troubles, mais la sagesse de nos gouvernants, justes mais impitoyables, fit que les trublions, les fauteurs de guerre et autres terroristes, lorsqu'ils se manifestèrent, furent proprement éradiqués, au grand soulagement de toutes les populations.

« Cela fut possible pour une raison simple : un Conseil Oligarchique des Sages a toujours présidé aux destinées des peuples des divers mondes de notre Confédération Interstellaire. Un Conseil supervisé par une société secrète initiatique et bénéfique : *l'Ordre Occulte de la Mahogany*, disposant des ressources d'une technologie de pointe qui, aux yeux de vos contemporains, passerait encore pour de la magie !

— Ces sphères à translations spatio-temporelles, par exemple, grâce auxquelles, une fois déjà, l'an dernier, puis tout à l'heure, vous nous avez dématérialisés d'un point pour nous rematérialiser en un autre ? avançâ Gilles Novak.

— Oui, entre autres possibilités que vous ne pouvez même pas soupçonner, confirma Zorlak. Mais la *Mahogany*, grâce aussi au contrôle qu'elle exerce sur les progrès de la Science, a pu très tôt sonder le psychisme des candidats aux postes de responsabilité — vous les appelleriez des hommes politiques — et sélectionner ceux qui présentaient un maximum de garanties d'intégrité, d'amour de leurs semblables. C'est pourquoi nos gouvernements ont toujours été constitués par des hommes sages... et dotés de pouvoirs Psi.

— Tous les Krentorans ne sont pas télépathes ? s'étonna Régine.

— Non, chérie. Si beaucoup ont des dispositions latentes, peu sont encore capables de lire clairement les pensées d'autrui, mais la psychomutation est en train de se développer. Nos enfants, métis terro-krentorans, seront, j'en suis persuadé, de forts brillants télépathes... dignes d'être admis au sein de la *Mahogany*.

Gilles Novak ébaucha un sourire en regardant tour à tour leurs hôtes :

— Vous êtes, naturellement, des adeptes de cet Ordre ?

— Tu as vu juste, admit Zorlak, puis il changea délibérément de sujet de conversation pour n'avoir point à éluder d'autres questions plus précises. Je voudrais maintenant vous expliquer un... petit mystère qui vous a fort intrigué, à propos de votre nouvel ami Bernard Duroc, l'instituteur.

— En effet, convint le journaliste. Nous l'avons entendu dévaler quatre à quatre l'escalier, sauter dans sa 2 CV ; un témoin dit l'avoir croisé sur la route vers quatre heures... alors qu'il n'avait pas quitté son lit !

— Ton interprétation, que j'ai lu dans ton esprit, était partiellement exacte. Il existe parfois — c'est très rare — des chevauchements accidentels de deux lignes de temps au cours desquels un transfert peut s'opérer, un homme de la Terre numéro un d'où vous venez pouvant être intégré sur la Terre numéro deux où nous vous avons translaté.

« C'est ce qui est arrivé au Bernard Duroc de votre ligne T-1 qui, abasourdi, l'autre nuit, montait silencieusement chez lui — en fait chez son homologue de la ligne T-2 — et se vit couché au côté de sa femme ! Complètement paniqué, il redescendit précipitamment, grimpa dans sa voiture et roula pendant plus d'une heure, se demandant s'il ne devenait pas fou. Dans la mesure où nous contrôlons presque en permanence vos faits et gestes, nous avons pu intervenir, stopper son véhicule, gommer de son psychisme ce souvenir

traumatisant et le réintégrer dans sa ligne temporelle d'origine.

— J'ai compris, maintenant ! Il vous a suffi, ensuite, de téléporter sa 2 CV devant la maison du Bernard Duroc chez lequel nous logions pour que celui-ci — qui effectivement n'avait pas quitté sa chambre — constate à son réveil que le niveau de son réservoir avait baissé et que son compteur kilométrique accusait quatre vingt-dix kilomètres de plus ! Le témoin qui dit l'avoir vu rouler à quatre heures n'a pas menti et Régine et moi n'avions pas rêvé, en l'entendant dévaler les marches et partir en voiture. Simplement, il ne s'agissait pas de notre Bernard Duroc, mais de son double de la ligne T-1 !

— C'est bien ainsi que les choses se sont passées, approuva Zorlak.

Il quitta le lit, aida Régine à se mettre debout et l'embrassa.

— Nous allons devoir vous ramener sur votre planète, toi et Gilles.

— Il est vrai que nos amis doivent s'inquiéter de notre absence prolongée.

— Non, sourit-il tandis que Gilles et Shirouna, toujours sur le lit, échangeaient un long baiser. Nous allons emprunter un chrononef de liaison — il y en a une vingtaine, dans la soute géante du *Kloonghao* — afin de vous réintégrer seulement quelques minutes après votre télé transfert.

— Le *Kloonghao* est seulement un cosmonef ou bien il peut également se déplacer dans le temps ? s'informa Régine en restant blottie dans ses bras.

— Bien sûr, il le peut, mais sa consommation d'énergie est fantastique ; pour un tel saut de puce dans le temps, les appareils de liaisons suffisent amplement.

Dans le couloir obscur de la maison, au cœur du village du Cheylard, Gilles et Régine virent rapidement s'estomper les silhouettes de Zorlak et Shirouna, absorbés par le champ de translation de la petite sphère opalescente. Ils restèrent quelques instants dans le noir et Régine se serra contre le journaliste qui referma ses bras sur elle et la berça doucement.

— Gilles, mon chéri, j'ai l'impression de... t'aimer plus qu'avant. Pas toi ?

— Si, c'est étrange mais j'éprouve la même chose, mon ange. Nous sommes en avance sur notre temps et pourrions — comme cela se pratique chez les Krentorans — fonder un foyer « mixte » comprenant leur couple et le nôtre... si nous vivions sur Hiéroush, avec nos enfants.

Ils quittèrent le couloir de cette maison inconnue. Régine prenant le bras de son compagnon. Pendant quelques heures, ils avaient été heureux, oubliant les affres qu'allait subir ce monde, cette Terre si

semblable à la leur...

CHAPITRE VIII

Le lendemain matin, vers huit heures, Jacqueline Duroc servit le petit déjeuner à ses hôtes réunis dans le living. Au cours de la nuit, la pluie s'était remise à tomber et le ciel plombé ne laissait augurer aucune éclaircie prochaine.

Gilles et ses compagnons allaient consacrer cette journée à de nouveaux contacts, tant à Paris qu'en province, afin de réunir un maximum de candidats à l'émigration vers Hiéroush.

Pendant ce temps, mais à dix heures du matin en raison du décalage horaire, un soleil éclatant brillait sur Aden, dominé au nord par le Djebel Manar, contrefort du plateau du Yémen culminant à près de 3 800 mètres.

Sur les hauteurs de la cité sud-yéménite se dressait une somptueuse villa blanche, dont toutes les fenêtres et baies vitrées — à l'épreuve des balles — se doublaient de lourds barreaux d'acier faiblement écartés. Dans le vaste living du premier étage, une quinzaine d'hommes vêtus pour la plupart à la mode musulmane, siégeaient autour d'une longue table ovale que présidait un curieux personnage chauve, pas très grand, le nez busqué chaussé de lunettes, à l'allure d'un bon professeur Nimbus.

Il s'agissait en fait de l'un des plus redoutables criminel de l'Histoire, le docteur Wadi Haddad, chef du FPLP (Front Populaire de Libération de la Palestine), autour duquel étaient réunis les têtes pensantes de la « révolution mondiale ». A sa droite, Tiasir Kebaa, l'exprésident de l'Association des Etudiants Palestiniens, chargé des opérations des commandos révolutionnaires en Europe et en France plus particulièrement et, à sa gauche, un Cubain barbu : Antonio Degas Bouvier, qui fut le « professeur de terrorisme » d'Ilitch Ramirez Sanchez, plus connu sous son pseudonyme Carlos, de sinistre mémoire !

Climatisé, ce PC de la terreur, cerné en permanence par des hommes en armes, était doté de dispositifs électroniques sophistiqués, aptes à déceler l'approche de fusées sol-air, air-sol et mer-sol, pouvant être éventuellement tirées depuis un sous-marin immergé en mer Rouge ou dans le golfe d'Aden. Des mitrailleuses antiaériennes et des roquettes antimissiles équipaient en conséquence ce bastion.

Précautions nullement superflues : le docteur Haddad se souvenait en effet d'une certaine nuit de juillet 1970 où, dans son appartement de la rue Muhieddin Elchayat, à Beyrouth, il devisait avec une « héroïne » de la révolution permanente : le lieutenant Leïla Khaled. Et

l'enfer s'était soudain déchaîné : déclenchées automatiquement depuis un appartement vide, de l'autre côté de la rue, six fusées Katiouchka foncèrent sur son immeuble.

Deux pénétrèrent dans l'appartement ; elle explosèrent mais (grâce au Diable !) Haddad et sa « lieutenant » eurent la vie sauve. En revanche, une innocente domestique fut tuée ([26]).

Orchestrée par le Mossad (Services secrets Israéliens), l'opération avait malheureusement échoué. Prudent, Wadi Haddad n'avait pas tardé à transférer son QG à Aden, d'où il allait préparer les plus sanglants attentats, détournements d'avions et prises d'otages que l'on sait.

Invité à parler, Tiasir Kebaa brossa un tableau de la situation des pseudo-communautés agricoles nombreuses à abriter des amis d'Action Directe et des Brigades Rouges, pour achever par cette diatribe :

— Les pertes infligées à nos agitateurs en France par Gilles Novak et sa bande sont intolérables et nous avons de sérieuses raisons de penser que ces maudits ne s'arrêteront pas en si bon chemin ! Ce journaliste et sa clique ne s'embarrassent pas de scrupules ; ils se livrent à une véritable contre-guérilla !

— Et ce sale juif et ses complices, où se sont-ils procuré des armes de guerre ?

— Pour l'instant, nous l'ignorons, docteur Haddad, mais je ne crois pas que l'on puisse soupçonner le Mossad de les avoir fournies.

— Novak, c'est un nom juif, semble-t-il ?

— Non, docteur Haddad. Il est d'origine hongroise, mais né en France, d'un père tzigane sédentarisé, mort avec sa femme, française, dans un goulag soviétique, des années après l'insurrection de 1956 ([27]).

— Tziganes, juifs, autant de sous-hommes ! cracha Wadi Haddad avec mépris. A l'heure où nous préparons la destruction des usines atomiques et des barrages, des centrales électriques un peu partout en Europe, grâce à nos agents munis de microbombes atomiques, il est impératif que tes brigades, Tiasir Kebaa nous débarrassent radicalement de ce Novak et de ses chiens. L'enjeu est trop important. Dès ce soir, tu regagneras la France. Ma secrétaire téléphonera à Kormaksar ([28]) pour une réservation.

— J'exécute tes ordres, *Khouïa* ([29]) Haddad.

Estimant tout autre commentaire superflu, le docteur Haddad enchaîna à l'adresse d'un Palestinien enturbanné et portant des lunettes de soleil :

— Deux de nos commandos opérant en Israël sont sur le point d'exécuter Menahem Begin et Moshe Dayan, mais toi qui contrôle nos éléments infiltrés en Egypte, où en sont-ils ?

— Si Allah le veut, Sadate ne verra pas finir la semaine, *Khouïa*. Malgré les cordons de gardes et l'armée qui surveilleront les abords de son itinéraire, lorsqu'il se rendra au QG des forces égypto-israéliennes, dans trois jours, nos hommes seront dispersés le long de cet itinéraire et l'un d'eux, même, ira se poster avec un fusil télescopique démonté, au sommet d'un minaret. Ce porc de Sadate ne pourra échapper à tous ces braves prêts à se sacrifier pour accomplir leur mission sacrée !

— Si tu réussis, tu n'auras pas à le regretter.

Le Palestinien inclina modestement la tête.

— *Ma rétribution n'incombe qu'à Allah ([30])*, *Khouïa*.

Wadi Haddad, qui ne croyait ni à Dieu ni au Diable laissa flotter furtivement un demi-sourire sur ses lèvres ; le *Musrif* (l'impie) qu'il était se gaussait volontiers des *Muslim* (les Soumis à Allah).

Mais son sourire se mua rapidement en grimace d'inquiétude : un grondement sourd, accompagné d'une trépidation du sol, sema la panique parmi les chefs du terrorisme international. Ils s'étaient levés en désordre, se ruant vers le hall mais, à ce moment-là, une violente secousse fit s'écrouler les deux colonnes du vestibule et le plafond s'abattit avec fracas, obstruant la sortie.

Dans un nuage de poussière, Haddad et ses complices refluerent dans la salle de réunion, désarmés, trébuchant, titubant sous les secousses qui maintenant se succédaient sans trêve. Ils se précipitèrent vers la grande baie vitrée, agrippèrent les barreaux d'acier, les tirèrent à eux de toutes leurs forces mais en vain : ces barreaux destinés à les protéger les empêchaient également de s'enfuir ! En contrebas, à travers des nuages de poussière, ils apercevaient des immeubles qui s'écroulaient.

Une formidable secousse souleva le sol de plusieurs mètres puis il retomba, disloquant la plupart des édifices tandis que, des entrailles de la Terre fusaient des nuages de gaz. Ici et là s'élevaient des colonnes de flammes qui rapidement embrasèrent le ciel.

Haddad et ses agitateurs patentés, en hurlant, virent s'effondrer sur eux l'étage supérieur de la villa-forteresse et une immense flamme jaillie de la terre lécha les décombres fumants.

Le pieux Palestinien enturbanné, avant de mourir, gémit en levant ses yeux dilatés sur la fournaise :

— La *Hatoma!*... La *Hatoma!*... ([31])

A quelques instants d'intervalle, le formidable séisme qui affectait le nord-est africain se répercuta sur l'Europe du sud, ravagea la Sicile, la pointe de l'Italie, la Corse et souleva un terrible raz de marée en Méditerranée.

A des degrés divers, les villes côtières du Midi eurent à souffrir de

cet énorme rouleau compresseur liquide qui fit des centaines de milliers de victimes.

Précédée d'un grondement sourd, la secousse atteignit l'Archèche alors que Gilles Novak téléphonait. Sa chaise « ripa » et il se dressa vivement, titubant comme un homme ivre. Régine, Dominique et Jacqueline réprimèrent un cri d'effroi et tous se ruèrent dans l'escalier, dévalant précipitamment les marches tandis que des tableaux se décrochaient des murs et que divers bibelots chutaient des étagères.

Une autre secousse les fit choir pêle-mêle dans le couloir, mais ils se relevèrent tout aussitôt pour quitter la maison et courir vers l'esplanade, de l'autre côté de la route.

De vieilles bâtisses s'écroulaient dans le village rempli de cris de terreur ; les gens se ruaient hors de chez eux et les chiens, les chats, dans un concert d'aboiements, de miaulements, détalait en tous sens.

Serrée contre son époux, Jacqueline Duroc regardait avec inquiétude leur maison, sur la façade de laquelle zigzaguait une fissure.

Les tintements désordonnés de la cloche de l'église s'espacèrent et les animaux, le poil hérissé, les yeux fous, peu à peu, se calmèrent. Les oiseaux qui tournoyaient dans le ciel revenaient vers les arbres, regagnaient leurs perchoirs désertés quelques instants avant même que le grondement souterrain ne se fût manifesté...

Le journal télévisé de treize heures devait renseigner Gilles et ses compagnons sur l'épicentre du séisme situé en Ethiopie. Plus qu'un séisme, il s'agissait d'un cataclysme ayant — dans les zones les plus touchées — dépassé et de loin le degré XII de l'échelle de Richter !

La plaque continentale de l'Afrique avait pivoté d'ouest en est pour (comblant la fosse de la mer Rouge) télescoper, disloquer en partie, l'Arabie Saoudite. La portion d'Arabie située à l'est, par contrecoup, avait glissé vers l'Iran en se soulevant, repoussant avec une violence inouïe les eaux du golfe Persique qui envahirent ainsi, sur des centaines de kilomètres, l'intérieur du territoire de l'ancienne Perse. De même, le comblement brutal de la mer Rouge avait provoqué l'inondation des côtes saoudiennes. Le chevauchement des plaques continentales, bien que partiel, avait fait naître une immense chaîne de montagnes déchiquetées, ruisselantes de boue fumante, à la place de la mer Rouge.

Du Yémen, d'Aden, des Somalies, de l'Ethiopie, encastrés les uns dans les autres lors de ces terrifiantes convulsions géologiques, il ne restait plus rien... qu'une autre montagne cyclopéenne et chaotique battue à sa base par les flots déchaînés de l'océan Indien. Le sinistre Haddad et son gang de terroristes internationaux avaient été broyés — avec des millions d'innocents — dans cet effroyable cataclysme.

Bien que moins atteints, l'Egypte, la péninsule du Sinaï, Israël, le Liban, la Syrie et la Jordanie avaient eu à souffrir de ce désastre que l'on ne pouvait comparer à nul autre dans le passé, du moins à travers la mémoire des hommes...

Quarante-huit heures plus tard, précédé d'une R21, un camion lourdement chargé s'engageait, au nord de Saint-Pierre ville, sur la petite route menant au lieu-dit Monteillet. Pénible itinéraire ponctué de lacets et de virages en épingle à cheveux qui nécessitait de multiples manœuvres, souvent délicates pour le camion bâché.

Les deux véhicules roulant au pas atteignirent enfin, au flanc de la montagne, l'aire plane où se dressaient trois corps de fermes en partie délabrées.

Deux jeunes hommes chevelus, en bras de chemise, un fusil Kalachnikov à la main, s'avancèrent, après avoir examiné de loin le conducteur de la Renault. Celui-ci — un collier de barbe noire, les cheveux bouclés, le teint basané — quitta la voiture, salua les pseudo-agriculteurs le poing levé, et se présenta avec une certaine redondance :

— Rico Tavira, camarades révolutionnaires, qui vous apporte le salut des camarades de Cuba ! *Vencer en la lucha roja !* ([32])

Sa voix était rauque, roulant abominablement les « r ».

A cette phrase de reconnaissance dont il connaissait le sens, encore qu'il ne parla point l'espagnol, l'un des deux « camarades révolutionnaires » répondit conformément au code convenu :

— Rouge comme le sang.

Le Cubain accentua son sourire mais dans ses yeux brillait l'inquiétante lueur du fanatisme.

— *Si, roja como la sangre !* C'est toi, le camarade Fournier

— Oui. Et lui, c'est Lombard, fit-il en désignant du pouce son acolyte. J'ai pris le commandement de notre Brigade après la mort, ou du moins la disparition de Verneuil, que Novak et sa bande ont dû assassiner, comme nombre de nos camarades, lors d'une mission de routine.

Rico hocha gravement la tête puis fit un signe au chauffeur du camion qui abandonna sa cabine, sauta à terre en rengainant négligemment dans sa ceinture l'automatique qu'il avait gardé en main durant les premières minutes du contact entre Rico et les Français.

— Voici le camarade Claudio Mola...

De la ferme abritant le groupe d'Action Directe de Monteillet sortaient maintenant des jeunes des deux sexes, quelques-uns portant, en plus d'un Kalachnikov, un revolver ou un pistolet dans sa gaine ou passé dans le ceinturon.

Rico les salua le poing levé, toujours emphatique et reprit son discours :

— Le cataclysme qui a détruit Aden et le QG du malheureux docteur Haddad ne nous a pas laissés désemparés. A l'origine, il avait été prévu qu'un attentat puisse, justement, anéantir nos amis révolutionnaires du FPLP et, en plein accord avec les dirigeants de ce mouvement, c'est Cuba qui prend le relais et continue la lutte contre les impérialistes sionistes. Désormais, après la mort de mon ami et compatriote Antonio Degas Bouvier, qui périt dans le séisme avec tant de braves, c'est moi qui assure la liaison entre les forces révolutionnaires cubaines et celles de l'Europe.

« Votre premier objectif sera de liquider le juif Novak et sa vermine capitaliste qui ont assassiné Verneuil, votre chef et nombre de camarades révolutionnaires. Ces salauds sont armés solidement, mais ils ne feront pas le poids face aux armements perfectionnés que je viens vous livrer, fit-il en montrant le camion bâché.

« Jusqu'ici nous luttons, vous luttiez, contre l'impérialisme capitaliste aux mains du judaïsme international mais, depuis peu de temps, la situation a évolué, des éléments nouveaux, insoupçonnables au départ, sont intervenus qui modifient les données du problème. Il s'agit moins d'abattre les fantoches capitalistes, dorénavant, que de sauver notre idéal et nos forces vives.

Les membres français de cette brigade échangèrent des regards d'incompréhension à ces paroles sibyllines et Fournier s'informa :

— Veux-tu dire par là que les carottes sont cuites et qu'il nous faut avant tout sauver notre peau ?

Le Cubain fronça les sourcils, n'ayant pas très bien compris le sens argotique de cette question.

— Les carottes ? Explique-toi...

— Est-ce que la situation s'est retournée contre vous ? Devons-nous filer d'ici, décrocher et songer à nous mettre à l'abri ?

Rico eut un haut-le-corps un peu théâtral :

— Fuir comme des lâches, alors que je vous apporte les moyens de triompher ? Non ! Pas du tout, camarade Fournier. Et les éléments nouveaux auxquels je faisais allusion sont tellement fantastiques que tu ne peux même pas les soupçonner... La Terre est foutue...

Il fit une pause, jugea de l'effet de surprise incrédule qui se manifestait chez ses interlocuteurs et poursuivit :

— Si, camarades : notre planète est condamnée ! Les tremblements de terre dévastateurs qui la secouent ne sont que les signes avant-coureurs d'un gigantesque cataclysme qui va, sous peu, disloquer les continents et anéantir en quasi totalité la civilisation. Jusqu'au dernier moment, certaines régions du globe jouiront d'une stabilité relative : l'Ardèche est de celles-là... et c'est pourquoi Novak et sa bande s'y sont

regroupés.

— Comment pouvait-il savoir ça, Rico ?

— Il ne le savait pas. Ce sont ses alliés qui le lui ont appris, je ne sais trop comment.

— Quels alliés ?

— Des hommes venus d'une autre planète : les Krentorans, lâcha-t-il en suivant sur le visage de ses interlocuteurs leurs mimiques incrédules. Je vois que vous doutez de mes paroles et je vous comprends, tellement la chose est incroyable, mais je vous jure que c'est la pure vérité. Je vais d'ailleurs, dans un instant, vous administrer la preuve de ce que j'avance, fit-il en jetant machinalement un coup d'oeil vers le camion.

« Il ne s'agit plus d'appliquer nos plans de sabotages, ni de détruire les usines atomiques, les barrages et les autres cibles, comme prévu à l'origine. Le déluge qui se prépare s'en chargera. Non, ce qu'il faut, c'est faire échec au plan de Novak qui vise à évacuer diverses catégories d'hommes et de femmes vers un autre monde avant la fin de celui-ci.

— Et alors, qu'est-ce que ça nous rapportera, Rico, si, de toute manière, nous sommes foutus ?

Le Cubain eut un sourire cruel.

— Ça nous rapportera d'abord d'être sauvés si nous prenons la place de ces émigrants. Ensuite, si nous parvenons à gagner ce monde lointain, des hommes comme nous, rompus à la lutte, aux méthodes révolutionnaires, n'auront aucun mal à y imposer leurs lois.

Sans oser le lui dire, Fournier commençait à se demander si le Cubain ne versait pas dans une forme de folie des grandeurs ! Il se borna à questionner :

— Admettons. Ces gens, comment vont-ils... quitter la Terre ? Pas à bicyclette, hein ?

— Non. Après-demain, 24 mai, un astronef krentoran viendra récupérer les émigrants réunis près du Cheylard par Novak. Nous avons donc quarante-huit heures pour nous organiser et opérer la substitution.

— Attends une minute, Rico. Ces... Krentorans, on peut le supposer, connaissent Gilles Novak. Aurais-tu l'intention de te faire passer pour lui après l'avoir liquidé, ainsi que sa bande ?

Le Cubain ricana :

— Sûrement pas, Fournier, ce serait vraiment naïf de ma part. Non, viens voir plutôt... Venez, ajouta-t-il à l'intention des membres d'Action Directe en se dirigeant vers le camion.

Ils le suivirent, se groupèrent autour de lui alors qu'il dégageait la bâche et la soulevait. Fournier et ses tueurs, au fur et à mesure que la bâche s'écartait, aperçurent d'abord un homme puis, soudain, les

femmes du groupe, les yeux exorbités, poussèrent un hurlement de terreur et quelques-unes même battirent en retraite...

Quand le téléphone sonna, chez l'instituteur Bernard Duroc, ce fut Voarino qui, à côté de l'appareil, décrocha en se nommant.

— Attend une seconde, je te passe Gilles...

Il ajouta, à l'intention du journaliste :

— C'est Lilly, la petite amie de Francis Maurel, de la communauté de Fontbonne. Elle a l'air bouleversée...

Gilles Novak prit l'appareil, écouta le débit précipité de la jeune femme et ne tarda pas à lui conseiller de se calmer, de parler plus lentement.

— D'accord, Gilles, excuse-moi... Je reprends par le début. Vers quinze heures, Francis est allé à Saint-Sauveur-de-Montagut à Solex, faire des courses. A dix-huit heures, ne le voyant pas revenir, nous nous sommes inquiétés. Eric a pris la fourgonnette, s'est rendu à Saint-Sauveur, a parcouru le village, s'est informé au bureau de tabac qui est à la sortie nord. Le patron dit l'avoir vu à seize heures environ ; il a acheté une cartouche de Gauloises. En remontant sur le vélomoteur, Francis a failli se faire accrocher par un camion qui a viré à gauche sur la petite départementale 102 menant à Saint-Pierreville. Le patron du bar-tabac, sur sa porte, dit avoir suivi des yeux Francis qui, au lieu de rouler vers le nord, a brusquement tourné à gauche pour suivre le camion.

— A gauche ? C'est-à-dire vers Saint-Pierreville ?

— C'est ça. Nous ne savons pas ce qu'il allait faire là-bas. Eric a donc pris ce chemin. A Saint-Pierreville, personne n'a vu ce camion bâché, pas plus que Francis. C'est en retournant vers Saint-Sauveur afin de regagner Fontbonne qu'Eric a rencontré Francis, sur le bord de la route, arrangeant je ne sais quoi dans le moteur qui était tombé en panne. Ils ont embarqué le Solex dans la fourgonnette et sont tous deux revenus à la ferme.

Elle fit une pause, reprit sur un ton rapide :

— J'abrège car je t'appelle de la ferme voisine, à huit cents mètres de la nôtre et je ne voudrais pas que mon absence... intrigue Francis. Bon, quand il est arrivé, j'étais folle d'anxiété. Il s'est un peu moqué de moi et nous sommes montés aux chambres du premier étage. J'ai essayé de l'interroger ; il me paraissait bizarre, comme s'il voulait me cacher quelque chose. Nous avons...

— Oui ? l'encouragea le journaliste.

Elle baissa la voix, pour ne pas être entendue des fermiers qui devaient se trouver près d'elle.

— Nous avons fait l'amour... Je ne sais comment t'expliquer mais,

Francis n'était pas comme d'habitude. Chaque couple a des... rites amoureux, des habitudes, précisément, bien connues de chacun des partenaires. Lui, il était différent, ses... caresses n'étaient plus les mêmes. Son regard, souvent, me paraissait absent.

« J'ai peur, Gilles ! Je ne sais pas ce qu'il s'est passé, mais depuis son retour, Francis n'agit plus de façon naturelle.

Le journaliste n'eut pas à réfléchir longtemps pour conseiller :

— Prends les autres à part, discrètement et confie-leur tes craintes ; ne quittez pas Francis d'une semelle, épiez ses faits et gestes. Je vais envoyer à Fontbonne Alain Le Kern et Dominique ; ils vous apporteront un talkie-walkie — nous sommes allés en acheter plusieurs, aujourd'hui, à Valence — et prévenez-moi immédiatement si l'un de vous décèle chez Francis de nouvelles anomalies de comportement.

— De Fontbonne au Cheylard, il y a une bonne dizaine de kilomètres, à vol d'oiseau, objecta Lilly. Ton walkie-talkie sera assez puissant, tu crois ?

— Les émetteurs-récepteurs que nous avons achetés ont une portée de soixante kilomètres. Donc, pas de problème. Vous pourrez communiquer avec nous sans devoir courir à cette ferme qui possède le téléphone...

— Gilles...

La jeune femme hésita puis se décida.

— Gilles, tu crois que Francis pourrait vraiment s'être laissé... influencer par les gauchistes, par exemple ? On dit qu'en Chine, les maoïstes — après les Russes — sont passés maîtres dans le lavage de cerveau !

— Non, ce n'est pas possible en un laps de temps aussi court, Lilly. Les méthodes classiques de lavage de cerveau sont longues ; on ne brise pas la volonté, la personnalité d'un homme en quelques heures. C'est tout autre chose qui a agi sur Francis, qui a modifié de façon subtile son comportement. Il faut donc le soumettre à une étroite surveillance mais ne rien laisser transpirer de votre suspicion.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas toi-même, Gilles, apporter cet émetteur-récepteur afin de juger personnellement du changement qui s'est opéré chez Francis ?

— Impossible, Lilly ; j'ai encore d'innombrables contacts téléphoniques à prendre, durant la nuit, pour mettre un dernier point au rassemblement d'après-demain.

Lorsqu'il eut raccroché, ses amis, qui faisaient cercle autour de lui, le regardèrent avec étonnement et Régine questionna :

— Nous avons passé la journée à téléphoner un peu partout — quand les lignes n'avaient pas été coupées par les séismes — et cette nuit, je ne vois pas qui tu pourrais contacter.

— Personne, en effet, mais j'ai préféré laisser Lilly dans l'ignorance... pour le cas où, elle aussi, tomberait sous cette domination psychique dont Francis a été victime.

— Si je comprends bien, intervint Alain Le Kern, Dominique et moi irons là-bas en premier, sous le prétexte d'apporter le talkie-walkie à nos amis et tu nous suivras à peu de distance.

— C'est exactement ça, Alain. Munis d'émetteurs-récepteurs de plus faible portée, nous nous dissimulerons, répartis autour de la ferme de Fontbonne... et veillerons au grain...

Le géomancien et sa compagne acceptèrent une seconde tasse de café après avoir montré aux jeunes gens de la ferme de Fontbonne le fonctionnement de l'appareil.

Au début, Francis Maurel avait manifesté un intérêt soutenu à la démonstration, aux paroles de Le Kern exposant la nécessité de pouvoir communiquer très rapidement les uns avec les autres, dès le lendemain, à la veille du grand rassemblement. Peu à peu, le chef de la communauté s'était désintéressé de ses propos. Le regard parfois dans le vague, il paraissait ailleurs.

Délibérément, Dominique, à ces moments-là, lui avait posé des questions anodines et, chaque fois, Maurel avait réagi à contretemps, comme tiré à regret de ses pensées. Lilly, près de lui, dissimulait tant bien que mal son anxiété.

Vers onze heures, déclinant l'offre de leurs amis de passer la nuit à la ferme, le géomancien et Dominique prirent congé. Eric, le colosse rouquin, les accompagna jusqu'à la Méhari de la jeune femme et chuchota :

— On va se relayer, cette nuit, pour monter la garde en douce, sans éveiller les soupçons de Francis.

Il soupira en secouant la tête.

— Mais qu'est-ce qui a bien pu lui arriver, à ce pauvre Francis, pour qu'il soit comme ça ? Et Gilles, qu'est-ce qu'il en pense ?

Alain arrondit les épaules :

— Ça l'inquiète, lui aussi. Il est persuadé qu'il va se passer quelque chose, cette nuit. Nous resterons à l'écoute de votre appel, pour intervenir sans retard, le cas échéant. Nous...

Le géomancien enchaîna vivement sur un ton moins confidentiel :

— Allez, bonne nuit, Eric. Et merci pour le café !

Sur le pas de la porte de la ferme venait de paraître Francis Maurel qui alluma une cigarette, secoua l'allumette et la jeta avant d'adresser de la main un geste d'adieu à leurs visiteurs qui réintégrèrent leur voiture...

Maurel ouvrit les yeux sur l'obscurité de la chambre et, un long moment, fixa sans le voir le plafond. Lilly dormait à son côté, les jambes pliées en chien de fusil, ses genoux touchant sa cuisse gauche.

Avec les plus grandes précautions, le garçon s'écarta, centimètre après centimètre, s'arrêtant de bouger, prêtant l'oreille au souffle régulier de sa compagne profondément endormie. Il mit une jambe hors du lit, prit appui sur la table de nuit pour éviter d'exercer une trop forte pression sur le matelas et se leva, s'immobilisa, attentif : Lilly n'avait rien entendu et dormait du sommeil du juste.

Francis enfila un chandail, passa son jean, en oubliant de mettre son slip, et très doucement, il abaissa la poignée de la porte, l'ouvrit sans bruit, sortit sur la pointe des pieds.

A peine l'avait-il refermée que Lilly, cessant de simuler le sommeil, quittait le lit et gagnait la fenêtre. Sans se soucier de sa nudité, elle passa sur le balcon pour aller gratter à la fenêtre voisine. Eric et sa compagne Martine ne tardèrent pas à se réveiller, à ouvrir tout à fait les volets.

— Ça y est ! Il vient de sortir, chuchota Lilly.

Eric passa rapidement un slip, enfila son pantalon, rafla son pull traînant sur le dossier d'une chaise et sortit en silence tandis que les deux jeunes femmes allaient se dissimuler sur le balcon de bois, accroupies, afin d'épier le devant de la ferme. Le ciel chargé de lourds nuages cachait la lune ; il ne pleuvait pas mais, de temps à autre, des éclairs jetaient sur le paysage leurs lueurs violacées. En frissonnant, Martine retourna dans la chambre passer un peignoir et ramener à Lilly, entièrement nue, une veste de laine qu'elle accepta en grelottant.

En bas, Maurel venait de sortir de la ferme. Il fit quelques pas, sembla hésiter puis se dirigea vers la droite, s'arrêtant à l'entrée du chemin continuant dans la montagne.

Sur le balcon, accroupies derrière les barres de bois, les deux jeunes femmes entrevirent trois ombres indistinctes émerger des buissons. Deux d'entre elles, grandes et massives, leur parurent bizarrement accoutrées, comme enveloppées dans un imperméable lâche passé par-dessus leur tête.

Elles tressaillirent en réalisant soudain que leurs yeux, énormes, brillaient comme des rubis !

Un éclair sillonna le ciel, éclaira fugitivement la scène. Lilly et Martine, révoltées d'horreur, durent faire appel à toute leur volonté pour ne pas crier leur épouvante en découvrant ces êtres de cauchemar, enveloppés non point dans un imperméable mais dans deux grandes ailes repliées le long de leur corps grisâtre et duveteux !

Deux êtres aux monstrueux yeux rouges, accompagnés d'un homme au collier de barbe sombre.

Deux êtres inhumains dont l'un tendait à Francis une sorte de boîte de métal...

CHAPITRE IX

Dissimulés alentour avec ses amis, Gilles Novak épiait cette rencontre nocturne de Francis Maurel avec les deux hommes-phalènes flanqués d'un inconnu, bien humain, lui.

L'une des créatures mystérieuses présenta à Maurel une espèce de cube métallique sur lequel un éclair venait d'accrocher un reflet. Le garçon tendit les mains pour s'en saisir mais, soudainement, l'être hideux suspendit son geste en promenant rapidement autour de lui le regard de ses yeux rouges, imité par son comparse.

Dans la seconde qui suivit, les deux hommes-phalènes et le Terrien barbu qui les avait accompagnés détalèrent vers les buissons, emportant la boîte de métal et laissant Francis les bras ballants, hébété.

— Ils ont éventé notre présence ! jura Gilles Novak.

Un peu plus loin, à travers les arbres et les buissons, une lueur livide fulgura pendant deux ou trois secondes, dans la direction prise par les hommes-phalènes et leur complice. Une masse sombre, aux contours mal définis, s'éleva, agita la cime des arbres et fila en silence vers le sud-ouest, bientôt masquée par les nuages bas.

— Saurons-nous jamais ce que représentait cette curieuse boîte que l'homme-phalène allait donner à Francis ? chuchota Régine.

Maurel s'était dirigé vers la ferme. Il en franchit la porte, la referma doucement. Eric quitta sa cachette, derrière une antique sulfateuse déglinguée et patienta quelques minutes encore avant de reprendre le même chemin.

Gilles Novak abandonna le buisson qui le dissimulait et lança à voix basse le prénom du rouquin. Celui-ci se retourna tout d'une pièce en retirant vivement le Remington de sa ceinture.

— C'est moi : Gilles...

Régine, Floutard, Alain Le Kern, Dominique et René Voarino quittèrent à leur tour leur refuge.

— Bon Dieu ! souffla Eric. Vous avez vu avec quoi... avec qui Francis avait rendez-vous ? Des monstres ! Qui ressemblaient à d'énormes chauves-souris aux yeux rouges gros comme mes poings !

Le journaliste lui expliqua ce qu'ils savaient de ces « entités crépusculaires », ainsi désignées par leurs amis krentorans, puis enchaîna :

— Nous ignorons qui était cet homme au collier de barbe, mais je me demande s'il ne pourrait pas s'agir de cet envoyé d'Aden, du QG du terrorisme international, attendu par les Brigades de Monteillet. Si tel

est bien le cas, tout porte à croire désormais qu'une collusion existe maintenant entre les terroristes et les hommes-phalènes ! Et Dieu sait comment et pourquoi une telle alliance s'est établie.

— Et ce machin, que l'homme-phalène voulait donner à Francis et qu'il a remporté, finalement, pour déguerpir avec les autres ? questionna Eric. C'était quoi, à ton avis ?

— Pas l'ombre d'une idée, avoua Gilles Novak. Une bombe télécommandée, peut-être, visant à détruire votre ferme et vous avec ? Je n'en sais rien mais l'entrée en scène de ces créatures à la veille du rassemblement des candidats à l'émigration vers Hiéroush m'inquiète. Redoublez de vigilance ; il est à craindre que ces êtres récidivent et tentent de faire échec à cette Opération H prévue pour demain soir.

Montrant l'émetteur-récepteur suspendu en sautoir sur sa poitrine, le journaliste ajouta :

— A la première alerte, contacte nous, Eric.

Ils se serrèrent la main puis Gilles et ses compagnons s'éloignèrent sur le petit chemin menant à la route où ils avaient laissé leurs voitures.

Avant d'atteindre les véhicules, le journaliste s'arrêta et étira l'antenne de l'émetteur. Plus d'une minute s'écoula ; enfin, une voix se fit entendre, nasillarde :

— Raymond à l'écoute. *Over*.

— Ici Gilles, fit-il en mettant brièvement l'ufologue varois au courant de leur échec. Nous allons nous rendre aux abords de la ferme de Monteillet qu'occupe la bande dont Verneuil était le chef.

— Tu auras besoin de faire gaffe, nasilla Raymond Audemard. Ils ont sûrement posté des guetteurs.

— C'est sûr, mais la route est assez loin de la ferme. En pente, nous la descendrons au point mort jusqu'au petit chemin perpendiculaire. De la sorte, les autres n'entendront pas le bruit des moteurs. Accordons-nous trois heures maximum pour cette mission. Passé ce délai, si nous n'avons plus donné signe de vie, réveille Bernard et Jacqueline et contacte Eric, à Fontbonne. OK ?

— OK ! Gilles. Bonne chance... Et *méfi* ([33]), comme dirait Floutard !

Ils progressaient silencieusement dans l'herbe mouillée, au bord du chemin grim pant vers le Monteillet. La nuit, quasi totale, favorisait leur approche mais cette obscurité favorisait aussi la ou les sentinelles que les gauchistes avaient dû poster aux abords de leur repaire. Dans de telles conditions, il serait probablement difficile de les repérer.

Gilles et ses compagnons contournèrent la ferme à distance et allèrent se hisser sur un amoncellement de rochers afin de dominer le

site. Tapis dans les anfractuosités, ils demeurèrent silencieux, aux aguets, cherchant à trouver les ténèbres, sans grands succès. Ils avaient bien une paire de jumelles mais celles-ci, fournies par l'instituteur, étaient d'un modèle classique alors que, pour scruter la nuit, il aurait fallu disposer de jumelles snooperscopiques à vision infrarouge.

Seuls les éclairs, de temps à autre, illuminaient fugitivement le paysage et leur permettaient d'examiner les deux corps de bâtiments et le camion bâché avec, un peu plus loin, une R21 et une camionnette.

Le tonnerre grondait, tantôt proche, tantôt lointain, se répercutant longuement dans la vallée de la Glueyre. La pluie ne tarderait pas à tomber de nouveau.

— Attention ! chuinta Gilles. Il m'a semblé apercevoir une silhouette vers la droite, sur le sentier, derrière le camion. Je ne suis sûr de rien car c'est presque avant que ne s'éteigne l'éclair que j'ai vu... ou cru voir bouger une ombre, dans ce coin-là...

Rosita réprima un frisson, remonta le col élimé de la vieille gabardine en maudissant la pluie qui, depuis un quart d'heure, tombait à verse. L'eau dégoulinait sur son visage et ses longs cheveux noirs. Elle s'inquiétait pour le Kalachnikov, s'obligeait à le tenir le canon dirigé vers le sol.

Rosita, en fait, s'appelait plus prosaïquement Muriel. Mais depuis qu'elle avait rejoint les Brigades et voué une admiration immodérée aux *barbudos* cubains, le choix d'un prénom espagnol lui avait paru s'imposer. Au Monteillet, dans la chambre partagée avec Rodolphe, son « guérillero » qu'elle s'obstinait à appeler Carlos, elle avait même placardé un poster de Che Guevara.

Rosita sur le quivive, plissant les paupières sous l'orage, interrompit soudain sa ronde et releva le canon du Kalachnikov. Puis, tranquilisée, elle reconnut la longue silhouette de Simon, avec son béret basque ridicule sur sa tignasse hirsute.

— Putain de temps ! grommela Simon à mi-voix.

— Tu peux le dire. Et ce putain de ciré qui n'a plus rien d'imperméable !

Remarque nullement exagérée ; le tissu détrempé collait à sa peau, soulignait la courbe de ses seins. Elle remarqua le regard troublé du garçon, le houspilla avec une ironie gentille :

— Tu ferais mieux de penser à monter la garde au lieu de...

Elle étouffa dans sa main un éternuement et Simon grogna derechef :

— Putain de temps ! Tu vas attraper la crève ! Viens, il reste du café dans la bouteille thermos. Ensuite, on reprendra nos rondes.

Après une hésitation, elle le suivit jusqu'à l'appentis adossé contre

le mur sud de la ferme, près de la porte de la grange. Ainsi abrités de la pluie, ils déposèrent leurs fusils et Simon versa dans le gobelet en plastique le café brûlant. Rosita le but à petites gorgées, réprimant encore un frisson avant que le breuvage ne la réchauffe un peu.

Le garçon contempla le visage de la jeune femme, debout contre le mur. Elle soutint son regard, mais détourna légèrement la tête lorsqu'il s'avança pour l'embrasser, tolérant seulement un baiser sur la joue.

— Ne fais pas l'idiot, Simon ! chuchota-t-elle. Si Carlos savait ça, il te casserait la gueule ! Tu sais combien il est jaloux.

— Merde ! nous allons peut-être crever, tous tant que nous sommes, demain ou dans quelques jours et tu parles de jalousie, de Carlos, de...

Il la prit dans ses bras, l'embrassa avec fougue et elle ne le repoussa point, cette fois, lui rendant son baiser avec la même frénésie. Gémissant lorsqu'il pétrit ses seins à travers le tissu mouillé, elle chercha fébrilement sa virilité...

— Viens dans la grange...

Tout scrupule aboli, elle l'accompagna. La porte fut ouverte avec d'infinies précautions. Sur la pointe des pieds, ils allaient franchir le seuil de la grange où un tas de paille favoriserait leurs étreintes, mais ce beau projet fut contrarié de façon brutale par un objet lourd abattu sur leur nuque !

En l'occurrence, il s'agissait de la crosse des Remington, enveloppée de chiffon, que Gilles et Floutard venaient de transformer en matraque ! Ils soutinrent leurs corps pour éviter tout bruit suspect et les soulevèrent, les chargèrent sur leur épaule pour, sous une pluie battante, s'éloigner sur le chemin.

Rejoints par la petite troupe, ils progressaient lentement quand, tout à coup, Gilles s'arrêta, allongea la fille sur le talus.

— Qu'est-ce que tu fais ? questionna Floutard en déposant lui aussi son fardeau.

— Je viens de penser à une petite mise en scène, fit le journaliste en se penchant sur Rosita.

Le voyant fourrager sous sa jupe, Régine s'exclama :

— Eh ! Mais qu'est-ce que tu fais ?

Il parvint à faire glisser le slip de la fille le long de ses cuisses et répondit, avec un sourire rusé :

— Une pièce à conviction destinée à accréditer la thèse de la fugue de ce couple. Charles et moi, cachés près de la grange, avons entendu leurs confidences : un certain Carlos, l'amant de Rosita, est paraît-il d'un naturel jaloux. Je vais retourner à la grange, déposer ce slip dans la paille, m'y rouler pour laisser croire qu'ils ont fait l'amour avant de filer en oubliant de refermer la porte de la grange. Un départ précipité, provoqué par exemple par l'approche de ceux qui venaient

les relayer.

— Ça peut marcher, admit René. Allons-y, je te couvrirai pendant que tu feras ce cinéma, sourit-il.

Dans la cave de la maison de l'instituteur, Rosita et Simon avaient fini par reprendre conscience. D'abord interloqués, ils avaient fait mine de se redresser mais les liens qui enserraient leurs poignets et leurs chevilles leur avaient tout juste permis de s'asseoir et de s'adosser au mur.

Ils promènèrent autour d'eux leurs regards égarés, anxieux : ils se trouvaient dans une sorte de niche, au fond d'une cave. Devant eux, un couloir, un passage au mur en pierre apparentes couvertes de salpêtre.

— Merde ! On s'est fait coincer et sûrement par les gendarmes !

— C'est de ta faute ! renvoya la fille. Je n'aurais pas dû accepter de faire l'amour dans la grange, d'abandonner notre surveillance !

— Faire l'amour ? Tu parles ! Ces fumiers nous ont sonnés avant que nous ayons pu faire quoi que ce soit ! Et ce n'est pas des débutants : nous n'avons rien entendu de leur approche. J'ai un putain de mal de crâne !

— Moi aussi... Les copains vont partir à notre recherche. Pourvu qu'ils parviennent à nous délivrer !

Le voyant faire une mimique mitigée, elle en comprit la raison et rumina :

— C'est sûr, on va se faire engueuler, mais je dirai que j'étais fiévreuse, sous la pluie et que je suis venue te demander un peu de café pour me réchauffer. Et c'est pendant que nous buvions que nous aurons été assommés par ces ordures de la bande à Novak. Les copains découvriront le thermos, le gobelet, nos fusils sous l'appentis et...

Elle se tut subitement, sursauta en voyant paraître Gilles Novak et ses amis qui, cachés jusque-là dans le couloir de la cave, n'avaient rien perdu de leur conversation.

Le journaliste les considéra, sarcastique.

— Les choses, aux yeux de vos complices, ne se seront pas passées d'aussi innocente façon, grâce à une petite mise en scène destinée à détourner leurs soupçons. Après vous avoir assommés, j'ai déposé dans la grange la bouteille thermos et le gobelet. Je me suis roulé dans la paille, pour y laisser un creux assez large, comme aurait dû en laisser un couple en train de faire l'amour. J'ai pris soin de déposer vos fusils un peu plus loin, également sur la paille. Enfin, j'ai « oublié » sur place une pièce à conviction, fit-il en regardant la prisonnière : ton slip.

La fille eut un sursaut d'incrédulité, puis elle remua les jambes et les fesses, puis ses yeux s'agrandirent lorsqu'elle réalisa qu'il disait vrai

: sa culotte avait disparu !

— Si par hasard ton petit ami Rodolphe devait te retrouver, tu aurais du mal à lui faire croire que, pour boire un café, il t'a fallu enlever ta culotte ! En général, ce n'est pas nécessaire...

A son ironie, elle éructa un juron des plus obscènes. Gilles n'en eut cure et questionna :

— Qui est ce barbu basané, arrivé au Monteillet à bord d'une R 21 ouvrant la route à un camion bâché ?

Rosita cessa de grincer des dents, refoula sa fureur et gloussa avec mépris :

— Comment ! Tu ne l'as pas reconnu ? Mais c'est Fidel Castro, voyons ! En passant dans le coin, il est venu nous dire un petit bonjour. C'est plutôt gentil, non ?

Le soufflet magistral que Régine lui administra, lui, n'avait rien de gentil ! Elle doubla la dose et menaça :

— Les réjouissances ne font que commencer ! Regarde-moi bien... Regarde aussi mes amies, fit-elle en désignant Dominique et Jacqueline. Nous avons été enlevées par les sauvages établis au-delà de la ferme de Saint-Donnat. Des heures durant, nous avons été battues, violées, souillées par ces porcs et leurs truies de compagnes. Cela pour te faire comprendre — à toi aussi, ajouta-t-elle à l'adresse de son complice — que nous avons une dent contre la pourriture dont vous faites partie !

— Et plus qu'une dent, c'est même un dentier que nous avons contre ces sadiques ! renchérit Floutard. Alors, si vous voulez voir le jour se lever, vous auriez intérêt à répondre gentiment.

Simon répliqua, dans un rictus haineux :

— Gros lard ! Va te faire enculer.

Le Méridional serra les poings.

— C'est pas trop mon genre, vois-tu, et puisque tu sembles avoir le mot pour rire, rigolons...

Une façon de parler, certes, car les deux terroristes n'eurent guère envie de « rigoler » dans la demi-heure qui suivit ! Ce fut Simon qui craqua le premier et demanda grâce. Rosita, dans un sursaut de fanatisme et malgré le traitement qu'elle aussi venait de subir, l'injuria, le traita de lâche, de « vendu » et autres amabilités.

Il tourna vers elle un visage pas très beau à voir et riposta :

— T'as pas compris, pauvre conne, que notre combat, notre mission, tout ça c'est foutu ? Foutu comme est foutue la Terre ? T'as vu ce qu'il reste d'Aden ? T'as pas pigé que demain peut-être, c'est la fin du monde ? Et tu voudrais que, pour un idéal qui ne signifie plus rien, nous fermions notre gueule et restions dans ce trou ? Tant qu'à crever, je veux crever en plein soleil !

— Manque de pot, il flotte à tout va, laissa tomber Charles

Floutard.

— Mais que cela ne change rien à tes bonnes résolutions, Simon, conseilla Gilles Novak. Nous t'écoutons,

Vaincu, mais conservant un faible espoir de s'en tirer, il parla :

— Le barbu arrivé hier s'appelle Rico. Rico Tavira. C'est un Cubain, appartenant au QG des Forces Révolutionnaires des Brigades Rouges Internationales qui ont pris le relais des opérations après la destruction du QG d'Aden. Claudio Mola, c'est le chauffeur du camion d'armes qu'ils nous ont livrées : des fusils mitrailleurs, trois mortiers, des bazookas, des...

Rosita détourna la tête, le front appuyé contre le mur et se mit à pleurer de rage, hoquetant, fanatique.

— Salaud ! Salaud ! Salaud !

Dominique la gifla à toute volée et lui appliqua un bâillon tandis que Simon reprenait, d'une voix lasse :

— Dans le camion, il y avait aussi ce... cette chose terrifiante : cet être qui ressemble à une gigantesque chauve-souris. Une créature qui, nous a appris Rico, vient d'un autre monde.

— Un homme-phalène, nous connaissons, continue, abrégua le journaliste, impatient.

— Rico nous a dit que ces êtres avaient pris contact avec les Cubains pour leur offrir la possibilité de quitter la Terre qui allait être détruite sous peu par un cataclysme. Les hommes-phalènes

— Rico a cru le comprendre — sont peu nombreux ; ils ont besoin d'alliés pour faire obstacle au plan d'évacuation des hommes, des femmes, des familles que vous avez convoqués pour demain soir. Ces créatures veulent s'implanter sur je ne sais plus quelle planète que les Krentorans destinent aux émigrés.

— La planète Hiéroush.

— Peut-être, fit Simon, avec un haussement d'épaules. Hier soir, un deuxième homme-phalène est arrivé, à la nuit tombée, apportant un appareil cubique qui devait être remis dans la nuit à Maurel, votre copain de Monteillet.

— Mais auparavant, intervint Gilles, dans l'après-midi Maurel avait été enlevé, suggestionné par l'homme-phalène caché dans le camion en route pour votre tanière, c'est bien ça ?

— Oui, et il a été remis en circulation un peu plus tard. Il avait reçu l'ordre posthypnotique de sortir, dans la nuit, afin de prendre livraison de l'appareil destiné à abolir la volonté des occupants de Fontbonne... d'abord.

Devant son silence, le journaliste insista :

— Et ensuite ?

— Ensuite, Maurel devait recevoir un second appareil qu'il avait pour mission de déposer à proximité de la maison de l'instituteur, au

Cheylard... Ici, sans doute, fit-il en parcourant des yeux les murs de la cave. L'appareil vous aurait en quelque sorte déconnectés et les hommes-phalènes auraient pu alors vous programmer afin que, demain soir, vous ne réagissiez pas lorsque nous aurions pris la place des émigrants pour quitter la Terre, à bord de l'astronef krentoran.

Gilles et ses compagnons s'entre-regardèrent, appréciant la ruse à sa juste valeur mais le journaliste fit remarquer :

— Les émigrants seront près de trois cents, or vous n'êtes au Monteillet qu'une vingtaine.

— Tous les groupes terroristes de l'Ardèche et des Alpes de Haute-Provence ont été alertés. Cela fait près de cinq mille gars et filles qui auraient pu embarquer. Les hommes-phalènes nous ont dit que cet astronef géant pouvait recevoir un plus

L grand nombre encore de passagers.

René Voarino eut un sourire ironique.

— Et tu crois que les Krentorans se seraient laissés duper ? Qu'ils auraient trouvé normal de voir arriver cinq mille bonshommes alors qu'ils n'en attendaient que trois cents, du moins dans ce secteur ?

Gilles hocha la tête, approbateur.

— Ou bien les hommes-phalènes sont de fieffés crétins pour avoir pensé cela, ou alors ils vous ont bernés, vous ont fait croire qu'ils voulaient vous sauver en préparant à votre insu un plan tout différent... Mais lequel ?

— Oui, opina Alain Le Kern, leur conduite sent le piège à plein nez ! Et les *barbudos* de La Havane s'y sont laissés prendre. Tout comme vous, à Monteillet.

Le journaliste s'adressa à l'instituteur :

— Va alerter Eric. Explique-lui ce qu'est cet appareil cubique et téléphone également à monsieur Florent, de la ferme de Saint-Donnat, pour qu'il nous rejoigne ici. Au passage, qu'il prenne monsieur Flavien, le berger. Ils auront pour tâche de surveiller constamment les abords de ta maison, dans l'éventualité où les hommes-phalènes viendraient déposer à proximité l'un de ces appareils destinés à annihiler notre volonté !

— D'accord. Je vais aussi prévenir Félix Buffel, le maire et ses amis sûrs qui ont transporté ici les armes du maquis.

Montrant d'un mouvement de tête les deux prisonniers, il s'inquiéta :

— Et eux, qu'est-ce qu'on en fait ?

— Nous les laisserons attachés au tuyau qui longe le mur. Nous préviendrons Félix Buffel, le maire. Demain, quand l'Opération H sera terminée, il les délivrera et ils pourront aller se faire pendre ailleurs !

La maison de l'instituteur prenait des allures de bastion avec, sur le balcon face à la vallée, Flavien, le vieux berger qui faisait les cent pas, une mitraillette Sten sous le bras et, sur le second balcon, vers l'arrière du bâtiment, Florent, le fermier qui avait pour consigne de surveiller la montagne, une paire de jumelles suspendue sur la poitrine.

Vers midi, Félix Buffel, le maire du Cheylard, appela l'instituteur :

— Je viens de discuter avec Heyrard, notre toubib. En allant faire une visite à Jaunac, tout à l'heure, il a surpris, de loin, heureusement pour lui, — un groupe important d'hommes et de femmes qui, en l'apercevant, se sont efforcés de se planquer. A tous les coups, à leur allure, ce sont les types de la communauté installée du côté de l'Abralugade.

« Après ce que tu m'as appris, ce matin, je comprends qu'ils se

dirigent vers notre secteur, se cachant dans la montagne, pour intervenir cette nuit lors de l'évacuation des émigrants.

— Combien étaient-ils ?

— Le docteur Heyrard en a vu une vingtaine, mais ils peuvent être beaucoup plus, disséminés dans la nature. J'ai téléphoné à tous les fermiers que je connais personnellement pour leur demander de me prévenir s'ils repèrent, sur le territoire de la commune ou aux environs, d'autres déplacements de ce genre et je te tiendrai au courant.

Bernard Duroc le remercia et rapporta son entretien à Gilles et à ses compagnons avant d'appeler son ami, le docteur Bonelli, à Saint-Pierreville.

— Non, répondit celui-ci, rien vu de pareil lors de mes visites ce matin. En revanche, l'infirmière qui allait faire une piqûre à un malade de Saint-Julien-du-Gua, a aperçu dans la montagne un groupe important de gens armés de fusils qui avançaient vers le nord. Il était huit heures.

Gilles Novak suggéra, lorsqu'il eut raccroché :

— Demande à ton ami Buffel s'il est possible de louer un hélicoptère et à quel endroit, le plus près possible du Cheylard.

L'instituteur acquiesça, appela le maire et lui exposa la requête. Félix Buffet le renseigna :

— Il n'y a qu'à Valence qu'il trouvera ça. J'ai un ami, à l'aérodrome, je vais lui poser la question. Dis à Gilles de venir me trouver, à la mairie. Il est peut-être possible, grâce à mon copain, de louer un hélico par téléphone ; cela éviterait la perte de temps d'un voyage à Valence. L'appareil pourrait facilement se poser sur notre terrain de foot.

Il en fut bien ainsi.

Une heure plus tard, un vieil hélicoptère. Alouette III à sept places, équipé d'un turbomoteur Turboméca Artouste III B, se posait sur le terrain de sport dans le vrombissement de son rotor en stratifié de verre.

Gilles, Régine, Floutard et Alain Le Kern (portant chacun un paquet ficelé à la hâte, sans élégance) attendirent que le rotor tripales se fût arrêté de tourner pour s'avancer. Le pilote sauta à terre et vint à leur rencontre, vêtu d'un blouson et d'un pantalon kaki des surplus de l'armée. D'un abord sympathique, il se présenta en échangeant avec eux une vigoureuse poignée de main :

— Hervé Chabrier. L'un de mes collègues, à qui le maire de Cheylard a téléphoné pour commander mon appareil, n'a pas pu me préciser si vous aviez arrêté un plan d'excursion.

Le pilote sourit.

— Il y a certains règlements à respecter et, par radio, je dois tenir informée ma compagnie avant de vous embarquer.

— Notre plan de vol, très sommaire, consistera à voler en cercles excentriques, d'abord autour du Cheylard à assez basse altitude, expliqua Gilles Novak. Nous suivrons ensuite la vallée de l'Eyrieux jusqu'à Saint-Sauveur-de-Montagut où, là aussi, vous décrierez des cercles, vers les Ollières-sur-Eyrieux, à la jonction des routes venant de Privas et de Beauchastel. Pas d'objection ?

— Aucune. Mais vous ne choisissez pas les endroits les plus spectaculaires de l'Ardèche et du Vivarais. De nombreux coins sont beaucoup plus attrayants, par exemple la Cascade de Burzet, la merveilleuse région de Vallon-Pont-D'arc et les gorges de Lebeaume, le lac d'Issarlès, entre autres sites remarquables.

— La prochaine fois, peut-être, répondit Régine en lui décernant son plus beau sourire. Aujourd'hui, cette excursion suffira. Nous avons un tas de photos à prendre, fit-elle en montrant son appareil pendu en sautoir sur sa poitrine.

— Et ces... parquets ? Vous les emportez ?

— Oui, monsieur Chabrier. Ce sont des films de diverses sensibilités et de menues bricoles pour mon appareil photo.

Le pilote lorgna un instant ces paquets maladroitement ficelés puis consulta sa montre.

— OK ! Nous pouvons embarquer...

Ils prirent place dans la cabine de l'hélico, Gilles à côté de Chabrier, Régine, le géomancien, le portraitiste derrière eux, chacun tenant sur ses genoux son paquet, en affichant un air de sainte innocence... Paquets si mal enveloppés qu'ils laissaient un ruban noir entre les plis du papier d'emballage !

L'appareil décolla dans l'assourdissant battement des pales, se balançait et, tel un gros insecte, la queue un peu plus haute que la cabine, il s'éleva rapidement et reprit son assiette pour filer vers le nord.

— N'allez pas trop vite, si j'ai mal au cœur ! cria Régine en se composant une mimique craintive, pour jouer les oies blanches.

Il sourit avec indulgence, fit oui de la tête, les mains aux commandes, tandis que Floutard de son côté et Alain Le Kern du sien examinaient attentivement le système de fermeture des doubles portes coulissantes...

Muni de jumelles, Gilles ne tarda pas à repérer — s'aidant d'une carte étalée sur ses genoux — une cinquantaine d'hommes et de femmes qui, à l'approche de l'hélicoptère, s'égaillèrent sous le couvert de la forêt, à deux ou trois kilomètres à peine du plateau, au nord du Cheyard, là où devaient être rassemblés ce soir même les émigrants !

A l'aide d'un feutre, il cocha leur position sur la carte.

S'éloignant du Cheylard en décrivant des cercles de plus en plus larges, l'appareil survola un autre groupe, nettement supérieur en nombre au précédent et qui semblait se diriger aussi vers le plateau. Le pilote, jetant un coup d'oeil au journaliste, s'étonna un peu de ses griffonnages sur la carte topographique ; griffonnages correspondant à la position de ces deux groupes de jeunes. Curieux passagers, se dit-il... sans se douter à quel point il était au-dessous de la vérité !

Obéissant aux gestes de Gilles Novak, Hervé Chabrier survola la vallée de l'Eyrieux, sinueuse à souhait pour, ensuite, prendre de l'altitude en obliquant vers le sud-sud-ouest en direction de la ferme de Monteillet. Avant d'atteindre le siège de ce groupe d'Action Directe, ils repérèrent une forte concentration de terroristes qui, avec des camions et camionnettes, avec cinq vieux autocars et deux autres flambant neufs se dirigeaient, sans doute possible, vers le Cheylard. Les premiers éléments de la colonne s'engageaient sur la minuscule route menant à Saint-Julien-Labrousse, voulant manifestement éviter le Cheylard pour le contourner et se rapprocher du plateau par le village de Nonières.

Plus bas vers le sud-sud-est, ils localisèrent une seconde colonne de véhicules hétéroclites roulant à vide, ayant ainsi débarqué leurs occupants et allant assurément prendre livraison d'autres renforts !

Ils survolèrent le village de Saint-Sauveur-de-Montagut en prenant de la hauteur pour suivre les méandres de la route encaissée épousant les contours de la vallée qui s'élargissait progressivement. Gilles eut un geste brusque pour inviter le pilote à perdre de l'altitude, à ralentir, ce qu'il fit.

Le journaliste et ses compagnons, assez effarés, venaient de découvrir une énorme concentration d'individus le long de la plage de galets, large d'une soixantaine de mètres mais qui s'étirait sur plusieurs centaines de mètres. Au-delà de la colline, sur une petite route secondaire, des cars, des camions attendaient la nuit venue pour dresser un barrage ou transporter les tueurs vers le Cheylard

A l'avant de Saint-Sauveur, le village des Ollières, tout près de cette plage, constituait un point stratégique de première importance : il se trouvait en effet à la jonction des deux routes qu'emprunteraient fatalement les véhicules des trois cents candidats à l'émigration venant en majorité de la région parisienne.

Ces quelque deux mille hommes et femmes, à l'approche de l'hélicoptère, s'étaient empressés de cacher tant bien que mal leurs armes et Gilles souhaitait vivement que le pilote ne les ait point remarquées !

Il cria en accompagnant de gestes ses paroles :

— Refaites un passage à basse altitude le long de la plage et au-

dessus de ces gens. Cinq cent pieds environ. OK ?

Le pilote opina tandis que Régine, à travers la paroi galbée du cockpit, faisait de grands bonjours à la multitude. Certains lui répondirent et d'autres, haineux à l'endroit de ces touristes pourris, lui firent un bras d'honneur !

L'hélico s'éleva, amorça un virage et redescendit le long de la rivière, à cent cinquante mètres de hauteur seulement.

— Un peu plus vite, conseilla Gilles après avoir reçu un acquiescement muet de Floutard et d'Alain Le Kern, derrière lui.

L'appareil accéléra... et soudain un vent violent envahit la cabine : le peintre et le géomancien, simultanément, venaient d'ouvrir la petite porte coulissant sur la grande, de chaque côté du cockpit ! Du paquet mal ficelé, ils avaient chacun retiré deux sortes de grosses boules enveloppées d'un tissu noir, avec un bizarre capuchon entouré d'un ruban de même teinte.

Le pilote hurla, furieux et affolé à la fois :

— Fermez ça, bon Dieu ! Fermez ces portes immédiatement !

L'ordre fut couvert d'abord par le vrombissement assourdissant du rotor, ensuite par l'explosion de la première grenade Gamon ! En l'espace de quelques secondes, huit de ces grenades artisanales composées de plastique truffé de billes d'acier furent larguées parmi les révolutionnaires ! Le chapelet de détonations claqua comme autant de salves d'artillerie qui se répercutaient dans la vallée ! Ces armes redoutables firent des ravages sanglants parmi la foule hurlante. La plage était jonchée de cadavres, de mourants, de blessés qu'ils n'eurent évidemment pas le temps de compter mais qu'ils estimèrent à plus d'un millier !

Livide, les yeux exorbités devant ce carnage, le pilote prit de l'altitude. Sage initiative car les survivants commençaient à tirer des rafales de mitraillettes — sans danger pour l'appareil qui volait à cent cinquante pieds — mais certains utilisaient des Kalachnikov, d'une portée infiniment supérieure.

Le voyant enclencher la commande de l'émetteur, Gilles la rabaissa vivement et retira de dessous son blouson en daim le Remington :

— Vous ne me laissez pas le choix des moyens, Chabrier ! Remettez le cap sur le nord-nord-ouest!... Et pas question de communiquer avec votre base !

— Vous êtes fous... ou quoi ? hurla le pilote tandis que Le Kern et Floutard refermaient les portières, non sans mal. Tous ces malheureux, que vous avez froidement... bombardés, massacrés !

— Des assassins, des tortionnaires accomplis ou en puissance, qui tous appartiennent aux Brigades Rouges ou à Action Directe. Ça vous dit quelque chose, ces fumiers-là ?

Hervé Chabrier lui coula un regard effaré mais incrédule.

— Cap sur Monteillet. Nous avons encore des offrandes à leur disposition, déclara Gilles en montrant, sur la carte, la position de la ferme transformée en QG régional sous la houlette de Rico Ta vira.

Le pilote, après un coup d'oeil sur l'index du journaliste passé dans le pontet du barillet, obtempéra :

— OK ! Mais... pourquoi ? Je n'éprouve aucune sympathie pour ces salopards, mais pourquoi vous attaquez-vous à eux au lieu d'alerter les autorités ?

— Vous êtes marié ?

Il crut avoir mal entendu, se fit répéter la question, répondit par la négative.

— Cette planète est fichue ; des cataclysmes vont, demain, dans quelques jours, la ravager, détruire la civilisation. En divers coins du globe, cette nuit, des techniciens, des ouvriers spécialisés, des chercheurs en toutes disciplines, ainsi que leur famille, vont être rassemblés pour fuir la Terre condamnée et s'établir sur une planète vierge. Voulez-vous être du nombre, Hervé ?

Le pilote lui jeta un regard en biais et renvoya, avec une ironie amère :

— Vous comptez sur mon hélico pour gagner cette... prétendue planète ?

— Non, sur un astronef qui, dans la nuit, se posera sur le plateau, au nord du Cheylard.

Chabrier ne répondit pas tout de suite et réduisit sa vitesse, perdit de l'altitude, annonçant simplement :

— Votre objectif : Monteillet. Un premier passage et nous revenons ? Décidez-vous vite...

— Un seul passage à pleine gomme ! Prêt, Charly ?

Le Méridional avait déjà ouvert la porte, s'arc-boutant contre les montants de métal, une Gamon tenue par le capuchon, le ruban du détonateur entre ses doigts. Le QG avait reçu des renforts ; une centaine de terroristes s'agitaient autour de la ferme à l'approche de cet hélicoptère. Des hommes, des femmes sortirent en hâte hésitant à épauler leur fusil. Une hésitation fatale : la première Gamon explosa dans une déflagration assourdissante, pulvérisant la façade, projetant d'innombrables billes d'acier. La seconde fit voler en l'air le camion bâché qui en retombant explosa avec son chargement de munitions.

La presque totalité des forbans d'Action Directe gisaient mutilés, autour de la ferme enveloppée de poussière et de fumée...

Le pilote tourna la tête vers le journaliste.

— Deuxième objectif, les abords du plateau, j'imagine ?

— Saine imagination, sourit Gilles Novak en rengainant son arme. Alors, c'est oui, Hervé ?

— Affirmatif, Gilles. Dieu fasse que vous disiez vrai et que je ne

m'embarque pas dans une sale histoire en vous faisant confiance !

Une dizaine de minutes suffirent pour qu'ils fussent en vue dudit plateau, zone sensiblement rectangulaire de trois cent mètres de large sur environ huit cent mètres de long, plantée de garrigue et d'herbe folle avec, ici et là, des blocs de rocher peu élevés.

A moins d'un kilomètre, à l'abri des arbres et des buissons, plus de cinq cents terroristes s'étaient regroupés, la plupart allongés ou assis près de leurs fusils. Certains se levèrent en voyant arriver cet hélicoptère, pour s'enfoncer plus avant dans la forêt mais ils n'allèrent pas loin. Lâchées à faible intervalle, les dernières Gamon explosèrent au milieu du rassemblement, projetant en l'air des grappes d'hommes et de femmes, faisant une hécatombe de corps déchiquetés !

— Sale besogne ! grimaça le pilote en décrochant pour s'élever et grimper vers la montagne avant d'amorcer un virage en direction du Cheylard.

— C'est vrai, admit Gilles Novak. Aussi sale que les carnages de Mogadiscio, de l'aéroport israélien de Lod, des athlètes de Munich, du magasin Tati et autres forfaitures de la racaille terroriste !

L'Alouette revint se poser sur le terrain de foot du Cheylard et là, le pilote, plutôt pâle, soupira :

— J'ai fait les commandos parachutistes ; mais en temps de paix, l'entraînement — je viens de m'en apercevoir — n'a qu'un très lointain rapport avec les opérations militaires lors des hostilités. Votre série d'attaques surprises m'a... passablement secoué et pour un baptême du feu, il était réussi ! La prochaine fois, je vous décevrai moins...

Gilles nota « prochaine fois » avec satisfaction et esquissa un sourire sans joie.

— Il n'y en aura qu'une, Hervé, de prochaine fois : cette nuit, lors de l'embarquement des émigrants. Mais comme nous n'avons pas pu détruire complètement les groupes d'Action Directe, il nous faudra prévoir la couverture du convoi de ces hommes et ces femmes convoqués à vingt-deux heures au village de Saint-Laurent-du-Pape, non loin de la nationale 86 venant de Valence. Nous serons certainement contraints à de nouvelles interventions, ponctuelles, pour faire échec aux terroristes qui, par tous les moyens, tenteront de s'opposer à l'Opération H, nom de code de l'évacuation des émigrants.

— Je vais devoir retourner faire le plein à Valence, Gilles, et sans perdre une minute dans l'éventualité où des témoins de notre corrida auraient signalé l'immatriculation de l'hélico à la gendarmerie. Je prendrai la précaution d'appeler ma compagnie pour un message de routine et verrai bien si ça sent le brûlé.

— Trop risqué, Hervé, réfléchit le journaliste. Appelle-la immédiatement et signale que tu as assisté au bombardement de Dunières-sur-Eyrieux par un appareil identique au tien, lequel a

immédiatement mis le cap vers l'ouest. Ayant la charge de passagers, tu n'as pas voulu prendre le risque de le suivre pour localiser son point d'atterrissage.

Le pilote hocha la tête et cligna de l'œil, usant à son tour du tutoiement :

— Malin comme un singe, hein ? Tu peux compter sur moi. Je serai de retour dans une heure environ. Tu as ma parole.

— Merci, Hervé. Pendant ce temps, nous allons confectionner d'autres Gamon pour...

Il s'interrompit en voyant arriver, roulant à fond de train, la 2 CV de Jacqueline Duroc qui stoppa en dérapant près de l'hélicoptère. Elle courut vers ses amis, excitée.

— Nous venons de recevoir un appel d'Eric : il y a trois quarts d'heure environ, Francis Maurel, qui jusqu'ici avait toujours l'air aussi absent, a subi une sorte de violente secousse et porté les mains à sa tête. Il a regardé ses copains de Fontbonne avec un air ahuri et ceux-ci réalisèrent qu'il était redevenu normal !

— Il y a trois quarts d'heure, nous avons bombardé le repaire de Monteillet, expliqua Gilles. Là devait se trouver le système de contrôle psychique des hommes-phalènes et nos Gamon l'ont détruit. Aussitôt, Francis a été délivré de son influence pernicieuse. C'est une excellente nouvelle, Jacqueline. Nous allons regagner ta maison et appeler Francis afin qu'il rapplique sans tarder, avec les membres de sa communauté. Ensemble, nous étudierons le plan des opérations de la soirée...

Le village de Saint-Sauveur-de-Montagut était en effervescence car la nouvelle de l'incroyable attaque aérienne dirigée contre un rassemblement de terroristes, à peu de kilomètres de là, s'était rapidement propagée. Une première patrouille de la gendarmerie s'était rendue sur les lieux et avait constaté « l'effroyable » hécatombe, dénombrant près d'un millier de victimes, morts ou blessés... tous armés de fusils ou de mitraillettes et de revolvers !

Des éléments valides, il n'en restait plus un seul, des témoins attirés par les explosions ayant déclaré aux gendarmes avoir vu des groupes d'hommes et de femmes, pareillement armés, fuir dans la montagne et abandonner les moribonds et les blessés.

Dans l'heure qui suivit, d'innombrables ambulances, fourgonnettes de la gendarmerie, camions militaires et cars de CRS, envahissaient la région, dressaient des postes de contrôles sur les routes pour en interdire l'accès afin de permettre l'évacuation des blessés vers Valence et Montélimar notamment.

Des hélicoptères de la gendarmerie et de l'armée faisaient des va-

et-vient constants, patrouillaient à la recherche des fuyards armés dont certains groupes ne tardèrent pas à être repérés. Le commandement militaire de la région, le QG de la gendarmerie n'ignoraient pas, naturellement, la présence de communautés suspectes dans l'Ardèche et le Vivarais, mais le laxisme ambiant et une certaine forme d'attentisme n'avaient pas permis que l'on s'occupât d'un peu plus près de ces foyers terroristes.

En haut lieu, à présent, l'on s'inquiétait, l'on se remuait devant cette situation devenue « préoccupante » ! Alerté, le ministère de l'Intérieur avait aussitôt donné des ordres au superpréfet de Région qui les avait répercutés sur le préfet, lequel avait renvoyé les consignes à la gendarmerie pour rétablir l'ordre cependant que le ministre de la Défense alertait à son tour le haut commandement de la région militaire intéressée pour mener une action immédiate contre les fauteurs de troubles !

Autant de renseignements appris par le pilote Hervé Chabrier et rapportés à Gilles Novak lors de son retour au Cheylard, après le ravitaillement en carburant de l'hélicoptère.

— J'ai survolé la région de Saint-Sauveur, commentat-il. Il y règne une pagaille indescriptible et je crains fort que le convoi des émigrants ne soit bloqué sur la route bien avant la fourche des voies menant à Saint-Sauveur.

Dans la salle à manger de la maison de l'instituteur transformée en PC opérationnel, ils se penchaient sur une carte de la région. Gilles rumina, soucieux :

— Le rassemblement des véhicules a été fixé au village de Saint-Laurent-du-Pape, ce soir à vingt-deux heures. Si la route d'accès à Saint-Sauveur est bloquée, nous déroutérons le convoi par la petite départementale 266 ; ensuite, cap sur Vernoux-en-Vivarais et de là, la départementale 2 aboutit à Lamastre. De Lamastre, le convoi redescendra vers le Cheylard.

— Un énorme détour, fait de petites routes en lacets, de chemins impossibles ! maugréa l'instituteur, mais je ne vois pas le moyen de faire autrement. Les émigrants, dans les meilleures conditions, ne parviendront pas au point de ralliement avant une ou deux heures du matin. Car du Cheylard au plateau, il y a plus d'une demi-heure de marche, le jour ; davantage, la nuit.

— Tu l'as dit, Bernard : il n'y a aucun moyen de faire autrement. Mais à quelque chose malheur est bon : ce détour éloignera les immigrants du secteur où Action Directe prépare certainement des embuscades. En principe, le seul danger subsistant réside dans la présence des terroristes survivants disséminés autour du plateau. Ceux-là pourraient fort bien nous donner du fil à retordre...

C'est en fait vers trois heures seulement que le convoi de véhicules transportant les émigrants, après de multiples détours, parvint aux abords du Cheylard. Et ce grâce à Bernard Duroc qui, enfant du pays, connaissait parfaitement les petites routes de montagne.

A bord de l'hélicoptère d'Hervé Chabrier, Gilles Novak, Charles Floutard et Alain Le Kern n'avaient pas eu besoin d'intervenir, se bornant à survoler la longue file du convoi, prêts à riposter à toute attaque, non point à l'aide des Gamon, qui eussent été aussi meurtrières pour les assaillants que pour leurs victimes, mais avec des mitraillettes et des carabines à répétition de l'armée américaine.

A la sortie du village, le maire et ses amis, Régine, Jacqueline, Dominique, René Voarino, Raymond Audemard et les membres de la communauté de Fontbonne, accueillirent les familles qui, marmots endormis ou pleurnichant, quittaient leurs voitures, assez impressionnés de se voir entourés par ces hommes et ces femmes armés jusqu'aux dents !

Sur des réchauds, au bord de la route, chauffaient des marmites de café, de lait, qui furent distribuées en hâte, ainsi que des sandwiches et des friandises pour les enfants.

Gilles Novak, les mains en porte-voix, avait annoncé :

— Mes amis ! Le temps presse et nous ne pouvons nous accorder qu'une pause d'un quart d'heure. Rassemblez vos bagages, tous vos bagages sur le bord de la route et tout à l'heure, ils seront... transportés à bord de l'astronef. Il est hors de question de vous engager dans ce sentier de montagne avec ces fardeaux. De plus, vous devrez veiller, en vous rapprochant du point de ralliement, à faire le moins de bruit possible, à mettre un mouchoir sur la bouche des enfants ou des bébés qui pleureront.

« A la moindre alerte, jetez-vous à plat ventre. Je dis bien de vous y jeter et non pas de vous mettre d'abord à genoux pour ensuite vous allonger ! Il est possible en effet que des hommes des Brigades Rouges ou d'Action Directe tentent de nous attaquer. Surtout, ne succombez pas à la panique, ne vous dispersez pas dans la forêt, en pleine nuit. Vous serez encadrés, protégés et un premier groupe ouvrira la marche afin de vous couvrir. »

„Rien moins que rassurés, les émigrants, la pause terminée, se mirent en route derrière Gilles Novak et ses amis tandis que les jeunes gens de la communauté de Fontbonne, le maire et ses adjoints, tous armés de fusils ou de mitraillettes, les encadraient et fermaient la marche pour parer à toute attaque sur les arrières.

Progression pénible sur ce sentier caillouteux, dans une obscurité quasi totale et sous la pluie qui s'était remise à tomber. Des enfants, apeurés, trottaient aux côtés de leur mère, leur donnant bien

volontiers la main tandis que d'autres, plus jeunes, pleurnichaient.

Alors que les premiers éléments de cette étrange cohorte atteignaient le plateau et, sur les ordres de Gilles, s'éтираient et s'accroupissaient sur son pourtour, dans le ciel surgirent une trentaine d'hommes-phalènes. Leur énormes yeux rouges dessinaient dans la nuit un hallucinant ballet de lucioles pourpres qui terrifièrent les immigrants et particulièrement les enfants.

— Feu à volonté ! hurla Gilles Novak en épaulant sa carabine à répétition.

Le commando de couverture se mit à tirer, lâchant des rafales de mitraillettes ou visant au coup par coup les monstres ailés dont plusieurs s'abattirent avec un bruit mou parmi les buissons. Il s'agissait en fait d'une opération de diversion, d'une ruse destinée à provoquer la riposte de Gilles et de ses amis afin de permettre aux terroristes dans la forêt de repérer leur position.

En effet, dans les secondes qui suivirent, de toutes parts éclatèrent des coups de fusils Kalachnikov, des rafales de mitraillettes mais les émigrants, dès l'apparition des hommes-phalènes, s'étaient précipitamment jetés à terre, faisant de leurs corps un rempart pour protéger leurs enfants épouvantés.

En hurlant, des hommes, des femmes fanatisés s'élançaient sur le plateau, courant courbés en deux et lâchant devant eux un feu nourri. Gilles et ses compagnons eux aussi s'étaient jetés à plat ventre et ripostaient, fauchant les assaillants qui tombaient comme des mouches ou cabriolaient, touchés en plein élan.

Soudain, une immense lueur illumina le plateau : descendu du ciel, un gigantesque cône de lumière bleuâtre s'élargissait, fusant de dessous un engin colossal invisible jusqu'ici. Les barbares révolutionnaires, interdits, s'étaient arrêtés, retournant leurs armes vers cette nouvelle menace, visant ce « projecteur » et tirant à qui mieux mieux.

Ledit projecteur agrandit rapidement son cercle et dès que sa lumière toucha les premiers guérilleros, ceux-ci se figèrent et s'écroulèrent après avoir tressauté sur place, tout comme s'ils avaient reçu une décharge électrique ! Affolés, les autres déguerpirent mais le faisceau bleuâtre les rattrapa, les foudroya puis s'éteignit, laissant fuir dans la montagne les rescapés.

Les émigrants, rongés par l'anxiété, levaient des yeux hagards sur ce colossal appareil en forme de lentille renflée qui occupait la presque totalité du plateau et descendait, avec un faible ronronnement de turbine ou d'essaim d'abeilles, pour s'arrêter à une dizaine de mètres du sol.

Son axe supérieur — invisible pour Gilles et ses compagnons — émettait un champ de force en forme de couple qui enveloppait en

totalité le plateau, mettant désormais à l'abri des balles les émigrants.

Une passerelle s'abaissa, s'étira sous l'engin spatial mesurant pour le moins huit cents mètres de diamètre, découpant dans sa partie ventrale un rectangle de lumière.

Dominique Lefranc avait saisi le bras du géomancien, tout aussi impressionnée que Jacqueline qui se serrait contre son mari.

— Le *Kloonghao*, murmura Gilles Novak, avant de répéter et lancer d'une voix forte à l'intention des émigrants encore tapis dans l'herbe : voici le *Kloonghao*, mes amis, l'astronef géant de nos alliés krentorans ! N'ayez plus aucune crainte, vous êtes désormais sauvés...

Au sommet de la passerelle, deux silhouettes se découpèrent sur la lumière bleutée venue de l'intérieur, celle d'un homme et d'une femme sanglés dans un justaucorps de teinte claire.

Gilles et Régine s'avancèrent, suivis par Alain, Dominique, Charles Floutard, René Voarino et Raymond Audemard qui, tous, avaient reconnu Zorlak et sa compagne Shirouna. Avec un temps de retard, l'instituteur et sa femme ainsi qu'Hervé Chabrier, le pilote de l'Alouette, les imitèrent ; bientôt, ce fut au tour des émigrants d'abandonner leur cachette pour faire cercle au pied de la passerelle sur laquelle Gilles et Régine s'étaient engagés, allant à la rencontre du couple krentoran.

Zorlak étreignit Régine et le journaliste enlaça la blonde humanoïde, les deux couples se donnant une fraternelle accolade sous les yeux quelque peu éberlués de la foule, cependant rassérénée par ce spectacle réconfortant.

Zorlak fit face à la foule et leva la main en souriant.

— Vos épreuves ont pris fin, amis terriens, Grâce à Gilles Novak et à ses valeureux compagnons, vous avez pu arriver jusqu'ici sains et saufs. Un appareil auxiliaire, en ce moment même, récupère sur la route les bagages que vous avez dû laisser pour gagner ce plateau... Votre infortunée planète vit ses derniers jours, ses dernières semaines ; ses continents déjà gravement malmenés par les forces du magma, vont subir d'effroyables cataclysmes qui anéantiront presque entièrement les structures de leur surface.

« Nous comprenons vos peines, votre chagrin de devoir quitter ce monde mais sachez que, dans des temps fort anciens, des désastres aussi violents ont eu lieu, détruisant des civilisations antérieures à la vôtre, celle de l'Atlantide, par exemple.

« De longue date, en prévision de cet exode, nous avons aménagé une planète vierge, érigé deux cités pour vous accueillir. Vous n'aurez aucune difficulté à vous adapter à leur climat doux qui vous rappellera celui du Midi et de la Corse.

« Cette planète, nous l'avons baptisée Hiéroush, empruntant son étymologie à *Hiéroushalaim* ou Jérusalem, par analogie avec la

tradition de la Jérusalem Céleste. Et c'est bien, en fait, ce qu'elle sera pour vous : une Terre Promise. Présentement, en de nombreuses régions du globe, d'autres astronefs analogues au *Kloonghao* prennent en charge des groupes d'émigrants réunis par des Terriens mis dans la confiance de ce plan d'évacuation, à l'instar de Gilles Novak et de son équipe ! Terriens appartenant tous, pratiquement, à des organismes de recherches « libres », même si, officiellement, ils relèvent d'un centre scientifique « orthodoxe ».

« D'aucuns sont des adeptes de l'ésotérisme, du néo-ésotérisme... toujours décriés, vilipendés par les esprits obtus, qui ont une lourde part de responsabilité dans la dégradation spirituelle de votre espèce. Ces matérialistes stupides, ces rationalistes sclérosés ont trop fait de mal, trop freiné votre évolution pour qu'ils participent à votre exode. Vous n'aurez pas besoin d'eux pour bâtir une société nouvelle riche de promesses...

Zorlak parcourut des yeux la foule rassemblée pour ajouter, avec un sourire chaleureux :

— Avancez, mes amis... Et soyez les bienvenus à bord du *Kloonghao* !

Profondément remués par ces instants solennels, les immigrants grimpèrent sur la passerelle.

D'une voix qui manquait de fermeté, en raison de leur poignante émotion, ils s'arrêtaient un instant pour remercier le journaliste et ses compagnons qui leur adressaient des paroles d'encouragement.

Ces derniers échangèrent une poignée de main avec Bernard Duroc, sa femme Jacqueline (qui les embrassa, très émue), avec Hervé Chabrier, le pilote de l'hélicoptère, enfin, avec Francis Maurel et tous les jeunes gens de la communauté de Fontbonne. Lorsque les derniers passagers eurent franchi la large écoutille du cosmonef, Zorlak s'adressa à ses alliés, chevilles ouvrières de l'Opération H :

— Nous nous reverrons, Amis, soyez-en persuadés, non plus ici, sur ce monde qui va mourir, mais sur votre Terre vers laquelle vous allez être translatés dans peu de temps.

— Notre Terre, répéta Gilles, soucieux, est aussi menacée par une pollution croissante, par la folie criminelle des empires économiques qui, dans l'ombre, régendent les gouvernements. Nous sommes parfaitement conscients de n'être qu'en sursis et d'avoir, sur cette Terre numéro deux, vécu le prélude de ce qui attend notre propre planète. Et un sursis, ce n'est pas éternel...

Ignorant volontairement la question voilée, Shirouna, par télépathie, émit à l'intention du journaliste :

— Je pense aussi que nous nous retrouverons bientôt, Gilles chéri ; mais cette fois, ce sera pour prendre avec toi, Régine et Zorlak des vacances on ne peut plus méritées. Sur Hiéroush, certainement, où

nous attendent nos enfants.

Avec une majestueuse lenteur, le colossal astronef, donnant une impression de puissance fabuleuse, s'éleva dans la nuit, auréolé d'une lueur verte qui vira à l'orange en s'éloignant. Lorsqu'il ne fut plus, dans le ciel plombé, qu'une tache rougeoyante, Félix Buffel, le maire du Cheylard, se racla la gorge pour s'adresser à ses adjoints Caylar, Mauron et Fustier :

— Et voilà... Ils... ils sont partis. Tant mieux pour eux. Nous, on va avoir du pain sur la planche pour installer, aménager et approvisionner au plus vite un îlot de survie dans la montagne... en attendant le grand chambardement ! Il va falloir mettre dans le coup Heyrard et son collègue médecin de Saint-Pierreville. Deux toubibs ne seront pas de trop, hélas.

Et se tournant vers Gilles Novak :

— Bon, je... C'est là qu'on se quitte, sans doute ? « Ils » vont d'une minute à l'autre vous... transporter sur votre Terre, je pense ?

— Oui, Félix. Mais avant, sachez que nous avons été profondément touchés par l'aide que vous, Caylar, Mauron et Fustier, vos adjoints, nous avez apportée. Nous avons pu juger votre valeur, votre sens du devoir, votre abnégation. La preuve en est encore de votre décision de rester, tout en connaissant le sort réservé à la... à votre Terre.

« Nous en sommes persuadés, Félix : grâce à vous et à ceux qui vont vous seconder, l'îlot de survie projeté permettra de sauver un maximum de rescapés du cataclysme à venir. Dans d'autres régions, d'autres hommes courageux préparent de leur côté des refuges et ainsi, la race humaine ne périra pas tout à fait.

« Au demeurant, si vous, si nous sommes là, après les déluges et destructions planétaires du passé, c'est bien parce qu'il y a eu, toujours, des survivants. Vous serez les pionniers d'une ère nouvelle et...

Le maire du Chelayrd et ses adjoints sursautèrent : Gilles Novak, Régine, Routard, Alain Le Kern, Dominique, René Voarino et Raymond Audemard venaient subitement de disparaître, happés par un champ de translation...

*

Raymond Audemard, l'imposant et barbu ufologue varois, sembla surgir du néant au volant de son Aixam, roulant en plein sens interdit dans sa bonne ville de Toulon ! Un agent de police siffla et accourut, furibond :

— Et alors ? Vous n'avez pas vu les flèches ?

Audemard, hilare dans sa barbe et soulagé d'avoir repris contact avec la Terre — sa Terre — fit sienne la blague de Pierre Doris :

— Non, j'ai même pas vu d'Indiens !

Et, sans plus attendre, il grimpa sur le trottoir, fit un habile demi-tour et fonça... à quarante-cinq à l'heure, en sifflotant pour remettre la mini-voiture dans le bon chemin. L'agent de police avait sorti carnet et crayon mais il resta la bouche ouverte, louchant sur la petite voiture qui, très légalement dispensée de toute immatriculation, filait sous son nez !

Il la vit se faufiler adroitement dans le flot de la circulation et se perdre en direction de La Seyne-sur-Mer...

— Qu'il aille au diable ! finit-il par grincer, sans se douter qu'en fait, le contrevenant et sa « puissante Torpédo » revenaient de l'enfer...

*Achevé d'imprimer en janvier 1990
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imprimeur : 241.
— Dépôt légal : février 1990.

Imprimé en France



Photo A. Viguer et tableau F. Michalski

Jimmy Guieu est l'un des maîtres de la Science-Fiction européenne. Pionnier de l'Ufologie (étude des OVNI), parapsychologue, spécialiste de l'ésotérisme et des sociétés secrètes, il a déjà écrit près de 80 livres traduits en de nombreux pays. Devenus introuvables, ces romans sont enfin réédités dans la collection « SF Jimmy Guieu ».

UNE AVENTURE DE GILLES NOVAK.

Quand Gilles Novak et Régine, roulant vers Fontainebleau, se réveillèrent dans leur voiture téléportée en pleine montagne, ils n'en crurent pas leurs yeux. Quand le même phénomène fit apparaître Charles Floutard dans sa BX, puis Raymond Audemard, ronflant dans sa barbe, le front appuyé contre le volant de sa minuscule auto, la stupeur fut à son comble ! Pourtant Gilles et ses amis étaient loin de soupçonner l'ampleur de la catastrophe dont la Terre allait subir les effets...



Illustration : MORELLE

53583.1

ISBN 2-285-00140-1

[1] Institut Mondial des Sciences Avancées, Bernard Gauthier, 135 bd de Sainte-Marguerite, 13 009 Marseille ; publie le bulletin *IMSA-CONTACT*.

[2] De UFO, *Unidentified Flying Objects* ou OVNI.

[3] Publiée par le Club des Amis des Chevaliers de Lumière, c/o René Boyer, 3 Faubourg de la Fontaine, 28 320 Gallardon.

[4] Cf. *Les yeux de l'épouvante*, SF Jimmy Guieu, n ° 74.

[5] Op. cit.

[6] Op. cit.

[7] Président du CEOF (Centre d'Etude OVNI/ France) BP 21, 13170 La Gavotte, publie le bulletin *Contact OVNI*.

[8] Op. cit.

[9] Authentique.

[10] *La Géomancie, un art divinatoire*, Collection Gnose, Editions du Rocher, Paris.

[11] Détails absolument authentiques.

[12] Authentique. Cf. le n° 26 de la revue *Inforespace* (mars 1976).

[13] Authentique. Cf. le n° 21 de la revue *Inforespace* (juin 1975).

[14] Op. cit.

[15] Cf. le remarquable article de Philippe Berner dans VSD du 21 octobre 1977.

[16] Cf. le non moins remarquable article de Gilles Lhote dans *Minute* du 5 octobre 1977.

[17] Cf. *L'histoire naturelle du surnaturel*, Ed. Albin Michel.

[18] Cf. *Black-out sur les soucoupes volantes*, par Jimmy Guieu (Dervy-Livres, Paris). Epuisé.

[19] Authentique.

[20] Ecrite en 1978, l'édition originale de ce roman parut avant la sortie du film de Spielberg *Rencontre du 3^e Type*. Bien évidemment, la remarque de Gilles Novak est également valable pour ce chef-d'œuvre manifestement « inspiré ».

[21] Cf. *Le livre du Paranormal*, même auteur (Dervy-Livres, Paris).

[22] Dans cette même région ardéchoise, l'auteur et une amie furent les témoins d'un événement rigoureusement identique ; cette aventure inexplicquée étant arrivée à l'un de leurs amis médecin chez lequel ils passaient le week-end.

[23] Authentique... A la différence près que, sur notre ligne de temps, c'est l'Afrique qui s'éloigne de l'Arabie, à raison de deux mètres par siècle. Ce qui n'exclut pas du tout l'éventualité d'un cataclysme, ici ou ailleurs, demain ou... après-demain !

[24] Op. cit.

[25] De telles « sphères à transfert » (ou à téléportation) sont effectivement utilisées par les occupants des OVNI. L'on connaît plusieurs cas de Terriens ainsi dématérialisés mais qui ne conservèrent aucun souvenir de leur translation. Ils furent simplement (!) rematérialisés, plus tard, près du lieu de leur disparition.

[26] Authentique.

[27] Cf. *Le retour des dieux*, même auteur, même collection.

[28] Aéroport d'Aden.

[29] Frère (prononcer : Hrhouiïa).

[30] Le Coran. Sourate X (Jonas) 74/73.

[31] *Le feu d'Allah* (Coran, Sourate CIV, Le Calomniateur).

[32] Vaincre dans la lutte rouge.

[33] Fais attention (en provençal).